

VOYAGES  
EN RUSSIE ABSOLUTISTE



JIL SILBERSTEIN

VOYAGES  
EN RUSSIE ABSOLUTISTE

*Vie et mort de quatre opposants*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2022

ISBN : 978-2-88250-740-2

*Ôtez-moi ma médaille de chien !*

OSSIP MANDELSTAM (1891-1938)

*Est-ce qu'on n'a pas assez bâti sur des cadavres,  
dans ce pays ?*

VASSILI ALEXANIAN (1971-2011)



*En hommage aux collaborateurs de Memorial,  
à Alexeï Navalny, Zoïa Svetova  
et aux autres héros de notre temps*



Prélude :

Où quatre insoumis se mêlent  
de subvertir mes plans

*Que nous mourions, la trace de nos vies n'est hélas pas seule à devoir affronter l'oubli. Outre le tas d'insignifiances, d'attentes, d'espérances et d'événements saillants qui constituèrent bon an mal an une existence, ce que notre anéantissement s'apprête à éclipser n'est rien moins que l'aura de celles et ceux qui, nous ayant précédés – fût-ce depuis très longtemps – au sein de l'arène-Terre puis dans la mort, s'offrirent à nous comme autant de mentors. Dont l'œuvre ou l'attitude nous engagèrent à bousculer une vision du monde par trop commune – désenchantée ou fatiguée.*

*Comme s'il allait de soi que, éventré par le butoir du temps, le tabernacle que nous fûmes dût dissiper aux quatre vents leur plus d'humanité... ce sel qui conféra à nos tâtonnements densité, valeur – et quelquefois beauté –, à défaut de ce sens longuement et vainement quêté !*

*D'où, par-delà la perspective de notre fin à nous : l'odieuse image, que celle de la petite fumée en quoi s'apprête à se muer le meilleur de ces êtres qui nous furent presque tout. Qui nous poussèrent à entreprendre. À regimber. À exulter. À célébrer et à aimer. Et non seulement à geindre. Pester. Ou opposer à l'univers un sourire carié.*

*Difficile, dès lors, cependant que pour nous il en est juste temps ; difficile de ne pas désirer les soustraire au néant abhorré. De ne pas faire en sorte que celles et ceux qui vont nous succéder leur fassent bon accueil.*

*Ô fraternel, testamentaire (et emphatique) élan de gratitude ! À moins que, en cette fin d'après-midi de septembre 2014, il ne se soit agi d'une tout autre alchimie. Car après tout : qui nous assure que ces morts-là, si sublimes qu'ils nous paraissent, ne s'y entendent pas, s'agissant d'exiger des futurs naufragés que nous sommes ce qu'ils estiment être leur dû ?*

*« As-tu amplement joui de nos lumières chèrement acquises ? À la bonne heure ! À présent donc : règle la note ! Proclame qui nous fûmes, de sorte que nous autres, trépassés, puissions encore téter, à travers les passions des vivants à venir, au sein d'une gloire trop chiche ; trop éphémère. »*

*Toujours est-il que, cet automne-là, au terme d'une aventure éditoriale qui venait d'engloutir trois années de ma vie, je n'aspirais plus qu'au silence et au désœuvrement. Ou plutôt (car doutant de pouvoir un instant lâcher la queue de mes comètes) : à une disposition d'esprit qui pût me faire répondre à un appel déjà ancien.*

*L'appel en question ? Noté dans un carnet qui ne me quittait guère, ce titre-manifeste en recelait pour moi l'inspirante saveur :*

#### CHANT D'HIVER

*Suffisait que je le relise pour que s'éploie, avec des étendues neigeuses scintillant au soleil, à la surface desquelles le passage d'animaux avait inscrit de fascinantes constellations, un silence envoûtant... seulement rompu par les crissements de pas d'un promeneur. Ou, de manière épisodique : par une série de crailles. De ces cris rauques trahissant la présence de corneilles acharnées à survivre par un froid rigoureux.*

*Neige, traces, crissements, crailles : c'était là mince et néanmoins beaucoup, tant ces indices annonçaient un univers prêt à se déployer. Un monde peuplé de silence. De miroitements. D'affleurements. De plénitude. De remémorations aussi. De quoi sans doute transfigurer en un chant proche du silence le peu de mots après lequel soupirait mon esprit saturé.*

*Et puis, à un moment donné, une impulsion s'était mêlée de mettre un terme à mes soupirs. Libre comme je l'étais, ce qu'il convenait que je fisse afin de mieux me préparer au retour de l'hiver, c'était me dénicher une retraite. Un endroit isolé, propice aux randonnées. Aux dérives solitaires. Une sorte de no man's land qui, parce que favorisant le « lâcher-prise » que mon mental mendiait, saurait ouvrir*

*mes sens à une qualité de vide d'où bien des choses peuvent procéder. Parmi lesquelles, osais-je espérer : le cycle poétique ténu et lancinant qui me hantait.*

*Que sur-le-champ ma décision pût convoquer la vision d'un village d'Engadine, ses montagnes, ses lacs et ses pentes verdoyantes, la chose n'avait rien pour surprendre. Quatre décennies plus tôt, c'est à ce même village que j'avais eu recours – alors, c'est vrai, éperonné par une fièvre furieusement nietzschéenne...*

*Le temps de m'assurer une réservation dans le même hôtel qu'autrefois, puis d'empaqueter divers effets, je me mettais en route. Et n'eus qu'à me féliciter de mon initiative. Si bien qu'après trois jours à suivre courbes et dénivellations au fil de sentiers d'altitude, je décidais qu'il me fallait rester en chambre afin de laisser venir à moi (avec un peu de chance) les prémices de mon Chant d'hiver. Non sous forme de vers, c'est entendu ! Ce qui m'importait là, c'était d'accéder à un état de disponibilité et d'ouverture qui pût, dans un proche futur – soit d'ici deux mois environ –, m'accorder de traduire ce qu'avaient à me signifier cette neige, ces traces, ces crissements, ces craillles et ce silence qui ne cessaient de me poursuivre.*

*C'est ainsi qu'un après-midi, inaugurant un mince cahier, j'y laissais se répandre une suite de considérations confinant au tâtonnement, encore que destinées – en vertu d'un mystérieux mais sûr principe de résonance – à me faire débusquer le chemin de la source. Une démarche que, en poète épris de simplicité, James Koller eût justifiée de la manière suivante :*

*Je ne peux pas rester à attendre  
jusqu'à ce que tout soit clair.  
Une source bouillonne  
É une fois remplie  
coule comme elle peut –  
fait son chemin.  
Je dois bouger,  
trouver ma voie.*

*De cette variante d'un jeu fort prisé des enfants, qu'on appelle « Chaud et Froid » et qui m'offrait de renouer avec maints sentiments enfouis depuis longtemps, je tirais grand plaisir. Du moins jusqu'à ce que la sensation d'être observé m'incitât à redresser la tête. À sonder la pénombre de ma chambre.*

Personne, bien sûr. Et cependant, de seconde en seconde, j'en étais davantage persuadé : d'une façon ou d'une autre, quelqu'un se tenait dans la pièce. Quelqu'un que je sentais ne me vouloir nul mal, mais attendait sans doute que je lui prête attention.

L'étrange impression ! Perplexe, je me pris à fermer les yeux. Alors oui : je pus le distinguer, assis au bord du lit – homme d'âge mûr, l'air pensif, un rien triste, soigné de sa personne et que tout désignait comme un ressuscité d'une époque révolue. Chose tout aussi étrange : que je ne pus d'emblée le reconnaître ne m'empêcha aucunement de percevoir en lui un être familier. Et même un être aimé. Pour finir, un éclair se fit :

« Vladimir Tan Bogoraz ? Vous ! »

Que venait faire ici le fantôme d'un homme que je considérais comme un des « héros de ma vie » ?

D'accord : quelques semaines auparavant, m'ouvrant à un ami de mon projet déjà ancien de me porter en Sibérie extrême afin de partager le quotidien d'une famille tchouktche du détroit de Béring, je n'avais pas manqué de lui parler de cette poignante et lumineuse figure du populisme russe. Du jeune juriste et militant révolutionnaire, membre de « La Volonté du Peuple », que l'on avait traîné de prisons en forteresses, puis condamné – sur ordre du tsar Alexandre III – à dix années d'exil dans une région de Sibérie alors connue sous le nom de Iakoutie. Un univers passant pour être la patrie du « pôle du froid ». Autant dire : un désert de glace. De quoi désespérer ? Se consumer ? S'éteindre ? Au lieu de quoi, s'étant pris de passion pour la culture et le mode d'existence des Tchoukitches, Yupiks et Youkaguirs, il n'avait pas tardé à se muer en pionnier de l'anthropologie russe. D'où, entre maints ouvrages et articles : son magistral *The Chukchee*, dont la lecture m'avait soulevé d'enthousiasme. Quant au parcours de cet agitateur, pamphlétaire, fugitif, ethnologue, linguiste, professeur, poète et écrivain proluxe... quel fabuleux roman ! Ovroutch. Taganrog. Saint-Pétersbourg. Rostov-sur-le-Don. Kouban. Iakoutsk. Srednekolymysk. Berlin. Paris. New York. San Francisco. Vladivostok. Saint-Pétersbourg de nouveau, entre-temps devenue Leningrad. D'autres villes et provinces encore. D'autres pays. Puis le retour dans son Ukraine natale où sa vie prenait fin dans un train, le 10 mai 1936, au terme d'une existence placée sous le double étendard de la Justice et de la Fraternité. De quoi valoir à leur champion, une fois vaincu le « despotisme soupçonneux et sans merci » des Romanov

*(selon l'expression de Joseph Conrad), de fielleuses attaques de la part des tenants d'un bolchevisme pur et dur.*

*Parcours hors du commun et exemplaire. Au point que, depuis lors, l'aura de Vladimir Tan Bogoraz ne m'avait plus quitté. Pas plus du reste que son portrait n'avait déserté mon bureau – photo-témoin des temps où l'État-parti soviétique l'avait investi du devoir d'aider à l'assimilation des peuples du Grand Nord sibérien qu'il aimait tant. Dont il avait alors tenté de défendre, plus encore que les intérêts, la pure et simple survie... et qui le surprenaient, l'air pensif. Plutôt triste. Au point encore qu'à plus d'une occasion j'avais imaginé mettre mes pas dans les siens. Refaire le trajet de sa vie tout en menant l'enquête. Me livrer donc à la sorte de pèlerinage qui pût – livre à la clé – faire connaître et aimer ce juste parmi les justes.*

*Mais à présent, dans cette chambre d'hôtel d'Engadine, assis au bord du lit, tel qu'il paraissait patienter ? Que voulait-il me signifier ?*

*Retourner à mes notes me parut impensable, tant son apparition m'avait troublé. Aussi, quittant ma chambre, j'optais pour une virée le long d'un lac avoisinant. Et là, stupéfaction : cependant que je progressais à travers un sous-bois, un autre revenant se mêlait d'investir cette sorte d'écran qui, d'une seconde à l'autre, excelle à occulter ce qui défile sous vos yeux pour vous livrer au plus intime de vous-même.*

*« Anatoli Martchenko ! »*

*Lecteur qui, jusqu'ici, m'as fait l'amitié de me suivre : comment t'assurer que je ne suis en rien d'humeur à te mystifier ? Ce que je conte ici est pure vérité. Quant à savoir par quel prodige – et à quel dessein – cette station de montagne propice aux randonnées me faisait retrouver, après Tan Bogoraz, un autre des « héros de ma vie », incarnation pugnace et lumineuse de la dissidence soviétique...*

*Déconcerté, je m'offrais tout entier au spectre aimé – homme au courage sacrificiel qui, trois années durant, avait requis, avec mon quotidien, celui d'une poignée d'amis déterminés à le tirer de « Perm-36 », camp de travail forcé situé en Oural, puis de la prison de Tchistopol (Tatarstan) où, en définitive, le 8 décembre 1986, il allait succomber à l'âge de quarante-huit ans... dont vingt passés dans les geôles et colonies de redressement post-staliniennes. Ou en relégation.*

*J'en viens au climax de l'affaire : aussi ahurissante que la chose puisse paraître, le lendemain, au terme d'une nuit agitée, mes revenants s'étaient multipliés par deux ! Outre Victor Kibaltchitch, révolutionnaire, mémorialiste et écrivain de premier plan connu sous le nom de Victor Serge, la petite compagnie incluait désormais Mikhaïl*

*Lermontov – gloire de la poésie russe dont seize vers assassins, venus parachever sa Mort du poète dédiée au révérend Alexandre Pouchkine, allaient lui coûter une première arrestation et un premier exil au Caucase.*

*Allait-il encore en pleuvoir, de ces fantômes affranchis de l'histoire pour me rendre visite ? De ces spectres qu'unissait une commune détermination à affronter l'absolutisme – un trait tragiquement indissociable de l'exercice du pouvoir depuis le règne de Pierre le Grand ?*

*Il n'en fut rien, Dieu merci ! Ni Alexandre Herzen. Ni Nikolaï Tchernychevski. Ni Vera Figner. Ni Vladimir Korolenko. Ni Piotr Kropotkine. Ni Maria Spiridonova. Pas plus qu'Evgueni Zamiatine, Andreï Platonov, Boris Pilniak, Iouri Galanskov, Alexandre Guinzbourg, Vladimir Boukovski et tous ces autres qui osèrent défier une mécanique d'État propre à broyer les âmes – et les corps, au besoin. N'empêche que, en faisant irruption à ce stade de ma vie, la « bande des quatre » (ainsi la baptisai-je) devait bien sûr répondre à un dessein précis. Mais lequel ? Et d'abord : pourquoi ces quatre-là, justement ?*

*Intrigué, renvoyant à plus tard ma stratégie du « Chaud et Froid », je me laissais happer par un tout autre jeu : celui des « Devinettes » – ignorant, ce faisant, que je disais pour très longtemps (et peut-être à jamais ?) adieu à mon rêve de neige, de traces, de crissements, de craillles et de silence.*

*« Procédons par ordre. S'il est un trait commun à Bogoraz, Martchenko, Serge et Lermontov, ce ne peut être que ce jusqu'au-boutisme dans leur insoumission à l'ordre auquel le pouvoir politique entendait plier tous et chacun – pugnacité qui allait leur coûter fort cher. Dix ans de Sibérie au premier, assortis de traques, filatures et séjours en prison. Vingt ans de privation de liberté au deuxième, sanctionnés par une mort odieuse. Trois ans de déportation et d'accablante solitude au troisième, prélude à un exil et à une fin sans gloire dans un taxi de Mexico. Une balle mortelle dans le flanc droit au dernier, fruit d'un duel ourdi – et béni ! – au plus haut échelon de l'État. Mais encore ? »*

*Tous quatre, poursuivais-je, avaient tenu à témoigner de leur époque et de leur trajectoire au moyen de l'écrit – cela de façon exemplaire. Mieux encore : trois d'entre eux s'étaient avérés des poètes accomplis. Et si, pour sa part, à aucun moment Martchenko n'avait paru céder à la pratique du vers, ses ouvrages, en revanche, faisaient largement*

*place à ceux d'autrui. Vers souvent frustes, improvisés par quelques malheureux détenus du Goulag, mais en rien moins poignants :*

*Que je grimpe sur les barbelés  
Que je m'enfonce dans le grillage  
Et souhaite vous voir partir, disparaître :  
Pourras-tu me rendre ce service ?*

*Allez ! décide-toi, qui toi aussi as la nausée  
Dans ton trou de Mordovie, maudit de Dieu,  
Tu reçois ton congé, c'est sûr,  
Tu partiras voir ta mère et ta sœur.*

*Et tu oublieras comment moi je restais  
Suspendu aux barbelés, simple note de musique.*

*Balades, lectures, siestes, repas, interludes, stations sous la douche ou devant mon cahier reconverti pour l'occasion : bientôt, il ne fut plus de circonstance qui ne se transformât en moyen de m'offrir plus encore à la force attractive de ma « constellation des insoumis ». Et puis, enfin, une trouée se fit – jubilatoire. Une évidence me souleva, ne devant rien à mes pouvoirs spéculatifs au reste médiocres. Par la vertu d'une alchimie secrète ressuscitant mon vieux dessein de cheminer dans le sillage de Bogoraz pour l'étendre aux trois autres héros, je sus de certitude que – neige ou pas, saturation mentale ou pas – il n'existait au monde de perspective plus riante que celle de consacrer à chacun de ces hommes une sorte de pèlerinage.*

*J'ai bien écrit « pèlerinage ». Car quoi d'exaltant dans l'idée de devoir se river à son bureau afin d'extraire de quantité d'ouvrages de quoi louer quatre personnes en effet remarquables ? – du moins comparé aux perspectives qu'offrait le fait de sillonner la Russie, en quête de ces vivants gardiens de mémoire que je soupçonnais fort pouvoir y dénicher.*

*Mais aussi : parcourir la Russie d'aujourd'hui dans le sillage de ceux-là qui avaient affronté à visage découvert les rigueurs du tsarisme, du léninisme ou du stalinisme, c'était se donner les moyens de prolonger la perspective inaugurée par Pierre le Grand : celle d'une vision absolutiste du pouvoir qu'un Vladimir Poutine, évidemment, n'était pas disposé à remiser dans les placards de l'histoire.*

*Projet fou, à la mesure des « voyages insensés » dont Vassili Golovanov fait brillamment l'éloge ? Mais alors projet exaltant !*

*Assurément, telle qu'elle se déployait, l'affaire ne pouvait qu'impliquer énormément de temps, de disponibilité et de lectures préparatoires. En outre, question voyages, elle requérait bien davantage que l'assistance d'une ou d'un interprète (ou d'interprètes successifs, comme je l'imaginai bientôt). Elle n'exigeait rien moins que des complices de longue date qui, en plus de traduire et d'être disposés à prendre sur leurs vacances pour s'engager dans l'un ou l'autre périple dont tout laissait prévoir qu'aucun ne serait reposant, puissent pour de bon sympathiser avec mon entreprise.*

*Toutefois, à bien considérer les choses, il ne se trouvait pas dans l'univers – du moins au sein du mien – queue de comète plus digne d'être saisie.*

*La neige, les traces, les crissements et les craillies ? À soixante-cinq ans, je pouvais espérer que se présente de nouveau une occasion de m'offrir sans réserve à leurs magies ou sortilèges, de sorte que mon fameux Chant d'hiver pût prendre son essor. Voilà pourquoi, sitôt regagné mes pénates, j'inaugurais une kyrielle de lectures. De relectures aussi. Puis me lançais dans l'établissement de chronologies, de notes et résumés appelés à me rendre service au fil de mes futurs périples.*

*Aux ouvrages qu'alors je dévorais et annotais, les pages qui suivent vont se charger de faire écho. Toutefois, il en est un que, sans tarder, je souhaite mentionner. Un livre dont, à défaut de me sentir disponible, j'avais un temps repoussé l'acquisition – en dépit de l'admiration que je vouais à son auteure. Ce livre que, le 2 février 2015, à l'heure du dîner, je trouvais déposé près de mon assiette, joliment emballé – présent de ma compagne.*

*Pourquoi cet empressement à l'endroit de La Fin de l'homme rouge, de Svetlana Alexiévitch ? Parce que l'extrême attention à l'humain qui s'y déploie de part en part, alliée à une qualité d'empathie propre à libérer, recueillir, ordonner et transmettre les paroles des floués de l'histoire, a selon moi le don de brider toute autosuffisance au moment d'aborder une nation que de nombreuses lectures donnent parfois l'illusion de connaître.*

*Au fil de pages déchirantes dévolues à l'effondrement de l'Union soviétique et à ce qui allait s'ensuivre (« spéculateurs travestis en anges de la compassion », course effrénée au profit (burn-out et meurtres à la clé), dépeçage du bien commun, railleries envers les attentes, idéaux et misères d'autrefois...); au fil de telles pages, c'est une infinité de deuils vécus au quotidien qui, ainsi, s'offrent à nous. Infinité de déceptions, désillusions, humiliations et frustrations qui, prises ensemble, font entendre – derrière l'arrogante vitrine où paradent de richissimes*

*petits malins – les battements d'âme des gens ordinaires qui peuplent la Russie d'aujourd'hui.*

*Qu'est-ce qu'on voit dehors ? Le règne de Mammon ! La seule valeur qui reste, c'est celle du porte-monnaie. Et moi je suis pauvre. Nous sommes tous des pauvres, toute ma génération. Nous, les anciens Soviétiques... Nous n'avons pas de comptes en banque ni de biens immobiliers. Tout ce que nous possédons est soviétique, ça ne vaut pas un kopeck. Notre seul capital, c'est nos souffrances, ce que nous avons vécu...*

*Car tel peut être le pouvoir d'un ouvrage : se faire « sas » oppressant mais nécessaire, au moment de quitter un monde bien connu pour s'immerger dans un milieu soumis à de tout autres traditions et conditions – tant politiques que culturelles. Ou bien, si l'on préfère : s'offrir à la manière d'un diapason permettant de saisir l'indispensable la.*

*Restait à savoir lequel des quatre insoumis ferait l'objet de la première enquête. Se plier à la chronologie – donc faire succéder Lermontov, Bogoraz, Serge puis Martchenko ? D'instinct, j'y répugnais – percevant là, outre une logique trop convenue, un risque de céder à certains raccourcis. De plus, c'était m'exposer à un principe contraignant... rien ne garantissant – pour ne prendre qu'un exemple – que l'amie pressentie pour pister avec moi l'auteur du magistral Héros de notre temps pourrait se libérer avant longtemps. Du coup, le mieux à faire était de sonder sans tarder les complices dont je désirais m'entourer, puis, en fonction de leur accueil, de m'enquérir de leurs disponibilités.*

*C'est donc à quoi je m'appliquais.*

*Bien sûr, ce faisant, de repenser au revirement dont le village d'Engadine s'était fait le témoin avait quelque chose de troublant – au début, tout au moins. Car enfin : qui pouvait se trouver aux commandes du véhicule que je me faisais l'impression d'être devenu ? Qui était ce pilote aux ordres duquel j'obtempérais de si bon cœur ? L'esprit des morts ? Ma « bonne étoile » ? Quelque Tout Autre ? Le fonds qui veille en chacun d'entre nous ; qui sait bien plus de choses que ne le peut notre entendement et que l'adepte du tao qualifiera de « vide »... quand, pour sa part, Baruch Spinoza évoquera le « corps » ?*

*La question, toutefois, n'avait rien d'une première. Le coup de tête de 1989 qui m'avait engagé à délaisser poèmes et essais pour témoigner des métiers de la rue aujourd'hui ; cet autre, trois ans plus tard, à qui je dus de séjourner un an chez les Innus du Québec-Labrador ; l'acerbe mésaventure dont devait résulter, en 2001, ma découverte*

*du peuple touva de Sibérie ; l'ouvrage consacré à une communauté israélite de Roumanie, lui aussi fruit d'une soudaine inspiration... Tout cela, finalement, participait d'un même pouvoir de subversion – source d'infinies félicités !*

*C'est entendu : il y a trente ans encore, la seule pensée de me sentir répondre à un tout autre maître qu'à ma chère volition m'aurait assurément fait ruer dans les brancards. Mais à quoi donc m'avait mené, entre dix-sept et quarante ans, mon culte de la volonté – voire mon entêtement à débusquer le pourquoi de chaque chose ?*

*Rien à faire : l'appel de la Russie était par trop irrésistible pour que je ne lui réponde pas « présent ! ». C'est ainsi qu'au matin du 2 avril 2015, devant un comptoir d'enregistrement de l'aéroport de Genève-Cointrin, je retrouvais Norbert Furrer, historien et complice de longue date.*

*Première destination : Saint-Pétersbourg.*

# 1

Anatoli Martchenko

(1938-1986)

*Lecteur ! Vous vous achetez une armoire neuve, vous vous asseyez le soir dans votre pièce confortable, devant votre téléviseur que vous avez payé 360 roubles et qui vous apporte aujourd'hui un plaisir et une joie garantis par la loi. A moi et à mes camarades déportés, ce téléviseur a coûté de la sueur, du cachot, de la santé, de longues heures d'attente sous la pluie et la neige. Regardez la surface luisante de votre téléviseur. N'y devinez-vous pas le reflet d'une tête rasée, un visage jaunâtre, décharné, une veste de coton noire ? Peut-être ce visage est-il celui d'un de vos anciens amis...*



## Les ossements

« Ville des Tsars ! » « Capitale culturelle de l'Europe ! »...

Encore, pour jouir des « palais et résidences incontournables » offerts par la « Venise du Nord », eût-il fallu l'aborder tête vide – voire ivre de l'« esprit impérial » vanté *ad nauseam* par guides et dépliants publicitaires.

Seulement, ce jour, nous n'étions pas venus pour ses atours. En outre, nécessité oblige, les lectures dévolues à l'envers d'un décor prolix en « splendeurs monumentales » plombaient toute opportunité de ravissement. C'est que le nom de Pétersbourg avait fini par s'associer aux multitudes de serfs et besogneux morts d'épuisement, de faim, du scorbut, de dysenterie ou de fièvre des marais afin qu'émerge, à l'embouchure d'une Neva sujette à de fréquentes inondations – cela, à l'aube du XVIII<sup>e</sup> siècle – un monstre d'orgueil dressé sur une infinité de pilotis.

Saint-Pétersbourg, c'était aussi, hantant la place du Sénat que bordent l'Amirauté, l'église Saint-Isaac et la Neva – là où se dresse un mégalithe de bronze à la gloire du « géant visionnaire » Pierre le Grand –, les spectres des officiers massacrés, pendus ou déportés pour s'être mutinés un jour de décembre 1825. Et avoir exigé du futur Nicolas I<sup>er</sup>, outre l'abolition d'un révoltant servage, un régime constitutionnel.

C'était Ivan Tourgueniev à qui, en octobre 1883, au terme d'une vie marquée par la censure et par l'exil, la ville refusait des funérailles officielles, redoutant que l'inhumation de l'auteur des *Mémoires d'un chasseur* ne vire à la contestation. Un ordre de Nicolas III, assorti d'un vaste déploiement policier qui n'allait pourtant pas décourager une foule considérable de se masser au cimetière Volkovskoïe.

C'était en outre, en juin 1919 – à l'heure où faisait rage une guerre civile d'une effroyable férocité propre à broyer 3 % de la population<sup>1</sup> ; à confronter les habitants à une terreur exacerbée par tant et plus d'exécutions de masse ; à les livrer à des épidémies voraces ; à les soumettre à une faim torturante poussant nombre de femmes à se prostituer –, cette édifiante notation émanant de la poétesse Zinaïda Hippus :

Les animaux du jardin zoologique qui sont encore en vie sont nourris jour après jour avec les corps des fusillés<sup>2</sup>...

Un genre de « fait divers » auquel, en janvier 1920, de retour dans la ville rebaptisée Petrograd, l'anarchiste Emma Goldman ferait écho :

Elle était presque en ruine, comme balayée par un ouragan. Les maisons avaient l'air de vieilles tombes brisées de cimetières délaissés et oubliés. Les rues étaient sales et désertes ; toute vie avait disparu. La population de Petrograd, avant la guerre, comptait près de 2 millions d'habitants ; en 1920, elle s'était amenuisée à 500 000. Les gens déambulaient comme des cadavres vivants ; la pénurie de vivres et de combustibles sapait lentement la ville ; la mort sinistre se cramponnait à son cœur. Des hommes, des femmes et des enfants émaciés et gelés, tous étaient cinglés par le fouet commun : la quête d'un morceau de pain ou d'un bout de bois. C'était un spectacle déchirant de jour, un poids oppressif de nuit. L'immobilité totale de la grande ville était paralysante. Il me hantait vraiment, cet affreux silence oppressif que seuls brisaient, de loin en loin, des coups de feu<sup>3</sup>...

---

1. Soit 4,5 millions de personnes ; voir Jean-Jacques Marie, *La Guerre civile russe (1917-1922)*, p. 6.

2. Zinaïda Hippus, *Journal sous la Terreur*, p. 460.

3. Cité par Orlando Figes, *La Révolution russe, 1891-1924*, p. 743.

Saint-Pétersbourg, enfin, c'était, durant la Grande Terreur orchestrée par ce « nain sanguinaire » de Iejov, les dix-sept mois qu'Anna Akhmatova devrait passer dans les files d'attente s'allongeant à l'entrée des prisons :

Où sont-elles aujourd'hui, les amies de hasard  
De mes deux années de colère ?  
Que voient-elles surgir, dans la tempête sibérienne ?  
Quel mirage, dans le halo de la lune ?  
Je leur envoie ces mots d'adieu<sup>1</sup>.

Ou ces vers d'Ossip Mandelstam revenu vivre dans la ville de ses jeunes années pour végéter dans un pouilleux sous-sol de la Maison des Arts :

Pétersbourg ! Je ne veux pas être déjà mort :  
Mes numéros de téléphone, tu les as encore.  
  
Pétersbourg ! Des adresses encore je me souviens,  
Où je peux retrouver les voix de mes défunts.  
  
Je vis dans l'escalier noir, et tinte dans mon crâne  
La sonnette arrachée au mur avec le plâtre.  
  
Et, la nuit, je remue la chaîne de la porte  
Tel un forçat ses fers, en guettant mes chers hôtes<sup>2</sup>.

Convenait-il que je m'ébroue ? Que je fausse compagnie à mon esprit chagrin ? Au lieu de quoi, Norbert parti retrouver un collègue historien en attendant l'heure de notre premier rendez-vous, j'optais pour une promenade en direction du pont Saint-Jean depuis lequel j'imaginai rejoindre l'île aux Lièvres, conforme à ma disposition mentale. D'autant qu'une visite à la forteresse Pierre-et-Paul, ancien édifice militaire conçu en l'an 1703 par Pierre le Grand comme un bastion contre la flotte suédoise, représentait aussi une opportunité de remonter à l'origine de la ville.

Un double retour aux sources, en quelque sorte – mon intention première ayant surtout été de prendre la mesure

---

1. Anna Akhmatova, *L'égantier fleurit et autres poèmes*, p. 197.

2. Ossip Mandelstam, *Les Poèmes de Moscou (1930-1934)*, p. 47.

d'un lieu en tous points exécration. D'une prison entre les murs de laquelle devaient croupir maints braves dont certains eurent pour noms Mikhaïl Bakounine, Dora Brillant, Vera Figner, Andreï Jeliabov, Piotr Kropotkine, Pavel Pestel, Dimitri Pissarev ou l'écrivain et militant Nikolaï Tchernychevski. Lequel Tchernychevski, en plus d'y traduire Diderot, rédigerait *Que faire ?* – manuel à l'usage d'une génération d'étudiants révolutionnaires avides d'« aller au peuple ».

Or n'était-ce pas dans ce même lieu maudit que, entre le 13 décembre 1886 et le 1<sup>er</sup> août 1888, croupit Vladimir Tan Bogoraz avant que d'être expédié – *via* la prison des Boutyrki où il passerait six mois – au fin fond de la Sibérie ?

Quant à savoir ce que Norbert et moi faisons dans une ville où Martchenko ne mit jamais les pieds... le lecteur l'apprendra sous peu.

### « Tolia » à l'ombre des barreaux

Des six bastions pentagonaux, à trois niveaux, aux murs taillés dans un granit d'un bon mètre d'épaisseur – bastions cernés par deux murs d'inégale largeur, reliés entre eux par six courtines et au milieu desquels se dresse une cathédrale abritant les dépouilles de toute la dynastie des Romanov –, un seul, baptisé « Troubetskoï », est aujourd'hui accessible au public. Autant dire : simple pièce d'un puzzle universellement maudit et à propos duquel le prince révolutionnaire Piotr Kropotkine écrivait :

C'est là que Pierre I<sup>er</sup> avait torturé son fils Alexis et qu'il l'avait tué de ses propres mains ; là que la princesse Tarakanova fut enfermée dans une cellule qui s'emplit d'eau à la suite d'une inondation, de sorte que les rats grimpaient sur elle pour ne pas se noyer ; là que le terrible Minich torturait ses ennemis, et que Catherine II fit enterrer vivants ceux qui lui reprochaient d'avoir assassiné son mari. Et depuis le règne de Pierre I<sup>er</sup>, c'est-à-dire pendant soixante-dix ans, les annales de cette masse de pierre qui se dresse au bord de la Neva, en face du Palais d'Hiver, ont été des annales de meurtre et de torture, pleines de récits d'hommes enterrés vivants, condamnés à une mort lente, ou poussés à la folie dans l'isolement des oubliettes obscures et humides.

C'est ici que commença le martyre des Décembristes, qui arborèrent les premiers en Russie le drapeau de la république et de l'anti-esclavagisme<sup>1</sup>.

Un martyre enduré par un groupe d'officiers libéraux issus de la noblesse et qui, pour avoir tenté de mettre fin au despotisme des Romanov, devrait croupir dans l'effroyable raveline Alexeïevski – lieu d'ultime confinement pourvoyeur d'obscurité. D'humidité. D'inactivité forcée. De faim. De maladies. D'une solitude atroce. D'où les cas de démence. Les suicides. Les morts par épuisement. Et pour ceux-là qui survécurent à deux années d'un tel régime : la perspective de dix, de vingt ou de trente ans de travaux forcés au sein des bagnes de Sibérie.

La cellule dans laquelle Vladimir Tan Bogoraz lanterna une année et demie ? J'échouais à la localiser. Probable qu'elle se situait dans l'un des cinq autres bastions baptisés Golovkine, Gossoudarev, Manchikov, Narychkine et Zotov. En revanche, d'entre les soixante-douze alvéoles ouverts aux curieux et dans lesquels l'un ou l'autre visiteur se prenait en selfie, je tombais vite sur celle dans laquelle, le 27 mars 1874, Piotr Kropotkine était contraint de pénétrer, vêtu de la tenue des locataires : robe de chambre de flanelle verte, bas de laine d'une épaisseur démentielle et pantoufles jaunes en forme de bateau, d'une largeur extravagante – propre à faire trébucher.

Le crime de cet aristocrate de trente-deux ans qui lui valut de purger un séjour de vingt-deux longs mois entre les cellules 39 et 52 ? Avoir participé au « cercle de Tchaïkovski », une société secrète dont les membres, issus d'une jeunesse instruite et soucieuse de diffuser parmi le peuple les idées socialistes, s'étaient mis en tête d'« acheter des ouvrages de Lassalle, de Bervi (sur la condition des classes ouvrières de Russie), de Marx, des ouvrages d'histoire russe, etc. – toute l'édition à la fois<sup>2</sup> ». Cela en sorte de les distribuer aux étudiants des provinces.

À quelques détails près, ce qui s'offrait à mon regard restait fidèle au témoignage qu'en avait laissé l'intéressé : un espace

---

1. Pierre Kropotkine, *Autour d'une vie*, p. 353-354.

2. *Ibid.*, p. 313.

plutôt vaste, nu, obscur, d'aspect lugubre, dont l'unique fenêtre – meurtrière pratiquée au faite d'un mur épais – était dotée d'un double châssis de fer. À l'intérieur : un lit, de fer lui aussi, dénué de paillasse, un plateau de table arrimé au mur et une réplique électrifiée de ce qui dut être une lampe à pétrole<sup>1</sup>.

Certes, le simple fait que la plupart des détenus étaient tout de même autorisés à se procurer des vivres, du tabac, des livres, du papier, de même qu'à recevoir des lettres de leurs parents ou de leurs proches, peut faire penser qu'après tout, au sein de cette forteresse Pierre-et-Paul, « les conditions de détention n'étaient pas si mauvaises qu'on le croyait<sup>2</sup> ». Au reste, Kropotkine lui-même en convient :

Nous savions que le bastion Troubetskoï est un palais – un vrai palais – comparé à ces prisons dans lesquelles des centaines de milliers de personnes de notre peuple sont enfermées chaque année<sup>3</sup>.

Toutefois, outre qu'une moitié des prisonniers se retrouvait ici sur simple dénonciation, ou pour avoir fréquenté un milieu soupçonné d'être un nid de « révolutionnaires » ; outre encore que, d'entre ces malheureux, beaucoup ne seraient jamais jugés, fût-ce « au terme d'une détention de deux à trois ans<sup>4</sup> » : que dire des mois – et souvent des années – passés à croupir entre des murs doublés d'une épaisseur suffisante pour que nul prisonnier ne puisse communiquer à l'aide de petits coups frappés ? Que dire du silence d'outre-tombe qui y régnait en maître, seulement interrompu par le passage de gardiens auxquels il était interdit de parler ? De la vie au sein de cellules surchauffées pour empêcher la moisissure de recouvrir les murs – d'où une sensation d'asphyxie laissant « prostré et faible » ? Et cette unique cour conçue pour y virer, à l'année, vingt minutes tous les deux jours ! Ce temps démesuré que seule une lecture usante pour les yeux parvenait à tromper ! Ces enquêtes menées à l'aide de « procédés les plus honteux

---

1. Pour une description plus complète des cellules, voir George Kennan, *Les Prisonniers politiques en Russie*, p. 153-155.

2. Orlando Figes, *op. cit.*, p. 180.

3. Pierre Kropotkine, *Dans les prisons russes et françaises*, p. 92.

4. *Ibid.*

dans le but d'extorquer des aveux contraints et peu fiables de la part de ceux qui ont montré un tempérament perturbé<sup>1</sup> ». Et chaque soir, à minuit : le carillon et son maudit *Bojé Tsarya khrani!* – « Dieu protège le tsar »...

Impressionné, ému, je pénétrais dans la cellule de l'homme lumineux qui fut – je m'en souvins alors – un des maîtres à penser du jeune Victor Serge, et prenais place sur les lattes de fer tenant lieu de sommier. De sorte que, dans cet environnement approprié, ma pensée ne tarda plus à rejoindre Anatoli Martchenko. Ou, plus précisément : à revisiter les circonstances qui nous avaient conduits, mes compagnons et moi, à tenter d'infléchir l'extrême âpreté d'un destin que cet homme-là avait décidé d'endosser – au nom de ses codétenus de cellules ou de camps continuant de purger leurs peines dans des conditions proprement atterrantes.

À quoi pouvait tenir une « rencontre pour la vie » ! Cette fin de soirée-là, de janvier 1983, je me trouvais à la montagne, chez une amie. Peu avant de dormir, ayant, dans une bibliothèque, avisé la présence d'anciens numéros du *Magazine littéraire*, j'avais jeté mon dévolu sur une livraison datant de juin 1977 et qui titrait « URSS : Les écrivains de la dissidence ». Un sujet quasi familier, pensais-je. D'autant qu'un an plus tôt, grâce à la collaboration de Vladimir Boukovsky, Natalia Gorbanevskaïa, Alexandre Guinzbourg et Eduard Kouznetsov – quatre contestataires expulsés d'Union soviétique –, grâce également à la complicité d'amies traductrices, j'avais pu façonner et publier un livre-hommage à la mémoire du jeune poète et polémiste moscovite Iouri Galanskov. Un dissident d'une inouïe témérité, à qui l'on avait infligé sept ans de camp à régime sévère pour avoir publié, en ouverture de sa revue-*samizdat* *Phoenix* 66, un fracassant éditorial adressé aux maîtres du Kremlin. Si bien que le 4 novembre 1972, à trente-trois ans, au terme d'un calvaire fait de privations, de brimades et d'un vicieux retard à le soulager d'un ulcère, il s'éteignait à l'intérieur du camp n° 17A de Mordovie.

Ce jeune homme-là, deux vers tirés de son poème *Le Perce-neige* résumaient à eux seuls la sorte d'éthique qu'il incarnait et promouvait à visage découvert :

---

1. *Ibid.*, p. 94.

Je ne mens pas.  
Je suis cousu à ma conscience<sup>1</sup>.

Encore, pour mettre en perspective la trajectoire de pareil précurseur du Mouvement pour la défense des droits de l'homme dans son pays, avais-je dû prendre la mesure de textes émanant de celles et ceux qu'en Union soviétique on qualifiait alors d'*inakomysliachtchie* (« ceux qui pensent autrement »). Lesquels, en vérité, étaient bien plutôt des *inakogovoriachtchie* : des gens qui « parlent autrement ». Car, pour un nombre croissant de dissidents, le véritable enjeu de leurs activités revenait à ceci : oser s'exprimer à visage découvert.

Ces considérations pour expliquer que, *a priori*, parcourir les pages du *Magazine littéraire* en question n'eût dû représenter qu'une parenthèse d'un genre rétrospectif... en attendant que s'impose le sommeil.

Au lieu de quoi, en page 47 : ce visage massif aux pommettes saillantes, ne rappelant en rien l'intellectuel citadin. Et, en retrait, une notule :

MARTCHENKO Anatole. Né en 1938. Ancien ouvrier, condamné pour une rixe. A rencontré Daniel dans un camp et s'est « converti » à la résistance politique. *Mon témoignage* (Le Seuil) est un récit sans fard sur les camps et les conduites extrêmes auxquelles les détenus sont souvent poussés. Exilé en Sibérie à Tchouna, Martchenko vient de raconter sa *Grève de la faim* (Le Seuil) dans un livre récemment paru en traduction française. Exemple touchant de la liaison que les « dissidents » intellectuels ont parfois su établir avec le peuple.

Qu'une erreur de taille se fût glissée dans la notice – à savoir que « Tolia », comme l'appelaient ses compagnons, n'avait pas attendu de croiser des intellectuels pour amorcer son combat politique –, j'allais sous peu l'apprendre. Restait ce fait : le trouble qui m'assaillit, consécutif à cette *rencontre* par magazine interposé. Trouble tenant à quoi ? Au fait de découvrir un homme issu du peuple prenant part aux efforts d'un Iouli Daniel, d'un Andreï Siniavski, d'un Leonid Pliouchtch, d'un

---

1. Youri Galanskov, *Le Manifeste humain*, p. 67.

Vladimir Maximov, d'un Alexandre Essenine-Volpina et de bien d'autres afin de mettre à mal le système totalitaire qui plus ou moins se maintenait depuis la mort de Staline ? Quoi qu'il en soit, rentré chez moi, je m'empressais de commander les ouvrages en question.

Mon intuition ne m'avait pas trompé. À travers les trois cent trente pages que comptait *Mon témoignage*, ce qui se déployait était ahurissant.

Au commencement : un jeune homme né dans une petite ville de Sibérie appelée Barabinsk, de parents illettrés (lui est chauffeur adjoint aux chemins de fer, elle femme de ménage). Au terme de huit années de scolarité obligatoire, il trouve à s'employer sur les « chantiers du Komsomol » – du nom de l'organisation de la jeunesse communiste d'un parti dont rien n'indique qu'il fût membre. Excellent ouvrier, il se voit promu chef d'équipe de sondage. À vingt-ans, c'est là un sort enviable. Et puis, un soir, près de la centrale du Karaganda (Kazakhstan), dans le foyer communautaire où il réside, une rixe oppose un groupe de Tchétchènes exilés à leurs camarades sibériens. Tolia s'applique-t-il à séparer les belligérants ? À peine la bagarre terminée, la police qui se pointe embarque coupables et innocents. Si bien qu'au terme d'un procès sommaire au cours duquel les ouvriers sont jugés en bloc, ce petit monde est condamné à deux ans de travaux forcés dans les terribles camps du Karlag. Ce pour « hooliganisme » – un crime puni par l'article 74, alinéa 2, du Code pénal de la RSFSR. Lequel alinéa souligne :

Le hooliganisme, c'est-à-dire les actes intentionnels portant gravement atteinte à l'ordre public et exprimant un mépris manifeste pour la société, est puni de la privation de liberté pour une durée pouvant aller jusqu'à un an, ou de travaux correctifs pour ce même temps, ou d'une amende pouvant aller jusqu'à 500 roubles.

Deux ans de travaux forcés, donc, au lieu d'un seul que prévoyait la loi – y compris à l'endroit d'un jeune homme dont il eût été facile de vérifier qu'il n'était en rien coupable : fameux exemple d'arbitraire révélateur de la manière dont un système totalitaire s'y prend pour secréter à son insu de sûrs contrepoisons ! Et c'est un fait que, peu après être ressorti du

camp, n'en pouvant plus de ressasser un traitement propre à ébranler sa foi en la justice de son pays, Martchenko décide de franchir la frontière iranienne en compagnie d'un sien comparse. Hélas ! les voilà capturés à seulement quatre cents mètres du but fixé. D'où un nouveau procès dont l'instruction durera cinq mois. Cinq mois pendant lesquels Tolia végète dans une cellule de la prison du KGB d'Ashkhabad, capitale du Turkménistan.

Cette fois, l'affaire est censée relever de l'article 64 du Code pénal de la RSFSR, consacré aux « traîtres à la patrie » :

ART. 64. – Trahison de la Patrie. *a)* La trahison de la Patrie, c'est-à-dire l'acte commis intentionnellement par un citoyen de l'URSS au préjudice de l'indépendance politique, de l'intégrité du territoire ou de la puissance militaire de l'URSS, tel que le passage à l'ennemi, l'espionnage, la livraison de secrets d'État ou militaires à un État étranger, la fuite à l'étranger, le refus de rentrer de l'étranger en URSS, ainsi que le complot aux fins de s'emparer du pouvoir, est punie de la privation de liberté pour une durée de dix à quinze ans, avec confiscation des biens, ou de la peine de mort avec confiscation des biens.

D'où le verdict que prononce, en mars 1961, la Cour suprême de la République socialiste soviétique de Turkménie : six ans de déportation au camp de travail n° 10 de la Potma, en Mordovie. Extravagant ! Pour protester, Martchenko entame une grève de la faim. Après trois jours, le voici donc ligoté et menotté – manœuvre propre à enfoncer un dilatateur dans sa bouche, à introduire un tuyau jusqu'à son œsophage et à y déverser, aidé d'un entonnoir, une bouillie grasse et sucrée. Après quoi : en route pour le Doubrovlag ! *via* les prisons de transit d'Ashkhabad, Tachkent, Alma-Ata, Novossibirsk, Taïchet, Novossibirsk de nouveau, Sverdlovsk, Kazan, puis Rouzaïevka.

La suite ? Le retour aux travaux forcés. Une tentative d'évasion – d'où une nouvelle condamnation à trois ans d'incarcération à la prison de Vladimir, de terrible réputation. « Bien pire que le régime spécial ! » assure-t-on. Une cellule humide et glaciale. L'interdiction de s'allonger entre le réveil et l'extinction des feux, sous peine de sept à quinze jours de cachot. Une faim torturante, à rendre fou furieux, génératrice de gastrites,

de colites ou d'ulcères s'ajoutant aux effets de l'immobilisme : hémorroïdes, maladies du cœur, maladies nerveuses... En prime : gare aux mouchards qui pullulent – prêts à tout pour s'attirer les bonnes grâces de la direction !

Été 1963. Un an avant le terme légal de son séjour à Vladimir, le voici de retour en Mordovie : au camp n° 7, cette fois – puis au camp n° 11. Durant son peu d'heures libres, entre les appels du matin et du soir, les travaux sous escorte, les stations devant la cantine, les cours d'instruction politique obligatoires, les corvées et un séjour à l'hôpital pour méningite suppurée qui lui vaudra – cruelle ironie ! – de se voir instiller des gouttes d'eau distillée dans les oreilles, il dévore

les cinquante-cinq tomes de l'œuvre complète de Lénine, puis les écrits de Marx, Engels et Plekhanov, l'un des tout premiers marxistes russes. Il est devenu profondément érudit en la matière et a pris par la suite un malin plaisir à « coincer » les agents du KGB en leur citant des phrases de Lénine qu'ils ne connaissaient pas<sup>1</sup> !

Et si, à maintes reprises, malgré les conditions d'extrême sévérité dans lesquelles évoluent les forçats du Goulag post-stalinien, il lui est bien donné de faire l'expérience de la solidarité et de la compassion, ce à quoi il assiste le traumatise à jamais. Vicieux tabassages. Humiliations répétées. Mises au cachot pour « simulation et non-exécution des normes ». Condamnations au bataillon disciplinaire. Privations arbitraires du droit de recevoir des colis et d'acheter à la boutique du camp. Cachot au moindre faux pas. Le tout agrémenté d'un droit de visite d'une demi-heure par an qu'il est facile de supprimer. D'où ce fait que parfois, à endurer cette « barbarie fantastique », des hommes sains d'esprit en viennent à perpétrer des actes extrêmes.

Ce sont deux détenus soumis au cachot et qui, dans la foulée, rompent les manches de leurs cuillères, les avalent, écrasent les puisettes de leurs talons et les avalent aussi, pour ensuite briser les vitres de la fenêtre afin d'en ingérer quelques morceaux. Ce sont ces autres qui se crèvent les yeux. Ou se les remplissent de verre pilé. Ou se pendent. Ou parviennent à s'ouvrir les

---

1. Cécile Vaissié, *Pour votre liberté et pour la nôtre*, p. 250.

veines. Ceux-là qui, pilant le sucre en poudre, l'aspirent jusqu'à ce qu'un abcès ronger leurs poumons. Ceux qui se cousent des boutons à même la peau. Ou qui avalent les vingt-huit pièces d'un jeu de domino. Tels qui, à l'aide d'un clou arraché de leurs bottes, se gravent sur le front ou les joues : « Esclave de Khrouchtchev », ou « Les communistes sucent le sang du peuple ». C'est un dénommé Nikolaï Chtcherbakov qui se fait tatouer sur une oreille « Don pour le XXII<sup>e</sup> Congrès du PCUS » avant de se la trancher et de la jeter à la face d'un surveillant. Ces déportés qui, s'étant procuré une lame de rasoir, se découpèrent chacun un morceau de chair – du ventre ou de la jambe – et les mirent à rôtir sur un feu de papier et de livres avant de les manger. Cet autre qui, sectionnant son sexe, le lance à travers la fenêtre de sa cellule de sorte qu'il atterrisse, au moment opportun, aux pieds d'une employée de l'administration. Enfin, dernier exemple d'une frénésie autodestructrice engendrée par la vie dans les prisons et camps d'URSS :

Un jour, on nous amena un jeune garçon qui, condamné au bataillon disciplinaire, y avait avalé des clous rouillés, deux cuillers et des fragments de fil de fer barbelé. Il savait qu'à peine opéré on le renverrait au bataillon disciplinaire. Aussi, à peine fut-il revenu à lui qu'il arracha tous ses pansements et les coutures de son ventre. Il fallut le recoudre. Et il resta allongé, ligoté, attaché à son lit, jusqu'à ce que les plaies fussent cicatrisées. On le remit au bataillon disciplinaire. Il se procura une lame de rasoir et se taillada le ventre. On nous le ramena. Il fallut encore le ligoter sur son lit.

Ces histoires, c'était notre pain quotidien. Déportés et médecins s'y étaient habitués, tout comme l'administration<sup>1</sup>.

Advient enfin le 2 novembre 1966, jour de la remise en liberté (toute relative !) de Martchenko. Soulagé ? Rayonnant ? Au lieu de quoi :

Ma joie avait disparu, une boule me serrait la gorge, je craignais de pleurer. J'étais triste de quitter mes amis, de laisser derrière les barbelés ceux qui m'étaient devenus si chers. J'eus un instant envie de revenir sur mes pas<sup>2</sup>.

---

1. Anatoli Martchenko, *Mon témoignage*, p. 272.

2. *Ibid.*, p. 327.

Et si, pour finir, il tourne le dos à la Mordovie, du moins se jure-t-il de faire en sorte que le « monde entier » apprenne ce qui se passe dans les camps d'Union soviétique, treize ans après la mort de Staline.

Son faible niveau d'instruction ? Il ferait avec ! Et qu'importe si pareil serment devait en faire la cible de nombreuses autres condamnations : un an de déportation à régime sévère ; deux ans supplémentaires de camp de travail forcé à régime sévère ; un séjour en cellule dans l'isolateur d'instruction de Kalouga ; quatre ans de relégation en Sibérie et pour finir, en septembre 1981 – alors qu'à quarante-trois ans il a déjà passé quinze ans en détention ou en relégation et neuf en liberté surveillée (dont deux sous contrôle administratif) –, le coup de massue : dix ans de camp à régime sévère, suivis de cinq ans de relégation. Pour « agitation antisoviétique » !

De quoi, pour une poignée d'amis et moi, nous mettre à la constitution d'un Comité international Martchenko susceptible d'interpeller les gouvernements occidentaux. De bombarder de missives les principales instances d'URSS et les camps concernés. De lancer des campagnes d'information et des récoltes de signatures. De réaliser un film pour la Télévision suisse romande, etc. Sans oublier l'envoi plus ou moins régulier – et par courrier recommandé – de lettres à Martchenko lui-même. Lettres d'abord envoyées au camp de travail forcé « Perm-36 », puis à la prison de Tchistopol. Lettres dont nous savions qu'elles nous seraient retournées, porteuses d'une mention « inconnu » ; mais lettres signifiant à la direction du camp, puis de la prison, qu'un de leurs pensionnaires tout au moins était connu de l'Occident. Le tout fort du soutien de nombreuses personnalités parmi lesquelles Simone de Beauvoir, Samuel Beckett, Friedrich Dürrenmatt, Graham Greene, Eugène Ionesco, Czeslaw Milosz, Harold Pinter, Isaac Bashevis Singer, Elie Wiesel ou Iannis Xenakis. Grâce leur soient rendues pour la confiance dont ils nous gratifièrent<sup>1</sup> !

---

1. Et grâce soient aussi rendues à ces infatigables militants d'alors que furent Claude Borgeaud, Maurice Bouchard, Norbert Furrer, Tatiana et Thierry Honegger, Pierre-Marie Rousselle, Karin Sury et mon inestimable Monique.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir au *Magazine littéraire*, la trajectoire du jeune Martchenko atteste bien en quoi sa détermination résultait d'une ardeur tout intime – et non d'une « conversion » due au céléberrime et très charismatique Iouli Daniel qu'il devait fréquenter pendant ses derniers mois passés au camp n° 11. Reste pourtant que la rencontre des deux hommes allait avoir sur le destin d'Anatoli des conséquences incalculables. Or c'est précisément le fils de ce Iouli Daniel que Norbert et moi devons rencontrer d'ici une poignée d'heures. Soit Alexandre Daniel – lequel, entre quinze et trente-cinq ans, pour la raison qu'on apprendra bientôt, fut un intime de Martchenko. Un Alexandre Daniel entre-temps devenu spécialiste de l'histoire de la dissidence, des mécanismes de la terreur d'État et de la statistique de la terreur, doublé d'un membre de la direction de Memorial – pugnace organisation dévolue à la défense des droits de l'homme fondée en 1985 par Arseni Roginski et autres membres d'un groupe d'initiative de citoyens<sup>1</sup>.

### 53-66 express

« Céléberrime et très charismatique » dissident, ai-je écrit de Iouli Daniel. Autant dire : deux adjectifs réclamant leur lot d'explications avant même d'évoquer la rencontre entre les deux taulards, puis ce qui s'ensuivrait pour Martchenko. Car enfin, qu'est-ce qui, dès l'annonce du transfert de Daniel au camp n° 11, s'avérait de nature à survolter la communauté des *zeks*<sup>2</sup> au point de monopoliser toutes les conversations ? Et qu'est-ce qui, plus tard, devait valoir à ce nouveau venu bien des marques de sollicitude ?

Répondre à ces questions demande que l'on parcoure les treize premières années de la dissidence post-stalinienne – ce qui n'est pas rien ! Pour autant, pas question de répugner à une tâche susceptible de mettre en perspective le titanesque défi de mon héros. De l'enchâsser dans une époque particulière, en

---

1. Arrêté le 12 août 1981 pour diffusion de « faux documents », l'historien Arseni Roginski (1946-2017) fut condamné à quatre ans d'emprisonnement dans la région des Komis, traversée par le cercle polaire arctique.

2. Abréviation du terme russe *zaklioutchoniï*, appliqué aux prisonniers du Goulag.

dents de scie puisque faisant (tout d'abord) alterner permissivité et reprises en main. Une époque de laquelle surgiraient, à mesure que se radicaliserait le bras de fer, d'authentiques champions des libertés civiques.

Au reste, lecteur, quelques heures nous séparent encore de la rencontre avec cet Alexandre Daniel. Dès lors, autant en profiter – souhaitant que les propos qui suivent t'accordent de mieux te mettre en selle pour la durée de notre commune équipée.

Et à présent, au pas de charge : sus au 5 mars 1953, date de la mort de Staline. Premier secrétaire du Comité central du Parti communiste, Nikita Khrouchtchev (l'homme qui, par le passé, ne se fit pas prier pour défendre les Grandes Purges de 1936-1938, puis devait les poursuivre en Ukraine) succède au « Grand Boucher ». Le 27 mars, une première amnistie est proclamée, qui va – souligne Soljenitsyne – surtout bénéficier aux droits-communs<sup>1</sup>. Un mois plus tard, les médecins (presque tous juifs) que la *Pravda* du 13 janvier accusait de comploter contre de hauts dignitaires de l'État sont innocentés. Puis on commence timidement à réhabiliter ; si bien que, entre 1953 et 1956, quelque dix mille prisonniers politiques sont libérés.

Décembre 1953. Dans la mouvance de ce qui laisse espérer un début de libéralisation, Vladimir Pomerantsev publie dans *Novy Mir* un article intitulé « De la sincérité en littérature ». Dénonçant l'« absence de sincérité dans les romans staliniens », il en appelle précisément à « une littérature qui place au cœur de ses préoccupations l'humain et non l'idéologie »<sup>2</sup>. Pomerantsev a beau être rappelé à l'ordre, le signal est donné. À preuve, cinq mois plus tard : la publication d'un ouvrage du louvoyant (et très opportuniste<sup>3</sup>) Ilya Ehrenbourg intitulé *Le Dégel*. Un roman évoquant, à travers divers personnages sertis dans une société pourvoyeuse de rigidité, de peur, de dissimulation, de compromission et d'un discrédit jeté sur les destins individuels, les fissures qui commencent à s'y produire. Et qui conduisent à l'expression d'aspirations jusqu'alors réprimées par un surmoi dressé à rejeter tout sentiment « petit-bourgeois » indifférent à l'édification de la future société idéale. D'où, pour beaucoup :

---

1. Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, tome III, p. 259.

2. Cécile Vaissié, *Pour votre liberté et pour la nôtre*, p. 24.

3. Voir Ewa Bérard, *La Vie tumultueuse d'Ilya Ehrenbourg. Juif, Russe et Soviétique*.

la puissance émotionnelle de cette simple constatation par quoi se clôt la première partie de l'ouvrage :

Les voix des enfants, les sirènes des voitures, les rumeurs d'une journée printanière parviennent jusqu'à eux.

1954<sup>1</sup>

Septembre 1954. La douceur printanière rejoint les universités. Diverses publications clandestines consacrées à la poésie commencent à circuler.

14-25 février 1956. Lors du XX<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste de l'URSS, Nikita Khrouchtchev, qui dénonce les crimes de Staline, s'en prend au culte de la personnalité – mais sans pourtant remettre en cause la suprématie du Parti. Les réhabilitations se multiplient. Cette même année, dans un très substantiel roman intitulé *L'homme ne vit pas seulement de pain*, Vladimir Doudintsev met en scène un jeune et pugnace inventeur, Dmitri Lopatkine, aux prises avec une élite scientifique soucieuse de ses chasses gardées :

Et toi, génie solitaire, tu es inutile avec ton idée gigantesque sur ses pattes fragiles<sup>2</sup>...

La glace continue de se lézarder. Peut-on pour de bon commencer à y croire ? À Moscou, ici et là, on voit fleurir de petits groupes baptisés *kompanii*. Tous sont avides de se réunir. De discuter jusque tard dans la nuit. De boire aussi et de danser. Côté scientifique, à la Faculté de biologie de Moscou, certains étudiants – dont Sergueï Kovalev – s'étonnent publiquement de ce que l'Académie des sciences n'accorde aucune considération aux tendances non officielles de la génétique. Quant au physicien nucléaire Iouri Orlov, ses propos pro-démocratiques le font expulser du Parti et lui font perdre son emploi de chercheur à Moscou ; si bien qu'il doit poursuivre sa carrière à Erevan, en Arménie.

Cette même année, chargée d'enquêter sur les internements arbitraires, une Commission spéciale du Comité central dénonce l'activité de l'Institut Serbski (Moscou) – laquelle

---

1. Ilya Ehrenbourg, *Le Dégel*, p. 188.

2. Vladimir Doudintsev, *L'homme ne vit pas seulement de pain*, p. 175.

consiste à déclarer démentes les bêtes noires du KGB. Pendant ce temps, le poète Nikolai Glazkov se livre à l'autoédition : pliant en quatre une suite de feuilles, il y dactylographie ses vers sur chaque face, puis coud le tout au niveau de la pliure en sorte d'en faire un livret. Un type de *samizdat* qui ne tarde plus à se répandre... faisant écho à de lointains écrits, telle *L'Oraison funèbre d'Alexandre II* sortie, dans les années 1880, de la geôle de Novo-Belgorod, pour être aussitôt copiée, recopiée et multipliée à travers toutes les villes importantes de l'Empire<sup>1</sup>.

Un tapuscrit convainc-t-il tel lecteur ? Emprunté pour la nuit, le voilà dactylographié à cinq exemplaires : un pour le détenteur du texte, un pour le dactylographe et trois pour des amis. À ces derniers d'en produire et d'en faire circuler de nouvelles copies. De sorte que se répandent les vers d'Akhmatova, Goumiliev, Mandelstam et Tsvetaïeva. Les proses ? Elles suivent – signées Evguenia Guinzbourg, Hemingway, Koestler, Orwell...

4 novembre 1956. Pressée d'écraser une révolution hongroise déclenchée dix jours plus tôt, l'armée soviétique investit Budapest et autres foyers insurrectionnels. Du coup, pour le Parti, il va s'agir de veiller à toute velléité de contestation à l'intérieur de l'URSS. D'y rétablir la « vigilance léniniste ». Une décision qui n'empêche pas plusieurs revues clandestines – *Hérésie*, *La Feuille de vigne*, *Le Bouton bleu*, *Les Voix fraîches*, etc. – de répandre leurs sarcasmes à l'endroit des initiatives du pouvoir. Suite à quoi, en mai 1957, au cours d'une rencontre avec écrivains et artistes, un Khrouchtchev flanqué du Bureau politique critique sévèrement les libertés que tels et tels se sont permises, prenant prétexte des résolutions du XX<sup>e</sup> Congrès.

28 juillet-13 août 1957. Malgré ce qui précède, à l'occasion du quatrième Festival international de la jeunesse qui se tient à Moscou, le régime envoie au monde entier un signal d'ouverture en accueillant trente-quatre mille participants venus de cent trente-cinq pays. Pour les Soviétiques, c'est là une occasion de découvrir des modes de comportement totalement inédits (jeans, Coca-Cola, etc.) ! Trois mois plus tard, le 22 novembre, éclate la bombe Pasternak : l'éditeur italien Feltrinelli vient de faire paraître *Le Docteur Jivago*, qu'ont refusé diverses maisons d'édition soviétiques. En URSS, l'effet produit par la nouvelle

---

1. Voir Sergueï Stepniak-Kravtchinski, *Russia under the Tsars*, p. 125.

s'avère dévastateur – au point que les couteaux s'aiguisent pour châtier « le traître de la guerre froide ».

28 juillet 1958. Moscou inaugure une statue à la gloire de Maïakovski. Les poètes soviétiques officiels ayant fini de déclamer leurs œuvres, place aux « amateurs » ! Chacun s'en réjouit fort, de sorte qu'on se promet de récidiver chaque fin de mois. Puis chaque fin de semaine – au terme de la journée. Des poèmes affranchis du carcan du « réalisme socialiste » y trouvent place. Idéalistes militants, croyants, mystiques, adeptes du fantastique et autres épris de liberté d'expression commencent à s'enhardir. Ainsi fleurissent discussions et débats d'idées. Pour l'État, c'en est trop. Fin est donc mise à ces soirées au reste souvent interrompues par les groupes opérationnels du Comité urbain du Komsomol. Qu'à cela ne tienne ! On se retrouve chez les uns ou les autres. D'où un Khrouchtchev pris en tenaille : poursuivre son entreprise de déstalinisation implique qu'il mette les écrivains de son côté et donc qu'il joue la carte libérale ; mais il s'agit aussi de contenir les excès émanant des voix naissantes. Autrement dit : de « les canaliser en définissant leur rôle à l'intérieur de la politique du Parti<sup>1</sup> ».

23 octobre 1958. L'affaire Pasternak rebondit avec l'attribution du prix Nobel de littérature à l'« ennemi de classe n° 1 ». S'ensuit une chasse à l'homme impitoyable et hystérique : exclusion de l'Union des écrivains ; pressions pour que le « scélérat » soit déchu de sa nationalité soviétique (« Judas, hors d'URSS ! ») ; apostrophes assassines dans la *Literatournaïa Gazeta* et la *Pravda* ; nuées de lettres en appelant à la vengeance – voire à une « balle dans la nuque du traître » (Galina Nikolaïeva). Nouveau rédacteur en chef du mensuel *Novy Mir*, Alexandre Tvardovski prophétise :

Une fin sans gloire attend aussi le Judas ressuscité, *Le Docteur Jivago* et son auteur, qui aura pour lui le mépris du peuple<sup>2</sup>.

---

1. Janine Lévy, *Brodski ou le Procès d'un poète*, p. 11. L'expression est d'Hélène Carrère d'Encausse.

2. Henri Troyat, *Pasternak*, p. 183-184. Dans *Les Chemins de l'exclusion*, Lydia Tchoukovskaïa a pris soin de nous conserver les noms des membres de l'Union des écrivains qui se firent fort d'accabler le « porc » (selon l'expression de Vladimir Semitchastny) qu'était devenu l'auteur du *Docteur Jivago* (lire p. 172-175).

Septembre 1960. À dix-sept ans, expulsé de son école pour avoir créé et animé un magazine non autorisé ayant – entre diverses proses – publié *La Nouvelle Classe* de Milovan Djilas, Vladimir Boukovski relance les soirées de la place Maïakovski. Pendant ce temps, pour avoir édité en *samizdat* trois livraisons de *Syntaxis*, publication dévolue à la poésie, Alexandre Guinzbourg est condamné à deux ans de camp. À quelque temps de là, les hommes du KGB font irruption chez Vassili Grossman, correspondant de guerre et écrivain qui vient de confier *Vie et Destin* à la rédaction de *Znamia*. Toutes les copies d'un manuscrit considéré comme « hostile au peuple soviétique », sont confisquées... de même que les papiers carbone et les rubans de machine ayant servi à sa dactylographie !

14 avril 1961. Ce jour-là, sous la statue de Maïakovski, un groupe de jeunes commémore le suicide du poète. Les plus téméraires y évoquent les victimes des répressions stalinienne. Parmi eux : Iouri Galanskov, auteur de vers qui vont paraître en *samizdat* dans *Phoenix 61*, la revue qu'il a lui-même fondée. Un poète aux convictions bien affirmées : élève renvoyé pour avoir soutenu que l'industrie soviétique était « construite sur les os de la classe ouvrière », il fut aussi exclu de la Faculté d'histoire pour « propos séditieux ». Sont également présents Victor Khaoustov, Ilia Bokstein, Vladimir Osipov, Édouard Kouznetsov, Anatole Chtchoukine, Victor Kalouguine et Vadim Delaunay. La police intervient. Galanskov est interné en hôpital psychiatrique. Osipov et Kouznetsov écotent de sept ans de camp ; Bokstein, de cinq. De nouveau, les rencontres de la place Maïakovski sont interdites. Entendant poursuivre l'aventure de *Syntaxis*, un groupe d'amis décide de fonder *Boomerang*, revue littéraire elle aussi diffusée en *samizdat*. Quant à Roy Medvedev, historien soucieux de réhabiliter *et* les victimes du stalinisme *et* les idées du socialisme, il entreprend son essai *Sur le stalinisme*, dont certaines pages paraissent en *samizdat*.

L'État, qui redouble de vigilance, passe à la contre-offensive. Le 4 mai 1961, le Présidium du Soviet suprême promulgue un décret relatif à « l'intensification de la lutte contre les personnes évitant le travail utile et conduisant à un mode de vie antisocial et parasitaire ». Chassés des grandes villes, quinze mille de ces « parasites endurcis » sont ainsi relégués

vers les régions les moins hospitalières du pays. Un coup de balai qui n'empêche pas plusieurs revues de circuler sous le manteau, offrant à présent des œuvres interdites de Boulgakov, Chalamov, Platonov, Zamiatine, Pasternak...

Ah, c'est ainsi ? Le 25 mai 1961, une nouvelle loi du Soviet suprême modifie le statut des prisonniers politiques. Des quatre régimes consacrés (général, renforcé, sévère et destiné aux crimes d'État), seuls les deux derniers – les plus sévères – vont être désormais pris en considération.

Advient le XXII<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste. Occupé à asseoir son influence, Khrouchtchev, qui y poursuit sa dénonciation des crimes de Staline et promet pour 1980 « l'instauration du communisme », a soin de proclamer que ses rivaux – Molotov, Kaganovitch, Vorochilov et Malenkov – sont « coupables de répressions massives illégales contre de nombreux responsables du Parti, du système soviétique, de l'armée et du Komsomol, et portent une responsabilité directe dans leur destruction physique<sup>1</sup> ». S'en va-t-on vers un nouveau culte de la personnalité ? À proportion des tentatives de mettre un frein aux dérives des intellectuels, la résistance s'organise – qui prend un tour plus ouvertement politique.

Octobre 1961. Au moment même où la dépouille de Staline est soustraite au mausolée de Lénine, la parution du *Phoenix 61* produit une déflagration. Le *Manifeste humain* de Iouri Galanskov qui y paraît constitue, c'est un fait, une pure et simple déclaration de guerre au parti-État :

Allez et détruisez  
La prison putréfiée de l'État !  
Par troupes craintives, allez,  
Volez pour les affamés  
Sur les places – gigantesques plateaux –  
Des bombes à la noirceur de prunes<sup>2</sup>...

Les ouvriers auraient-ils à leur tour l'intention de s'y mettre ? Le 2 juin 1962, à Novotcherkassk, excédé par une baisse des salaires couplée à une hausse des prix de 30 % sur les produits

---

1. Cité par Anne Applebaum in *Goulag – une histoire*, p. 567.

2. Youri Galanskov, *op. cit.*, p. 56.

carnés et le beurre, le personnel de l'usine de locomotives NEVZ provoque une manifestation monstre. La troupe réagit : vingt-six morts, quatre-vingt-six blessés, une centaine d'arrestations. Selon un document déclassifié, les soldats ne faisaient qu'obéir au mot d'ordre du « libéral » Nikita Khrouchtchev :

Pas de pitié pour l'ennemi<sup>1</sup> !

En 1962 toujours débute le casse-tête des publications à l'étranger. Ainsi, le 23 août : celle de *The Bluebottle* qui contient deux nouvelles que Valery Tarsis signe de son vrai nom, défiant le KGB de le traîner en justice ou de le faire tuer... « par accident » ! Jugé un an et demi plus tard, Tarsis est dirigé vers l'hôpital psychiatrique Kachchenko (Moscou) pour un séjour de huit mois qui nous vaudra un récit intitulé *Salle 7*. Pour finir, en 1966, l'indésirable est déchu de sa nationalité soviétique.

Octobre 1962. En dépit de « résistances considérables », Khrouchtchev impose la publication dans la *Pravda* des *Héritiers de Staline*, poème d'Evgueni Evtouchenko. Encore un mois et *Novy Mir* surenchérit avec la parution d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* d'Alexandre Soljenitsyne. Un livre magistral puisque, sous prétexte de conter – dans la langue d'un *zek* ordinaire – vingt-quatre heures de la vie d'un condamné aux travaux forcés, il tend au lecteur rien moins qu'une *Encyclopédie du Goulag*. S'y trouve décrit ce qui fait l'existence au jour le jour d'un détenu. Tout ce que, jusqu'alors, il était exclu d'évoquer sous peine des pires châtimements. Les gestes, pensées et arrière-pensées du prisonnier. Les brimades qui le guettent. Les vexations et les brutalités auxquelles il est soumis. Les fouilles interminables. La faim qui obnubile. Le féroce arbitraire. Ses vêtements. Ses travaux. Le maigre contenu de sa gamelle. Les rapports de force auxquels le confrontent ses codétenus. Ses « trucs » et « trocs » à lui. Ses arrangements et planques. Les effroyables conditions d'internement en cachot. Ses minuscules joies aussi, à seulement se voir subsister un jour de plus. Rien que des faits. D'où l'heureuse expression de Georges Nivat faisant de Denissovitch « le Virgile du nouveau Dante qui explore l'enfer goulaguien<sup>2</sup> ».

---

1. Cité le 2 juin 2012 par LaPresse.ca.

2. Georges Nivat, *Alexandre Soljenitsyne – Le courage d'écrire*, p. 59.

Parce qu'elle fait émerger en chacun le douloureux passé commun aux familles soviétiques, cette *journee-là* embrase les lecteurs. Pour le coup, revues et maisons d'édition sont assaillies de manuscrits témoignant des répressions. De la collectivisation. De la vie dans les camps. Excédé, le Bureau politique s'emploie à mettre fin au réformisme et à ses conséquences qu'il juge désastreuses. Khrouchtchev, qui se sent désormais sur un siège éjectable, capitule ; il laisse la presse se déchaîner contre Ehrenbourg et autres « déstalinisateurs », puis se répand en injures lors du vernissage de l'exposition du Manège ouverte à la peinture abstraite.

Êtes-vous des pédérastes ou des gens normaux ? Je vais être parfaitement clair avec vous : nous ne dépenserons pas un kopeck pour votre art<sup>1</sup>.

D'où l'inquiétude panique dont Lydia Tchoukovskaïa fait part à Anna Akhmatova à l'occasion d'un de leurs entretiens :

La faille est sur le point de se refermer. On commence à colmater l'énorme brèche ouverte par Soljenitsyne<sup>2</sup>.

Dès le mois de décembre 1962, répondant à un resserrement idéologique toujours plus brutal, de nouveaux courants d'opposition paraissent et s'organisent. Le pouvoir riposte : au mois de juin 1963, en vertu du flambant neuf article 70-1 (« Agitation et propagande antisoviétique ») du Code pénal de la République socialiste fédérative soviétique de Russie (RSFSR), Vladimir Boukovski, l'auteur des soirées poétiques au pied de la statue de Maïakovski, est à son tour expédié en hôpital psychiatrique. Il n'en sera extrait qu'en février 1964.

Rien n'y fait. Les nouvelles pousses ne se laissent plus décourager. Aussi, en novembre 1963, pressé d'éradiquer une floraison de trublions en herbe, le Pouvoir décide de frapper un grand coup. Et trouve son bouc émissaire en la personne du jeune Iossif Brodsky, vingt-trois ans, poète, traducteur et juif de

---

1. Mathilde Chambard, *L'Art non officiel soviétique de l'URSS à l'Occident de 1955 à 1986*, p. 30.

2. Lydia Tchoukovskaïa, *Entretiens avec Anna Akhmatova*, p. 739.

surcroît. Brodsky ? Né à Leningrad, reçu à quatorze ans à l'examen d'entrée de l'école des sous-mariniers, il s'en est vu écarté en vertu du « paragraphe 5 sur la nationalité ». Autrement dit : pour être de confession israélite. Âgé de quinze ans, décidant de quitter l'école, il s'est alors fait embaucher comme fraiseur, contribuant ainsi aux dépenses de ses parents avec qui il habite. C'est que le père ayant été, en tant que juif, chassé de la marine, la famille vivote sur le maigre salaire de l'épouse.

Vite lassé de l'usine, Iossif souhaite devenir médecin. Puis il oblique. Change plusieurs fois d'emploi à mesure qu'il s'engage en poésie, répondant de la sorte à une vocation qui ne peut pas se satisfaire des conventions de l'heure. Ainsi orfèvre-t-il des vers inquiets que les lecteurs découvrent dans la revue *Syntaxis*. Travail apolitique – « à l'écart » – qui lui vaut, outre l'adhésion d'une certaine jeunesse léningradoise, l'estime d'Anna Akhmatova. Quant aux traductions, son gagne-pain : il les peaufine avec un égal souci requérant de nombreuses heures. Il n'empêche : aux yeux d'un Parti n'admettant pas qu'on se situe hors ligne, Brodsky incarne la figure idéale du parasite. Aussi, le 29 novembre, sous la signature de trois médiocrités, le *Leningrad Soir* fait paraître un article intitulé « Parasite social en marge de la littérature ». Autant dire : une démolition du jeune Brodsky.

Les vers de « qui n'a pas même terminé l'école secondaire » ? Un « méli-mélo de décadence, de modernisme et du plus banal charabia. Ses tentatives ne sont que des pastiches pitoyables ». Outre que Brodsky se plaît aux « jongleries verbales » sur des thèmes « funéro-mortuaires », ce poète un peu trop adulé des jeunes écervelés confesse aimer la « patrie étrangère ». Plus grave encore : « il a longtemps mûri des plans destinés à trahir » la sienne. À preuve, avancent les sicares qui ne sont pas à une calomnie près : un sien comparse et lui auraient eu « l'intention de s'enfuir à l'étranger » à l'aide d'un avion dérobé. Le fait que ni Brodsky ni son complice supposé n'aient jamais piloté un avion ne semble pas gêner nos mercenaires :

Il faut que les fainéants du genre de Brodsky, qui gravitent autour de la littérature, se heurtent à la plus vive résistance. Il faut qu'on leur fasse passer l'envie de remuer des eaux boueuses<sup>1</sup>.

---

1. Janine Lévy, *op. cit.*, p. 40-41.

Réagissant à ce tissu de calomnies, de nombreuses voix s'élèvent, parmi lesquelles trois Prix Lénine, des poètes, des musiciens et des savants.

Le 1<sup>er</sup> février 1964, alors que KGB et Comité du Parti croulent sous les lettres, le général Piotr Grigorenko est radié des cadres de l'armée pour s'en être pris aux privilèges accordés à l'élite du PC – une pratique en contradiction avec les principes énoncés par Lénine. À sa sortie de l'Institut Serbsky où il devra passer quatorze mois en division psychiatrique, il ne trouvera à s'employer qu'en tant que manutentionnaire.

18 février 1964. À Leningrad, cinq jours après s'être fait arrêter, Brodsky passe en jugement. La première audience ? Une pure et simple mise en cause d'un paresseux qui change d'emploi comme de chemise sous prétexte d'écrire de la « pseudo-poésie ». Ou qu'effectuer des traductions prendrait du temps. Une supercherie tellement flagrante qu'afin de s'assurer que nulle maladie mentale ne puisse s'opposer à une condamnation aux travaux forcés, la Cour soumet Iossif à une expertise psychiatrique. Bien plus tard, interrogé par *Le Nouvel Observateur* sur ce qui lui parut le pire moment de toute l'affaire, Brodsky déclarera :

L'hôpital psychiatrique de la prison de Leningrad après l'ajournement du procès pour « fainéantise ». On me faisait des piqûres de calmants terribles. On me réveillait en pleine nuit, on me faisait prendre un bain glacé, on me serrait dans une serviette humide, puis on me mettait à côté du chauffage. La chaleur séchait la serviette et me tailladait la peau<sup>1</sup>.

13 mars 1964. Les psychiatres ont beau avoir décelé chez Iossif certains « traits de caractère psychopathiques », il est jugé apte au travail. Aussi la deuxième audience s'ouvre-t-elle dans la salle du Club des constructeurs de la Fontanka, devant un parterre surtout composé d'ouvriers saisonniers amenés par camions entiers et préalablement chauffés à bloc – donc

---

1. *Ibid.*, p. 109. Lire aussi ce que Brodsky confiera à Solomon Volkov dans ses *Conversations avec Joseph Brodsky*, p. 112-113, et ce qu'écrivit Anne Applebaum, *op. cit.*, p. 597.

prêts à huer, railler ou insulter l'inculpé. Ou à clore le bec aux possibles défenseurs. Au reste, à l'entrée de la salle, on a pris soin d'exhiber un panneau édifiant :

### Procès du parasite social Brodsky

L'éreintage tous azimuts commence. Depuis 1956, Brodsky a changé treize fois d'emploi. Son journal d'adolescence est très peu orthodoxe. Ses « soi-disant poèmes » constituent un « fatras d'idées pornographiques » – et « antisoviétiques », qui plus est – tout droit sorties de la cervelle d'un tire-au-flanc imbu de sa personne, cependant que la masse besogneuse s'éreinte à l'ouvrage. La traduction ? Pur alibi ! – d'autant que Brodsky se base trop souvent sur le mot-à-mot qu'on lui fournit...

Appelés à la barre, divers témoins attestent des dons impressionnants de l'inculpé. Peine perdue : l'assistance se déchaîne. Au final, le décret du 15 mai 1961 condamne Brodsky à cinq ans de travaux forcés dans la région d'Arkhangelsk. D'où averse de protestations en provenance d'un peu tous les coins du pays, mais également de l'étranger. Dix-huit mois plus tard, de guerre lasse, Brodsky sera libéré. En juin 1972, il sera expulsé d'URSS.

Mais gare aux anticipations – l'acmé de mon histoire n'allant plus guère tarder avec, le 13 octobre 1964, le limogeage de Nikita Khrouchtchev, suite à la décision du Comité central du Parti communiste. Brejnev devenu premier secrétaire, l'ère du « dégel » prend fin. Signe des temps : de nouveaux hôpitaux psychiatriques ouvrent leurs portes – parmi lesquels ceux de Tcherniakhovsk, Minsk et Dniepropetrovsk.

1965. Année cruciale. Quand bien même on peut voir apparaître de nouvelles revues politico-sociales comme *Kolokol* (« Le Bourdon »), *Tétrad'* (« Le Cahier ») ou *Rousskoïe Slovo* (« La Parole russe »), la chasse aux trouble-fête s'intensifie. À preuve : le sort réservé à l'essai d'Alexandre Nekritch intitulé *22 juillet 1941*, dans lequel l'analyste souligne l'échec de Staline et de son équipe lorsqu'il s'est agi de préparer le pays à l'éventualité d'une invasion hitlérienne. Rapidement, l'ouvrage est retiré de la vente et l'éditeur (Naouka) menacé d'expulsion. Peu après, chassé de l'université de Moscou pour avoir refusé de suivre aveuglément l'historiographie soviétique,

Andreï Amalrik, futur auteur de *L'Union soviétique survivra-t-elle en 1984 ?*, écope de deux ans et demi de relégation en Sibérie.

Nous voilà donc parvenus au seuil de l'affaire Siniavski/Daniel, occasion d'un procès dont les répercussions vont être considérables, tant à l'intérieur de l'Union soviétique que dans le monde entier...

L'histoire commence le 8 septembre 1965. Ce jour-là, finalement identifié comme l'auteur d'un recueil de huit nouvelles et d'un essai (« Le réalisme socialiste ») parus deux ans plus tôt en France sous le titre *Le Verglas* et sous le nom d'emprunt d'Abram Tertz, Andreï Siniavski, la quarantaine, brillant chercheur, membre de l'Union des écrivains, critique littéraire à *Novy Mir* et proche de Pasternak, est arrêté dans une rue de Moscou. Quatre jours plus tard, c'est au tour de Iouli Daniel, la quarantaine également, poète, traducteur – et grand ami de Siniavski ! –, de subir un traitement identique. Il est, de fait, devenu clair que, sous le pseudonyme de Nicolas Arjak, il a fait publier en Occident *Ici Moscou, Les Mains, L'Expiation* et *L'Homme du MINAP*.

Trois mois passent, et puis quoi ? Le 5 décembre, jour décrété « de la Constitution » en sorte de saluer l'anniversaire de la « Constitution Staline » de 1936, Alexandre Essenine-Volpîne, fils du poète Sergueï Essenine et mathématicien épris de *transparence*<sup>1</sup>, organise, place Pouchkine, une manifestation stigmatisant la mise sous les verrous illégitime et illégale – puisque bafouant le droit d'expression garanti par la législation du pays – de Siniavski et de Daniel. Deux auteurs volontiers satiriques ne se privant pas, c'est vrai, en dignes descendants de Griboïedov et de Gogol, d'épingler les vices et travers de la société soviétique. Deux auteurs, également, que le Parti entend faire condamner pour « agitation et propagande antisoviétique ». Entre autres slogans sont exigés *et* le respect de la Constitution *et* l'ouverture d'un procès public. Une première depuis les années 1920 ! Dès cette date, soucieuse de contester toute violation de la Constitution, ce qu'on appelle la « dissidence » se fera fort de brandir les textes paraphés au plus haut niveau de l'État. N'a-t-elle pas la loi pour elle ?

---

1. Au point de remettre au goût du jour l'ancien mot de *glasnost*, plus tard repris par Mikhaïl Gorbatchev.

Le rassemblement, qui regroupe quelque deux cents participants et voit se déployer une bannière proclamant « TRANSPARENCE AU PROCÈS SINIAVSKI ET DANIEL », est très vite réprimé (il se reformera pourtant chaque 5 décembre jusqu'en 1976). S'ensuit une avalanche de protestations collectives dûment signées, émanant pour la plupart de membres de l'Union des écrivains. Puis une pétition paraphée par des intellectuels occidentaux tels que Saul Bellow, Heinrich Böll, Marguerite Duras, Norman Mailer, Philip Roth ou Bertrand Russell. D'où riposte des autorités sous forme d'une campagne de calomnies que vient couronner, dans les *Izvestia* du 12 janvier 1966, une longue charge haineuse signée Dmitri Eremine, Prix Staline 1952. On y lit que les deux inculpés sont les auteurs de « pamphlets malpropres sur leur pays, sur le Parti, sur le régime soviétique ». Que leurs œuvres exsudent « l'ignoble raillerie sur ce qu'il y a de plus précieux pour la patrie et le peuple ». Et que tous deux tripotent des « problèmes sexuels et psychopathologiques » avec une « volupté malade ».

Un mois environ avant que ne débute le procès Siniavski/Daniel apparaît à Moscou un groupe littéraire composé de jeunes gens et connu sous le nom de SMOG, d'après les initiales d'une devise créée par le pétulant Leonid Goubanov : « Vaillance », « Pensée », « Image » et « Profondeur ». Pour ceux du SMOG, qui peu à peu essaime à Leningrad, Kiev, Odessa et en Oural, pas question de clandestinité. Reprenant la tradition des rassemblements autour de la statue de Maïakovski, ses membres organisent des réunions à caractère littéraire lors desquelles Pasternak, Mandelstam et Tsvetaïeva font figure d'étendards. De quoi plus encore fâcher les « Organes compétents de l'État ».

Enfin, le 10 février 1966, dans les locaux du tribunal de Moscou, la Cour suprême de la Fédération de Russie commence à instruire le procès attendu. Tout s'y trouve réglé d'avance sur la base de l'article 70 du Code pénal de l'URSS chargé de punir « agitation et propagande antisoviétique ». Une manœuvre qui, soit dit en passant, rappelle furieusement les foudres qui, trente-six ans plus tôt – soit au moment du « Grand Tournant » –, s'abattaient sur Evgueni Zamiatine et Boris Pilniak, satiristes coupables d'avoir fait publier à Berlin qui *Nous autres* et qui *L'Acajou* !

Au président, un peu trop sûr de lui, qui leur demande d'emblée si les deux hommes se reconnaissent « coupables, entièrement ou partiellement », des faits qui leur sont reprochés, tous deux produisent la même réponse :

Je ne me reconnais coupable ni entièrement, ni partiellement<sup>1</sup>.

Premier à être interrogé, Daniel affirme que si, entre 1960 et 1963, il a bien fait passer plusieurs récits en Occident, c'est que, vu l'étendue des thèmes prohibés par le *Glavlit* (donc la censure), nul éditeur soviétique n'aurait accepté de les publier. En outre, qu'il ait agi de façon clandestine, c'était afin que des éditeurs soviétiques continuent à lui confier des traductions dont il tire sa subsistance. Quant au fait que ses écrits contiendraient des propos antisoviétiques, il le dément. Chez lui, tout simplement, chaque texte répond à cette intime conviction : « L'homme doit rester fidèle à lui-même et ne participer à aucun fait contraire à sa conscience, contraire à sa dignité humaine<sup>2</sup>. » De quoi rappeler ce qu'il écrivait dans *Ici Moscou* :

Tu ne peux pas te laisser terroriser. Prends tes responsabilités, c'est ainsi que tu rempliras ton devoir envers les autres<sup>3</sup>.

Au tour de Siniavski de se défendre des amalgames faisant de ses personnages les supposés porte-parole de ses « opinions ». À court d'arguments, l'accusateur public A. Vassiliev lui reproche d'avoir reçu de l'étranger « deux vestes, une chemise en nylon et encore quelque chose ».

Siniavski. – C'est juste. Lisez-donc le procès-verbal plus loin. Il y est précisé ce que j'ai moi-même offert.

Vassiliev. – Ce qui importe, c'est ce que vous avez reçu. (*Rumeurs d'approbation dans la salle.*)

Siniavski. – Vous voulez dire que j'aurais vendu ma patrie pour des hardes<sup>4</sup> ?

---

1. Alexandre Guinzbourg, *Le Livre blanc de l'affaire Siniavsky/Daniel*, p. 137.

2. *Ibid.*, p. 146.

3. Nicolas Arjak, *Ici Moscou*, p. 73.

4. Alexandre Guinzbourg, *op. cit.*, p. 203.

Verdict de cette mascarade ? Sept ans de travaux forcés pour Siniavski et cinq pour Daniel, tous deux convaincus d'« activités antisociales ». Lourdes condamnations, assurément ; mais pour les deux amis et pour l'ensemble des prisonniers politiques d'URSS : c'est là la victoire de deux hommes ayant osé faire feu de toute velléité de repentir – ce, au cours d'un procès public ! Raison pour laquelle, dans *Mon témoignage*, Martchenko écrira :

On avait en effet assisté à quelque chose d'inouï : un procès politique public ; un procès public pour des hommes accusés en vertu de l'article 70 ! Nous ne savions pas encore que le monde entier parlait de leur arrestation et que c'était là la seule raison qui empêchait les autorités de garder le silence sur cette affaire. Tous les deux allaient certainement pleurer et se repentir, avouer qu'ils avaient travaillé sur instructions des services étrangers, qu'ils s'étaient vendus pour des dollars ! [...] Mais voilà que nous parvenons les premiers articles de *La Salle du tribunal* : les accusés ne se reconnaissent pas coupables. Ils ne se repentent pas ; ils ne sollicitent pas leur pardon, ils discutent avec le tribunal, ils défendent leur droit à la liberté d'expression [...]. Désormais, le monde entier allait savoir que la détention politique existait en URSS. Khrouchtchev avait braillé le contraire à tue-tête : chez nous, on n'enferme pas les gens pour leurs opinions politiques... Alors, où donc mettre ces deux-là ? Dans un petit camp particulier à eux<sup>1</sup> ?

Certes, au début tout au moins, des voix hostiles à la clique des intellectuels devaient se faire entendre. Ainsi :

On les connaît, ces écrivains ! Tous des vendus qui vivent au chaud, le ventre plein, et décrivent notre vie paradisiaque ! Ces deux-là ont trinqué ! Eh bien, ils n'ont qu'à payer ici leur véritable faute<sup>2</sup>.

Ou encore, à propos de Daniel :

Non, mais vous croyez qu'on va mettre Daniel à l'établi ou lui faire manier une pelle ? répondaient certains. Mais non, il va se

---

1. Anatoli Martchenko, *Mon témoignage*, p. 291-292.

2. *Ibid.*, p. 297-298.

trouver une petite planque bien au chaud ; les juifs se débrouillent toujours<sup>1</sup>.

Toutefois, peu de temps suffirait à faire fondre comme neige au soleil les esprits les plus endurcis appelés à faire place à un être foncièrement « craquant » : à la fois simple, relationnel et solidaire.

### Propos autour d'une sonnette

Bien des gens n'apprécient rien tant qu'on aille droit à ce qui leur paraît l'*essentiel*. À ceux-là, je souhaite beaucoup de plaisir – sans compter qu'après tout Wikipédia n'est pas fait pour les ours. Quant aux lecteurs qui choisissent de me faire confiance, qu'ils s'enhardissent, notamment lorsqu'il s'agira de franchir les huit cents kilomètres qui séparent Kazan de Moscou : à peine auront-ils le temps d'égrener trois couplets d'une chanson de Boulat Okoudjava. Par contre, qu'un *détail signifiant* m'incite à ralentir l'allure (voire à me perdre, fût-ce seulement en apparence), ils salueront l'initiative. Ce pour quoi, de tout cœur, je leur saurai gré. Ainsi à l'instant d'actionner la sonnette du 23 de la rue Rubinstein, siège de la section pétersbourgeoise de Memorial.

Memorial, on le sait peut-être, doit d'abord d'avoir vu le jour au désir d'un petit nombre de citoyens d'ériger un monument aux « victimes des répressions illégales » du stalinisme, de collecter et perpétuer leur mémoire et d'apporter de l'aide aux rescapés. Née le 28 janvier 1989, elle émergeait quatre ans après l'arrivée au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev, deux avant le démembrement officiel de l'URSS<sup>2</sup> et trois avant qu'on ne s'attelle à la refonte d'une moribonde économie planifiée. Autant dire, sous la houlette du Premier ministre Iegor Gaïdar et du ministre de la Privatisation Anatoli Tchoubaïs : une « thérapie de choc » censée permettre aux pays d'accéder au plus vite à une économie de marché susceptible de soutenir une démocratie à l'occidentale. Laquelle « thérapie de choc » n'allait

---

1. *Ibid.*, p. 298.

2. Le 26 décembre 1991 à Minsk, Russie, Biélorussie et Ukraine signaient officiellement l'acte de décès de l'URSS.

du reste pas manquer de condamner, au cours d'une première vague, « 110 000 entreprises sur 205 000, dont 85 000 petits commerces, cafés, restaurants et ateliers de service<sup>1</sup> ».

Quoi qu'il en soit et contrairement aux idées reçues, l'apparition d'une telle organisation non gouvernementale ne pouvait pas ravir un Gorbatchev en qui, trop vite, les capitales occidentales avaient cru percevoir le type du fervent libéral. Et cela pour la simple raison que *libéralisme économique* ne rime en rien avec *démocratie*. Constatant donc que, au terme de l'année 1989, Memorial – qui alors peaufinait un projet de musée, de bibliothèque et d'archives – s'était mué en un vaste mouvement doté de sections implantées dans quelque deux cents villes du pays, notre réformateur fit la grimace :

Gorbatchev se méfiait déjà de Memorial, qu'il voyait comme un rival et non comme l'une des forces échappant à tout contrôle au milieu d'autres tornades. « Nous devons nous débrouiller pour désactiver Memorial, le rendre plus local, dit-il au *politbureau*. Il ne s'agit pas ici d'un quelconque mémorial, c'est une couverture pour quelque chose d'autre<sup>2</sup>. »

D'où, pour saluer l'émergence d'une association à but non lucratif soucieuse de vérité, de documentation des faits et de publication de listes des victimes du Goulag : difficultés d'enregistrement et complications bancaires. Autant de chicanes qui, au terme des années Eltsine – soit avec l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine –, iraient s'amplifiant... les visées de Memorial portant ombrage à une politique exaltant désormais une « Terre natale gardée par Dieu » en même temps qu'une « nation de vainqueurs » héroïque, victorieuse et fière d'affronter les défis du futur :

Russie – nous est une puissance sacrée,  
Russie – notre pays bien-aimé.  
Gloire immense, puissante volonté  
Ton héritage à tout jamais<sup>3</sup> !

---

1. Jean-Jacques Marie, *La Russie sous Poutine*, p. 28.

2. Richard Lourie, *Sakharov – une biographie*, p. 415.

3. Premier couplet de l'*Hymne national de la Fédération de Russie* adopté par Vladimir Poutine le 20 novembre 2000.

En outre, pas question que quiconque puisse mettre l'accent sur le « développement d'une conscience civique au sein des jeunes générations ». Dieu sait où ça pourrait mener ! Aussi les mailles du filet se resserrent-elles peu à peu. Jusqu'au 4 novembre 2008 – date à laquelle, à Pétersbourg, la police fait irruption dans les bureaux de l'organisation – y confisquant l'ensemble des archives consacrées au Goulag. Neuf mois plus tard, le 15 juillet 2009, Natalia Estemirova, journaliste et représentante de Memorial chargée d'enquêter sur les violations des droits de l'homme au cours de la seconde guerre de Tchétchénie, est enlevée et assassinée. Son corps est retrouvé dans une forêt d'Ingouchie. Oleg Orlov, le président de Memorial, accuse-t-il Ramzan Kadyrov, l'homme fort de Grozny mis en place par les Russes ? Le tribunal civil Tverskoï le condamne à vingt mille roubles de dommages et intérêts. Encore trois mois et, flanquée des responsables de la *Novaïa Gazeta*, l'ONG doit faire face à un autre tribunal civil... le petit-fils de Staline les accusant d'avoir souillé l'honneur de son défunt grand-père !

13 juillet 2012. Entendant plus encore limiter le pouvoir d'action d'organisations de type Memorial, la Douma adopte une « loi sur les agents de l'étranger » s'appliquant à toute organisation russe à but non lucratif

qui reçoit des moyens financiers ou d'autres biens d'États étrangers, de leurs organes, d'organisations internationales ou étrangères, de citoyens étrangers, de personnes apatrides ou de leurs représentants ou d'organisations russes recevant des fonds de ces mêmes sources, et qui participe, notamment dans l'intérêt de personnalités étrangères, à une activité politique sur le territoire de la Fédération de Russie<sup>1</sup>.

Désormais contraintes de s'enregistrer auprès du ministère de la Justice, lesdites ONG bénéficiant d'une aide financière en provenance de l'étranger se doivent donc de publier chaque semestre le bilan de leurs activités et d'indiquer sur leurs publications leur statut d'« agent étranger ».

---

1. Cité par Françoise Daucé, *Être opposant dans la Russie de Vladimir Poutine*, p. 121.

Ce n'est pas tout. En novembre 2014, réagissant aux critiques émises par plusieurs bureaux de Memorial sur la manière dont le Kremlin gère la crise ukrainienne, le ministère de la Justice décide de poursuivre l'ONG. Dans son collimateur : une « structure horizontale » aux bureaux régionaux non soumis à quelque autorité centrale – mode organisationnel plus difficile à contrôler. À la clé : la menace de voir Memorial liquidé, et alors : bonne chance aux sections désireuses de s'enregistrer auprès de l'État ! D'où les changements statutaires plus conformes aux directives politiques auxquels le bureau moscovite n'a d'autre choix que d'opérer.

Seulement, qui peut dire jusqu'à quand ce type de modification statutaire suffira à calmer le ministère de la Justice ? Ou s'il ne va pas entraîner de nouvelles exigences administratives ? Et si, en fin de compte...

À la Cour suprême de Russie de statuer ! Une décision depuis lors plusieurs fois reportée et qui se fait attendre en laissant redouter le pire.

Autant dire que le fait d'actionner la sonnette du 23 de la rue Rubinstein ne va pas sans susciter certaine appréhension...

### **Loup solitaire et vilaines manœuvres**

Au terme d'un labyrinthe chichement éclairé ouvrant sur maintes pièces où le regard surprend des kyrielles d'archives remises dans des boîtes, l'homme que Norbert et moi finissons par rejoindre paraît préoccupé et fatigué, en dépit de son bon sourire. S'il ressemble à son père ? Son visage quelque peu plus épais laisse en effet flotter un quelque chose d'enjoué qu'arborait volontiers l'auteur d'*Ici Moscou*. De sa mère, par contre, de Larissa Bogoraz, égérie de la dissidence, nul doute qu'il tienne sa manière d'allumer cigarette sur cigarette. D'où sa toux et sa voix éraillée. Quoi qu'il en soit, le fait que, après s'être séparée de Iouli Daniel, Larissa ait partagé les dernières vingt années de la vie de Martchenko fait comprendre à quel point Alexandre Ioulevitch est bien placé pour évoquer ce « Tolia » qu'il fréquenta dès son adolescence. Mais, avant d'en venir au héros dans le sillage duquel notre hôte vécut maintes épreuves critiques, l'envie me prend d'avoir le fin mot d'une

énigme qui, depuis longtemps, me hante sous la forme d'un air martial et obsédant.

15 février 1989. Cet après-midi-là, le Parlement européen s'apprête à décerner son premier « Prix Sakharov pour la liberté de l'esprit » à Nelson Mandela et – à titre posthume – à Anatoli Martchenko. Larissa ayant averti notre Comité, trois d'entre nous filons la rejoindre à Strasbourg. Pour le coup... le frisson que nous vaut l'hommage d'Andreï Sakharov :

De par son esprit de moralité porté par la lutte non violente pour la justice et son aspiration à une totale vérité proclamée au grand jour, *Mon témoignage* a suscité la haine des organes de répression envers son auteur. Les années de sa vie qui suivirent et sa mort tragique à la prison de Tchistopol constituent la rançon qu'il eut à payer pour cette vérité, pour cette ténacité, pour ses principes moraux élevés. L'accomplissement de la vie et de l'œuvre de Martchenko contribue de façon inestimable à la cause de la démocratie, de l'humanité et de la justice...

Plus encore, sans doute : l'émotion de pouvoir serrer dans nos bras cette femme aussi frêle d'apparence qu'énergique, chaleureuse et débordante de vie... authentique championne de la protestation que rien ne parvint à briser.

La nuit venue, Larissa, Pavel (son second fils) et quelques proches ayant fait le voyage (dont Andreï Siniavski, débarqué de Paris) nous retrouvons dans une salle de restaurant aussitôt enfumée... raison pour laquelle, malgré la pluie, ma compagne et moi sortons un moment prendre l'air. Quelques minutes plus tard, abrités sous un porche faiblement éclairé, nous assistons à une scène éberluante : le passage au pas cadencé de Larissa et d'un comparse s'avançant, bras dessus bras dessous, au rythme d'un chant révolutionnaire que tous deux fredonnent avec délectation !

Ce chant, depuis, jamais il ne m'avait été donné d'en retrouver la source. Mais l'étreinte que m'avait inspirée le bref passage de ce couple reprenant joyeusement un hymne rescapé du carcan idéologique dont ils avaient eu à pâtir avait suffi à le graver en moi. Et je voulais savoir ce qu'il disait...

« Vous ne vous en souvenez plus, mais j'étais moi aussi du voyage ! En vingt-six ans, c'est vrai qu'on a le temps de changer.

Le comparse de ma mère devait être Jiri Pelikan, un militant tchèque devenu citoyen italien et qui, plus tard, conseillerait le président Havel. Pouvez-vous de nouveau siffler l'air en question ? J'y suis : c'est le *Chant du départ des Komsomols* !

Ordre fut donné : lui à l'ouest  
Elle du côté opposé  
Ainsi partirent les Komsomols  
Pour rejoindre la guerre civile.

Ils partirent, se séparèrent  
Quittant les terres paisibles  
Avant le départ, ma chère  
Fais donc un vœu pour moi...

« Qui, du temps de Staline, eût pu se vanter de ne pas le connaître ?! Bon, mais j'imagine que vous n'êtes pas venus jusqu'ici pour apprendre les paroles de ce classique du stalinisme...

– Juste ! Ce que j'aimerais de vous, c'est un portrait de votre beau-père tel qu'il vous fut donné de le ressentir. Quel homme il vous faisait l'impression d'être. Mais auparavant, peut-être : que vous me disiez ce qui, selon vous, put bien lier deux êtres aussi dissemblables que Daniel et Martchenko. D'un côté : l'intellectuel moscovite, pétillant, boute-en-train et railleur... du moins tel qu'il ressort de ses écrits. De l'autre : l'ouvrier sibérien qu'on imagine peu à l'aise en société, avare en paroles et plutôt méfiant à l'endroit d'une intelligentsia pouvant sembler cosmopolite, surfine et arrogante...

« Si, pourtant ! Ça me revient. Une chose au moins leur était commune, que Martchenko se plaît à souligner au moment d'évoquer sa rencontre avec votre père. Je l'ai noté. Attendez... Voilà ce qu'il écrit :

Pendant que je me change, je vois arriver un homme de 35 à 40 ans, l'air typique du « bleu », mais qui s'était préparé à la vie du camp : il portait une veste fourrée, des bottes et un bonnet de fourrure roux. Sous sa veste grande ouverte, un pull-over épais. Il me parut un peu ridicule. Sa veste doublée sans col n'allait pas avec son bonnet de fourrure. Il marchait, les genoux en dedans, comme les ours, le dos voûté. Il avait l'air troublé et perdu.

Nous nous serrons la main. C'est Iouli Daniel. En parlant, il tend l'oreille droite et me demande de hausser la voix. En lui répondant, je tends aussi vers lui l'oreille droite et mets ma main en cornet. Nous sommes collègues, aussi sourds l'un que l'autre. Cette parenté nous amuse<sup>1</sup>.

« Cela dit, entre ces deux, il devait bien exister d'autres sujets d'affinités qu'une telle infirmité !

– Effectivement. D'emblée, en Martchenko, mon père avait décelé un homme réservé, peu causant, mais très intelligent et d'une rare force de caractère. Un homme brusque, sans doute, un peu trop sérieux à son goût, mais avide de savoir – au point d'être connu au camp pour avoir lu, crayon en main, les œuvres complètes de Lénine ! Des traits qui durent l'émouvoir. Et puis, de façon générale, mon père était quelqu'un de communicatif. D'emblée, au camp n° 11, il s'était lié avec certains prisonniers politiques – dont Valery Roumiantsev, un ancien officier du KGB qui s'était retrouvé en Mordovie et qui, lui-même, était lié à Martchenko. Au reste, dans un de ses livres, Tolia l'évoque avec grande affection<sup>2</sup>. Tout cela a fait que très vite Iouli et Tolia sont devenus amis et que, dès les premières lettres que maman et moi avons reçues du camp, nous entendions parler de lui.

« Voyez plutôt [et là, Alexandre d'ouvrir un fort volume de neuf cents pages dévolu à la correspondance de son père] : dès le 16 mai 1966, il est question de Tolia, un nom qui reviendra dans près d'une cinquantaine d'autres lettres. Et comme, dans le même camp n° 11, mon père s'était lié à un autre Tolia – cet Anatoli Footman évoqué dans *Mon témoignage*<sup>3</sup> –, pour les différencier, il avait pris l'habitude d'appeler Martchenko “*Oumny Tolia*” – “Tolia l'Intelligent” ! Gardez ce livre ; l'index vous aidera à trouver les passages en question.

– En novembre 1966, sorti du camp, Martchenko va prendre la direction de Moscou et se présenter à votre domicile, cela sur l'insistante recommandation de votre père. Quel homme découvrez-vous alors ?

---

1. Anatoli Martchenko, *Mon témoignage*, p. 295.

2. Anatoly Marchenko, *To Live Like Everyone*, p. 7-8.

3. « Et Footman intervenait : “Celui qui casse les pieds à Daniel aura affaire à moi.” » Anatoli Martchenko, *Mon témoignage*, p. 300.

– Juste à ce moment, j'étais en vacances. À Novossibirsk. J'avais alors seize ans et poursuivais ma scolarité. De ce fait, Tolia m'avait fait demander de m'arrêter à Barabinsk, sur ma route du retour. Barabinsk où vivaient ses parents, à qui il avait rendu visite, histoire de les rassurer. De leur dire qu'il avait été libéré et qu'il se portait bien. Là-bas, où j'ai aussi pu rencontrer certains de ses anciens amis, j'ai été accueilli avec un grand repas pas mal arrosé ! Ce n'est qu'ensuite que j'ai appris à le connaître, dans la mesure où il devait rester un certain temps chez nous.

« Vous le décrire ? Tolia était un homme qui ne buvait jamais. Ni ne fumait. Extérieurement, il se dominait totalement et se montrait retenu en compagnie. Jamais un mot de trop. Intérieurement, par contre, on le sentait très tendu – autant que peut l'être un homme susceptible d'accueillir de fortes émotions.

– Comme la fois où, en relégation à Tchouna, votre mère s'avise d'aménager derrière son dos une *bania* – un sauna russe. Alors lui de piquer une colère effroyable<sup>1</sup>...

– Je vois que vous connaissez votre sujet ! En fait, Tolia n'avait rien contre le projet ; mais, dans le ménage, il voulait que les choses se passent selon sa volonté. Plus généralement, il n'était pas un homme de compagnie, mais un loup solitaire. Un homme très sélectif, côté relationnel. S'il allait voir des gens, vous pouviez être certain qu'il s'agissait d'amis proches. Comme Andreï Sakharov. Arseni Roginski. Mikhaïl Iacoulevitch Gefter. Ou David Mironovitch Batser, un vieux menchevik une première fois arrêté en 1921 et qui devait passer un bon nombre d'années au Goulag. Ce qu'il appréciait le plus, c'était la compagnie d'êtres plus âgés que lui, auxquels il témoignait un grand respect. Je pense à sa relation à Iossif Aaronovitch, le père de Larissa. Martchenko l'aimait beaucoup – de même que sa femme. Que je me mette à râler après mes grands-parents, il fallait l'entendre se fâcher : “Tu verras comment tu seras à leur âge !”

« Parmi les êtres que Tolia appréciait particulièrement se trouvaient un certain nombre de Juifs. C'est là un fait qui, aujourd'hui encore, dans les milieux nationalistes, alimente

---

1. Cécile Vaissié, *Russie : une femme en dissidence*, p. 159.

certain mythe faisant de Martchenko un homme s'étant retrouvé pris au piège des Juifs ! Une marionnette des Juifs, si vous voulez, qui périt cependant que les Juifs s'en sortaient indemnes...

« Bon, de ce que je vous ai dit du loup solitaire, n'allez pas conclure que Martchenko était incapable d'humour. De l'humour, il pouvait en avoir à revendre ; mais un humour profond. Je me souviens encore de sa façon de raconter des anecdotes. Ou de faire des jeux de mots...

– Mais à présent, au sein de la société russe ? Se souvient-on de lui ?

– Assurément ! Avec Andreï Sakharov, Alexandre Soljenitsyne, Vladimir Boukovski, Lioudmila Alexeïeva et Piotr Grigorenko, Martchenko reste un des rares dissidents dont les gens de trente à quarante ans moyennement éduqués se souviennent encore. Je ne sais trop pourquoi. Peut-être à cause de sa mort tragique et exemplaire ? Il s'est même trouvé un manuel scolaire pour l'évoquer. Au reste, dès la perestroïka, ses écrits ont commencé à circuler en volumes accessibles au public. Aux éditions Viest, en 1989, dans une collection d'écrits de dissidents. Aux éditions Moskovski Rabotchi, en 1990-1991 : un recueil de textes divers. Dans les années 2000, les éditions OGI ont elles aussi fait paraître un de ses ouvrages.

« Mais la nouvelle dont je tenais à vous faire part, la voici : avec Pasha, le fils de Tolia et Lara que vous allez, je crois, rencontrer à Moscou, nous préparons la publication d'un fort volume qui devrait paraître l'an prochain et rassembler l'essentiel des écrits de Martchenko. De fait, au milieu des années 1990, Pasha et moi avons pu accéder au dossier de Tolia conservé aux archives de la section du KGB de Vladimir. Et quand je dis "dossier", je veux parler d'une dizaine de boîtes contenant une multitude de textes confisqués au fil des perquisitions. En tant qu'ayants droit à la propriété intellectuelle de ces écrits, nous nous sommes penchés sur l'ensemble... un peu effrayés, tout de même, par la quantité de pages qui s'offraient à nous : brouillons, textes en partie rédigés et textes au point.

« Bon, vous savez déjà que trois de ses livres avaient pu voir le jour – ici, en *samizdat*, tout comme à l'étranger : *Mon témoignage*, qui évoque les années 1960-1966, *Vis comme tout*

*le monde*, qui parle des années 1967-1969, et *Une grève de la faim*, récit d'une grève entreprise début 1975 et excédant les cinquante jours. Seulement, à cela venaient se rajouter des textes datant des années 1959-1960 ; d'autres faisant suite à *Vis comme tout le monde* ; d'autres encore, datant de la fin des années 1970... D'où la perspective d'une authentique « saga Martchenko » ! Encore convenait-il de pratiquer des choix parmi les diverses versions tantôt dactylographiées et tantôt manuscrites. D'opérer une sélection. Mais il fallait également établir une suite respectant la chronologie et y adjoindre diverses annexes documentaires. Pas facile !

– Quel formidable témoignage sur les années 1960, 1970 et 1980 ce tout va constituer ! Nous préviendrez-vous dès parution ?

– C'est entendu.

– Passé la mort de Staline, Khrouchtchev affirmait qu'il n'y avait plus de prisonniers politiques en Union soviétique. Martchenko a payé de sa vie pour prouver le contraire. Après l'accession de Gorbatchev au pouvoir, on a entendu dire que l'ensemble des prisonniers politiques avaient été libérés. Qu'en est-il dans les faits ?

– Effectivement, entre la fin des années 1980 et 1993, on peut dire qu'il n'y avait plus de prisonniers politiques en URSS. Et puis la tentation d'enfermer des gens pour délits politiques a refait surface. La société civile s'est alors employée à défendre les inculpés, en sorte de leur faire éviter la prison. Mais à présent, depuis quelques années, les condamnations se multiplient sans qu'on réussisse à éviter les emprisonnements.

« Chez nous, à Memorial, un centre d'investigation dénombre les cas d'incarcération en se fondant sur des critères très stricts inspirés d'Amnesty International. Ainsi peut-on avancer qu'aujourd'hui une centaine d'opposants politiques se répartissent dans diverses prisons de la Fédération de Russie. Une partie d'entre eux s'est vue condamnée pour des « crimes » qu'ils n'ont jamais commis. Une autre l'a été en vertu d'articles relevant du Code pénal s'appliquant à des activités qualifiées d'« extrémistes ». Ou pour « incitation à la haine religieuse ». Ou par exemple : quelqu'un qui critique la police sur Internet se voit taxé de « haine à l'endroit des organes de police ». Et tout à l'avenant ; si bien que quiconque participe à une manifestation

peut être inculpé pour “désordre sur la voie publique” – ou pour un autre chef d’inculpation. D’où l’importance des avocats et des organisations comme Memorial, qui s’efforcent de défendre ces gens.

– D’où aussi les menaces encourues par Memorial !

– C’est un fait que, pour Memorial et ses quelque soixante sections réparties à travers la Russie, la menace existe – même si nous préférons ne pas la prendre trop au sérieux. Au reste, jusqu’à présent, nous sommes parvenus à l’écarter. Mais l’état se resserre. La situation se fait toujours plus difficile. Qu’on s’en prenne à nous, nous faisons du scandale, sachant que nous pouvons nous appuyer sur une partie de l’opinion publique... même si cette opinion publique ne pèse au fond pas lourd. Le monde académique international, lui, conserve par contre tout son poids.

– Mais en quoi Memorial perturbe-t-il à ce point le Kremlin ?

– Ce qui dérange, c’est que Memorial ne s’intéresse pas qu’au passé, mais aussi à l’état actuel des choses. Notamment à la question ukrainienne. Voyez-vous, d’une façon générale, dans ce pays, on a habitué les gens à obéir – du moins en surface...

– Et cela en vertu de ce que Brodsky nomme le processus de “soumission totale à l’État<sup>1</sup>”, censé devenir une première et une seconde nature...

– Précisément ! Or nous voyons bien que l’actuelle politique historique joue sur deux tableaux. D’un côté, de temps à autre, en haut lieu, on se plaît à condamner le régime soviétique. Ainsi, *via* Twitter, on verra Dmitri Medvedev tenir des propos durs sur le stalinisme ; et par deux fois on a pu voir Poutine rendre visite au cimetière des victimes du communisme. Mais, d’un autre côté, on se fait fort d’exalter les aspects positifs du régime soviétique. Témoin Poutine tenant des propos du genre : “Staline a certes commis des crimes, mais c’était un grand homme. Il a fait de la Russie un grand pays industriel et a gagné la guerre.” Ainsi de suite. Le discours dominant – celui de la force du pouvoir d’État – étant le suivant : grande était la Russie avant la révolution d’Octobre ; grande elle fut après la révolution ; grande elle est aujourd’hui et le sera à tout jamais. D’où une sorte de pérennité tsars-Lénine-Staline-Poutine. Or ce pathos

---

1. Joseph Brodsky, *Loin de Byzance*, p. 16.

extrêmement pernicieux est diffusé à travers les médias et à tous les niveaux – y compris dans les universités. Même si, en fait, quelques universités, voire quelques écoles, échappent à la règle.

« C'est entendu, des gens comme les nationaux-communistes s'opposent à cette image de la Russie, mais, depuis l'affaire ukrainienne et la prétendue nécessité de refaire l'union nationale, il s'en trouve toujours moins pour contester pareille vision. Tenez : avez-vous entendu parler du Musée de l'histoire des victimes des répressions politiques fondé en 1992, là où se trouvait l'ancien camp baptisé "Perm-36" ; donc là où Martchenko fut expédié avant d'être transféré à la prison de Tchistopol ? Ce qu'on a fait là-bas est pire que d'avoir simplement fermé ce lieu de mémoire : on l'a dévoyé ! Comment cela ? L'administration du *kraiï* n'a eu qu'à mettre la main dessus, le déclarant propriété d'État. Suite à quoi, on a licencié tous les collaborateurs de Memorial ; des gens qui s'étaient investis pour organiser de nombreuses activités. À leur place, on a fait venir des fonctionnaires d'État nommés par le ministère de la Culture ; des gens ayant pour habitude de redouter leur chef. Les expositions qui s'y tenaient ont pris fin. Ce vers quoi on s'en va doucement ? Vers quelque chose comme un centre d'information consacré au système pénitentiaire. Autant dire : un centre à la gloire du Goulag dans lequel vont pouvoir œuvrer d'anciens collaborateurs du Goulag !

« Vu le climat actuel, déclencher une campagne médiatique officielle contre le musée Perm-36 n'était pas un problème du fait même que, du temps où le camp était en service, de nombreux nationalistes ukrainiens y avaient séjourné. On a donc profité de la crise ukrainienne pour enfoncer le clou. "Défendant ce musée, vous tressez des louanges aux traîtres à la patrie !" Aux autres musées d'en prendre de la graine...

« À présent, je crois vous avoir tout dit de ce qui pouvait vous intéresser. Vous m'avez écrit, n'est-ce pas, que vous alliez vous rendre à Tchistopol ? Je vous suggère fortement d'y rencontrer Rafail Khisamov. Collaborateur du Musée Pasternak – un musée qui s'explique par le fait que l'auteur du *Docteur Jivago* y fut évacué pendant la Seconde Guerre mondiale –, il est en charge de la section locale de Memorial. Tenez : vous avez là ses coordonnées. À Alexandrov, qui fait aussi, je crois, partie de votre périple, ne manquez pas non plus de contacter

Lev Kivovitch Gotgelf : un homme très étonnant, directeur du Musée des sœurs Tsvetaïeva et qui a consacré toute une exposition à mon beau-père. Pasha vous donnera ses coordonnées. Enfin, à Moscou, si vous avez le temps de passer au siège de Memorial, rencontrez Alexeï Makharov. Je vous ai également noté son numéro de téléphone. Lui saura mettre la main sur la fameuse photo de Tolia et de ma mère que vous m'avez demandée dans un mail, mais que malheureusement je ne possède pas. »

### La nouvelle fabrique des esclaves

Dîné au Yat', restaurant sis à trente pas du Musée Pouchkine, sur la Reki Moïka. Après quoi, de retour à hôtel, nous avons abordé l'impressionnante correspondance de Iouli Daniel, en commençant par l'index – page 876.

Alexandre Ioulevitch disait vrai : quarante-neuf entrées pour le seul « Tolia l'Intelligent ». Fameuse aubaine en perspective pour qui souhaite en apprendre davantage sur deux hommes d'exception et ce qui put les rapprocher. Sans compter ce que ces lettres faisaient miroiter : un portrait de Martchenko de première main. De quoi compléter l'esquisse offerte par Alexandre. Norbert s'étant dit prêt à sonder sur-le-champ le volume (précisons qu'en son temps, c'est lui que notre comité avait chargé d'aller rencontrer Larissa à Moscou), nous nous sommes attelés à la chose.

Ce qui, d'emblée, a retenu notre attention, c'est la sollicitude de Daniel à l'endroit de celui qu'il surnomme également « le Sourd » – et parfois « El Sordo », en référence au commandant d'une troupe de partisans bien connu des lecteurs de *Pour qui sonne le glas*. Ainsi, le 28 juin 1966, alors que les deux hommes se trouvent encore au camp de travail n° 11, en Mordovie, écrit-il à Larissa, pour l'heure encore son épouse :

Il passera à Moscou. Et là, tu l'aideras à choisir un bon appareil acoustique. Seulement, écris-lui quelques lignes, sans quoi il va se sentir gêné et aura peur de paraître collant<sup>1</sup>.

---

1. Cette citation de I. Daniel et les suivantes sont tirées du fort volume en question, intitulé *Īa vse sbivaius' na literaturu...*

Effectivement, deux mois plus tard, « Tolia junior » (« quel bec à bonbons ! ») s'apprête à quitter le camp. Aussi Iouli d'écrire aux siens :

Demain, nous allons accompagner « le Sourd », Tolia, qui va partir. Ça me fait drôle d'imaginer qu'après-demain il vous verra, qu'il pénétrera chez vous, qu'il vous racontera des choses en tendant l'oreille. Je ne sais pas si vous l'appréciez comme il le faut. C'est un garçon très intelligent et très fort, fait d'une bonne pâte. Il est non seulement intelligent, mais obstiné. Il faut le faire : lire plus de quarante tomes de Lénine, et pas n'importe comment, mais sérieusement, un crayon à la main et prenant des notes. Et d'autres livres aussi. Des livres d'économie, qui touchent à la société ; presque tout ce qui est ici accessible. Quel dommage qu'il ne puisse s'entretenir avec Tochka, avec Volik et avec d'autres<sup>1</sup>. Ce qui lui manque, c'est de pouvoir communiquer et d'élargir sa vision.

28 janvier 1967. Siniavski devant être transféré au camp n° 11, Iouli informe Larissa qu'il va lui-même être dirigé vers un autre camp, près du village d'Ozerny, d'où il sera expédié à la prison de Vladimir – pour « comportement répréhensible ». Se référant aux cours de formation politique que les camps organisent à l'usage des prisonniers, il ajoute :

Un tas de salutations à Tolia de ma part, de la part de Lena, de Valeri. Ils se souviennent avec enthousiasme de la manière dont il se ruait vers la scène en citant Lénine et comme les gens le retenaient par les pantalons. Donc le « Sourd » n'est plus sourd ? Ça alors ! Magnifique !! Qu'il ne s'établisse pas trop loin et j'aimerais que ce salaud, au lieu de m'envoyer des lettres moqueuses, m'adresse une longue lettre qui fasse sens, dans laquelle il m'écrirait qui, quoi, où...

Cette même année 1967, au fil des lettres que Iouli adresse au « Sourd » pour le remercier de ses messages et colis, une brèche se fait jour. Tolia, qui travaille à la rédaction de *Mon témoignage* – un livre à charge qu'Anatoli Iakobson qualifiera

---

1. Le « Tochka » en question, c'est Anatoli Iakobson, poète et traducteur. Quant à Volik ?

d'« encyclopédie de la vie russe » –, se voit reprocher d'être trop « dogmatique ». De véhiculer une vision des camps trop prolixes en pathos, alors que, selon lui, le sens profond du quotidien au camp réside « dans la manière dont l'esprit libre de l'homme se heurte à la violence sourde et prosaïque ».

29 février 1968. Une simple allusion de Daniel renvoie à la grève de la faim que lui et cinq autres prisonniers politiques ont entamée deux semaines plus tôt – soit deux mois après la publication, en Allemagne, de *Moï Pokazaniya* (« Mon témoignage »), bombe médiatique informant l'Occident des sordides conditions d'existences dans les camps et prisons de l'Union soviétique poststaliniennne. D'où le retentissement international qu'allait connaître, à travers les médias, cette grève de Iouli et de ses compagnons. D'où également les compromis dont se fendraient les instances supérieures de l'URSS. À savoir que, désormais, les privations de rendez-vous ne seraient admises qu'en cas de décret motivé par un procureur. De même, la confiscation de documents privés (correspondance et autres) ne serait plus autorisée sans un décret préalable émis par un procureur.

25 novembre 1968. À son fils Alexandre :

Mon petit, est-ce qu'il n'y aurait pas à la maison une photographie sur laquelle on voit maman et Tolia ? Envoie-la-moi si tu la trouves.

Enfin, le 17 février 1970, Iouli accuse réception d'une lettre de Tolia. Lequel, passé un an de camp pour « violation des règles relatives au régime des passeports », est condamné à deux autres années – pour « calomnies envers l'État ». Fameux moyen de lui faire payer *Mon témoignage* !

Attachant Iouli Daniel. De quoi raviver l'énorme sympathie que m'avait procurée la lecture d'*Ici Moscou*. Pour le coup, je me suis replongé dans ses *Poèmes de prison* qui m'accompagnent avec six ou sept autres livres. Et j'y ai retrouvé « Sur le ring », un texte datant de janvier 1966 et tenant bien davantage de François Villon que d'un quelconque adepte du pathétique :

J'y suis monté en amateur,  
Risquant la chance, sans appeler  
Ni Dieu ni hommes en défenseurs,  
D'avance le match était joué.

La foule est un gouffre en tempête,  
Les gants sont comme des explosifs.  
Le coup m'écrase, me déchiquette,  
La corde me brûle le dos à vif.

Les juges regardent sans passion  
Comme respire une âme nue,  
Comme s'avance le champion  
Sans hâte, vers mon essence nue.

Un dieu ! Ses mouvements sont purs,  
Comme des constats, sans nulle emphase  
Et ses gants noirs frappent des coups sûrs  
Comme des points en fin de phrase.

Je n'échapperai pas au malheur,  
Partout le fouet me trouvera ;  
Mais la serviette du déshonneur  
Ne sera pas jetée pour moi.

J'attends d'être châtié bientôt  
Pour mon audace et ma sottise.  
Eh bien, allons ! Que le K-O.  
Dresse le compte des reprises.

J'accepterai d'être écrasé,  
Serrant les dents à chaque swing.  
C'est non pour vaincre, mais pour lutter  
Que je suis monté sur le ring<sup>1</sup>.

Un peu plus tard, mettant de l'ordre dans mon bagage, je suis tombé sur l'opuscule que m'avait en son temps procuré mon neveu Fabrizio. Soit *Lettre de Mordovie*, rédigée par Nadejda Tolokonnikova depuis la colonie pénitentiaire n° 14 du village de Parts – là où, membre du groupe punk Pussy Riot, elle avait été expédiée en automne 2012 pour avoir entonné, en compagnie de quatre comparses et en pleine cathédrale du Christ-Sauveur à Moscou, un tonitruant « Sainte Mère de Dieu, vire Poutine » :

Le chef du KGB, leur saint très vénéré,  
Mène les contestataires sous escorte au dépôt

---

1. Iouli Daniel, *Poèmes de prison*, p. 59.

Pour ne pas offenser Sa Très Grande Sainteté  
Les femmes doivent aimer et pondre des marmots

Sacrée, sacrée, sacrée chierie  
Sacrée, sacrée, sacrée chierie<sup>1</sup>...

Dès les premières lignes de cette lettre datée du 23 septembre 2013 alors que son auteure entamait une grève de la faim pour protester contre les abjectes conditions en vigueur dans la colonie, mon sang n'a fait qu'un tour – sidéré qu'une « punkette », tout intrépide qu'elle soit, puisse receler pareil degré de détermination et de pugnacité. Ex-étudiante en philosophie, avait-elle jamais eu vent d'un certain Martchenko et de ses grèves de la faim ? Quoi qu'il en soit, écrite quarante-cinq ans après la parution de *Mon témoignage*, sa lettre à elle proclamait l'effarante réalité d'un camp de travail pour femmes de l'ère Poutine. D'un camp qui découlait en ligne droite du système du Goulag. Mais aussi, ce faisant, elle attestait qu'au cœur même du marasme enduré par une large fraction de la société civile russe toujours plus contrôlée et réprimée, des actes de vaillance et de solidarité quasi sacrificiels pouvaient fleurir au sein de la nouvelle génération.

En vingt pages, tout est dit d'un camp dévolu à la confection d'uniformes destinés à la police. Travail obligatoire entre sept heure et demie et minuit passé, assorti d'un seul jour de congé toutes les six semaines. Obligation de remplir les quotas de production sous peine de « punitions informelles » (telle fautive étant alors contrainte de se tenir un jour entier debout sur la place d'armes, en plein hiver, si bien qu'il faudrait l'amputer d'un pied et des doigts de ses deux mains ; telles autres se voyant interdire l'accès aux toilettes). Manque de pièces détachées pour réparer d'antiques machines à coudre tombant à tout moment en panne, si bien que la norme n'est pas respectée et que les sévices pleuvent. « Local sanitaire commun » prévu pour cinq personnes et où huit cents détenues doivent se laver. Menu constitué de pain rassis, d'un millet toujours rance, de pommes de terre pourries ou de « tubercules noirâtres et gluants ». Cheffes d'équipe et responsables d'unité recrutées parmi les détenues et chargées de « briser

---

1. Nadejda Tolokonnikova, *Désirs de révolution*, p. 75.

la volonté des filles, de les terroriser et de les transformer en esclaves muettes » :

Ce sont les détenues elles-mêmes qui frappent, mais il n'y a pas de passage à tabac dans la colonie qui se produise sans l'aval de l'administration. Il y a un an, avant mon arrivée, une Tsigane a été battue à mort dans l'unité n° 3 (c'est l'unité punitive, où l'administration envoie celles qui doivent subir des passages à tabac quotidiens). Elle est morte à l'infirmerie de la colonie n° 14. Qu'elle soit morte sous les coups, l'administration a réussi à le cacher<sup>1</sup>.

Une femme ose-t-elle lire et commenter le « Règlement intérieur des centres pénitentiaires » ? Transférée à l'unité punitive, la voici rossée chaque jour. Une détenue se mêle-t-elle de protester ? La direction riposte par une punition collective.

En mai 2013, mon avocat, Dimitri Dinzé, a adressé au parquet général une plainte visant les conditions de vie dans la colonie n° 14. Le lieutenant-colonel Kouprianov, directeur adjoint du camp, y a aussitôt instauré des conditions intenable : fouilles et perquisitions à répétition, rapports sur toutes les personnes en relation avec moi, confiscation des vêtements chauds et menace de confisquer aussi les chaussures chaudes. Au travail, ils se sont vengés en me donnant des tâches de couture particulièrement complexes, en augmentant les quotas de production et en créant artificiellement des défauts. La chef de la brigade voisine de la mienne, qui est le bras droit du lieutenant-colonel Kouprianov, incitait ouvertement les détenues à lacérer la production dont je suis responsable à l'atelier, afin qu'on m'envoie au cachot pour « dégradation de biens publics ». La même femme a ordonné à des détenues de son unité de me provoquer pour qu'éclate une rixe<sup>2</sup>.

Ambiance mêlant course inhumaine à la production, menaces, sévices, tabassages, vexations et constant manque de sommeil... Quoi d'étonnant au fait que bien des détenues se retrouvent prêtes « à exploser, hurler, se battre sous le moindre prétexte » ? Voire à s'ouvrir le ventre à l'aide d'une scie ? Ne croit-on pas lire Martchenko écrivant, en 1967 :

---

1. Nadejda Tolokonnikova, *Lettre de Mordovie*, p. 12.

2. *Ibid.*, p. 17-18.

Les camps de concentration où l'on encage les détenus politiques en URSS aujourd'hui sont aussi terrifiants que les camps de Staline. Meilleurs à certains égards, pires à certains autres. Il faut que chacun le sache<sup>1</sup>.

Car tel est aujourd'hui l'envers de cette Russie qu'à coups d'anciennes recettes éprouvées le président Poutine et ses alliés s'efforcent de contenir dans les limites de clichés tout à la fois tocards et radieux : derrière parades, flonflons et envolées patriotiques auxquels la haute hiérarchie de l'Église orthodoxe s'empresse d'apporter sa sainte onction, une nation incitée à ne surtout pas se mêler de politique ni de morale publique, mais qui ne cesse pour autant de sécréter de la bravoure.

Reposant *Lettre de Mordovie* et éteignant la lumière, je me suis dit : à croire qu'à suivre les traces de braves disparus, il soit offert de croiser d'autres « héros de notre temps ». L'affaire, décidément, prenait bonne tournure.

### « La liberté de la Patrie est sacrée ! »

Dimanche matin. Le train pour Moscou ne partant qu'à quinze heures trente, nous nous sommes rendus au Musée russe d'ethnographie, rue des Ingénieurs, pour y admirer les collections dévolues aux peuples de Russie, d'Ukraine, de Moldavie et de Biélorussie. Avec, me concernant, certaine prédilection pour ceux de Sibérie. Et il faut dire que la salle 9 m'a comblé. Que de merveilles témoignant des pratiques chamaniques ! Ou de l'artisanat propre aux Tchouktches, Touvas, Iakoutes, Youkaguirs et autres encore. Tambours. Planches à feu. Figures protectrices... Le tout à base de bois, de feutre, de cuir, de tissu, de fourrure d'animaux. Une fête pour les sens.

Pour être honnête cependant, j'avoue que mon zèle répondait en partie à une arrière-pensée. Vladimir Bogoraz ayant longtemps dirigé l'institution en question, était-il pensable qu'y subsiste quelque trace (brochure, catalogue, plaque commémorative) susceptible de me mettre sur la piste d'éventuels

---

1. Anatoli Martchenko, *Mon témoignage*, p. 16.

descendants ? Verdict : rien de rien. Constatant mon dépit, une employée compatissante s'est toutefois mise en quatre pour retrouver le numéro de téléphone d'une ancienne employée dont le père, pensait-elle, avait œuvré sous les ordres de Bogoraz. Une certaine Mariana Mikhaïlovna Charnovitch que nous nous sommes empressés d'appeler.

De fait, son père avait bien travaillé autrefois sous sa direction ; seulement, l'affaire remontait à plus de soixante-dix ans. Voilà pourquoi tout ce dont elle se souvenait, c'était que Bogoraz avait été marié et n'avait eu qu'un seul enfant. Un fils, lui aussi prénommé Vladimir, décédé au cours des années 1950 et sans laisser de descendance.

« Je ne puis rien vous dire de plus. Sauf que Vladimir Germanovitch est à présent en bonne compagnie au cimetière Volkovskoïe, auprès de Bielinski. De Tourgueniev. De Pissarev, un autre révolutionnaire, proche du prince Kropotkine. Si vous avez le temps : Passerelle des Écrivains, au bout de la perspective Ligovski. C'est vraiment tout ce que je puis faire pour vous. »

Sur ce, remontant la perspective Nevski en quête d'un café, nous dépassons un bien curieux énergumène intégralement vêtu de noir. Patibulaire, maigrichon et bandeau sur le front, il s'emploie à distribuer un bulletin. Le genre d'allumé qu'on préfère éviter. Mais l'occasion est trop tentante : il me faut faire demi-tour et attraper au vol ce que le militant tend au passant. Le résultat est édifiant. Outre ledit bulletin : un calendrier de poche où figure un ours énorme surmonté d'une devise :

#### L'OURS NE CÈDE SA TAÏGA À PERSONNE

Le NOD ! Ce n'est pas la première fois que je rencontre ce sigle associé au plus agressif d'entre les mouvements nationalistes pro-Kremlin œuvrant sous la bannière des « Anti-Maïdan » – sigle apparu dès 1991, l'année du démembrement officiel de l'URSS. Un authentique désastre, ce démembrement, doublé d'une tentative de passage éclair à une économie de marché inspirée par des experts du FMI, de la Banque mondiale et de diverses institutions américaines. D'où, en peu de semaines, fruit d'une libéralisation des prix d'une majorité de produits

(et donc de leur augmentation vertigineuse) : une volatilisisation de « 250 milliards de roubles d'économies – l'équivalent de près de la moitié du budget de l'État – déposés par les épargnants à la caisse d'épargne<sup>1</sup> ».

De quoi inspirer à plus d'un la certitude que la Russie est devenue une colonie des États-Unis... voire de l'Union européenne. Que l'élite politique du pays, le secteur bancaire et les médias ont puissamment contribué au démantèlement de l'État. Rien d'étonnant donc à ce que ce NOD – acronyme du Mouvement national de libération – ait pu rapidement propager à travers le pays des sentiments conspirationnistes farouchement anti-occidentaux...

Animé par Evgueni Fiodorov, député pro-Kremlin à la Douma et membre du parti au pouvoir Russie unie, le NOD revendique aujourd'hui plus de deux cent mille membres répartis en sections dans les principales villes de Russie. Attaché à sa présence (comme c'est le cas de tous les autres mouvements nationalistes) : le ruban de Saint-Georges, emblème du patriotisme et de la bravoure militaire recyclant les bandes noire et orange qui furent celles de l'Ordre impérial et militaire de Saint-Georges, puis de l'Ordre de la Gloire soviétique – lui-même renvoyant à la victoire sur l'Allemagne dans la Grande Guerre patriotique. Autant dire : le symbole d'une grandeur liant époque tsariste, ère bolchevique et présent poutinien.

Ses objectifs, les voici :

– « briser les chaînes de l'esclavage et devenir de libres citoyens dans un pays non occupé » (Fiodorov) ;

– reconquérir une souveraineté nationale « forte et grande », perdue en 1999, et donc le droit de déterminer comment vivre et agir ;

– développer une idéologie nationale fondée sur la seule volonté populaire, et non sur des institutions à l'occidentale ;

– renforcer le pouvoir du « Lider national » au détriment d'un système parlementaire inféodé aux États-Unis comme à l'Union européenne ;

– offrir au « Lider » les moyens de mettre en œuvre la volonté populaire ;

---

1. Jean-Jacques Marie, *La Russie sous Poutine*, p. 26.

- purger le système juridique russe de son esprit anglo-saxon ;
- démasquer, à l'intérieur des structures gouvernementales, espions et informateurs s'efforçant de démanteler l'État russe ;
- déjouer la CIA, bras armé du système colonial américain et soupçonné de fomenter un putsch contre le « Lider » ;
- défendre la Mère Patrie contre une Amérique « marchant toujours plus sur les traces de Hitler » (Fiodorov) ;
- débusquer dans la société civile les « ennemis de l'intérieur ».

Ses slogans favoris :

- « Levons-nous pour défendre la liberté de la Patrie ! » ;
- « Aux Russes de faire cesser la terreur dans leur pays ! » ;
- « La liberté de la Patrie est sacrée ! »...

Quant aux actifs du NOD, ils peuvent se décliner ainsi :

- milliers de rassemblements poussant au retour d'une idéologie d'État propre à la Russie et découlant de la seule volonté du peuple ;

- appel à un référendum susceptible de modifier la Constitution de 1993, en sorte d'y « supprimer les normes et règles internationales qui priment sur la Constitution, sur l'État et sur le gouvernement de la Russie » (Fiodorov) ;

- présence lors des grandes manifestations organisées en Russie, telle celle de février 2015 à Novossibirsk visant à protester contre une mise en scène de *Tannhäuser* supposée choquer les sensibilités religieuses (en découlerait le renvoi du directeur du théâtre incriminé) ;

- participation, en mars 2014, aux grands rassemblements organisés pour célébrer le premier anniversaire de l'annexion de la Crimée – premier pas vers la pleine réappropriation d'une souveraineté séculaire perdue ;

- opérations dirigées contre les opposants à Poutine, « traîtres à la nation » qu'on agresse à coups d'œufs, de farine, d'ammoniaque ou d'antiseptique.

Au fil du *Messenger de la libération*, tiré à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires, s'impose une atmosphère conspirationniste et puissamment anti-occidentale doublée d'une chasse aux sorcières dirigée contre les membres d'une supposée « cinquième colonne » prête à vendre la patrie. Mais également, outre l'évidente nostalgie à l'endroit d'une grandeur passée incarnée par l'Empire des tsars et l'État soviétique : un plaidoyer contre toute forme de séparation des pouvoirs

susceptible d'affaiblir la souveraineté du « Lider national » (Vladimir Poutine) qui se doit d'écouter le seul peuple. Ses bêtes noires n'étant autres que la Banque centrale et le système bancaire ; le FMI ; le business privé ; les « fonctionnaires ayant des actifs à l'étranger » ; les ONG ; les « occidentalistes libéraux » ; les « nationalistes minoritaires » (Ukrainiens et autres) ; les doubles nationaux ; les ouvriers immigrants et, bien sûr, le système parlementaire. Témoin cet encadré :

### **Pourquoi Poutine signe de « mauvaises » lois ?**

Depuis la nuit des temps, dans la tradition du pouvoir en Russie, le premier personnage du pays n'est pas seulement une « personne », mais la TÊTE du gouvernement, un homme qui prend des décisions ; un homme qui possède les pleins pouvoirs réels et effectifs. Ce fut ainsi dans l'Empire russe. Ce fut ainsi en URSS. Mais, en 1991, nous avons reçu, en qualité de premier personnage de l'État, un « président ». Ce n'est pas seulement une appellation autre et étrangère du chef de l'État ; c'est surtout une autre fonction dotée d'autres pouvoirs liés à cette fonction.

C'est entendu : dans cette croisade contre l'Occident et ses « agents », nul appel à la violence, mais à des « moyens pacifiques ». De même, c'est pour la liberté de « tous les Russes sans exception » – sans distinction ethnique ou raciale – que Fiodorov affirme mener ses troupes. Et comment pourrait-il en être autrement de la part d'un mouvement pro-Kremlin cherchant à s'imposer comme *le* parti nationaliste officiel du gouvernement – et qui, par conséquent, se doit de ne pas déroger à une certaine respectabilité ?

Mais est-ce faire preuve de pacifisme que d'agresser à coups de projectiles – ou de piétiner leurs portraits<sup>1</sup> – les partisans de la démocratie et défenseurs des droits de l'homme qualifiés de « honte pour la Russie » ?

---

1. Voir Tatiana Stanovaya, « The Fate of the Nashi Movement : Where Will the Kremlin's Youth Go ? », Institute of Modern Russia (Russia.org/en/politics/420-the-fate-of-the-nashi-movement-where-will-the-kremlins-youth-go). Sur une photo reproduite dans l'article du 26 mars 2013, deux jeunes « bon chic bon genre » piétinent un portrait de Lioudmila Alexeieva, quatre-vingt-huit ans, figure historique de la défense des droits de l'homme en URSS.

Surtout, dans un climat social qui, depuis le début des années 2000, voit se multiplier des gestes d'intolérance extrême proportionnels à la croissante frénésie patriotique promue au plus haut niveau de l'État : qu'est-ce qui, derrière les déclarations pacifiques, sépare les militants du NOD de ceux de maintes organisations ou groupements nationalistes et xénophobes (genre Rodinas, Union slave, Unité nationale russe, Parti de la liberté ou Parti libéral-démocrate de Russie, etc.) répartis à travers le pays et usant de moyens radicaux pour défendre la patrie contre ceux qui « exploitent, humilient et appauvrissent les Russes »<sup>1</sup> ? Témoin, le 4 novembre 2005 : la démonstration de haine dans les rues de Moscou à l'occasion de la « Journée de l'unité russe » proclamée par Vladimir Poutine – en remplacement du 7 novembre, anniversaire de la révolution de 1917.

Tandis que le président russe célèbre, sur la place Rouge, l'unité retrouvée des Russes en 1612, quand les occupants polonais furent chassés de la capitale, les extrémistes confisquent sa belle idée et démontrent ce qu'ils entendent, eux, par « unité » : celle contre les immigrés, les étrangers, les migrants... La vision de ces milliers de Russes, skinheads en bottes cloutées et blouson de cuir, Cosaques en uniforme d'époque, mais aussi une foule de jeunes d'apparence normale, défilant à visage découvert pour la plupart, fait froid dans le dos. Sans parler des slogans scandés ou inscrits sur des bannières : « La Russie aux Russes », « Moscou contre les occupants », « Mort aux ennemis » (mot d'ordre stalinien)<sup>2</sup>.

Quant aux agressions et crimes inspirés par une xénophobie croissante à l'endroit des « culs noirs » et autres minorités visibles (Ouzbeks, Tadjiks, Caucasiens, peuples de Sibérie, etc.), voire à l'encontre d'étudiants étrangers trop typés... Pour les seules années 2003-2005 et pour la seule ville de Pétersbourg à qui s'attache désormais le qualificatif de « nouvelle capitale du racisme », *Russie, la loi du pouvoir* relève les cas suivants :

---

1. Relativement aux différentes mouvances nationalistes apparues en Russie dès 1991, on lira avec grand intérêt l'article de Marlène Laruelle intitulé « Définir l'objet "nationalisme russe" et sa place dans la Russie contemporaine ».

2. Thérèse Obrecht, *Russie, la loi du pouvoir*, p. 128.

- juin 2003. Un étudiant d'origine libyenne est tué à coups de couteau ;
- septembre 2003. Un vendeur de pastèques d'origine azérie est tué par des adhérents du groupe néonazi Schultz-88 ;
- décembre 2003. Un étudiant nanaï est tué à coups de couteau « par des agresseurs en blouson de cuir et bottes » ;
- février 2004. Une fillette tadjike de neuf ans est tuée à coups de couteau et aux cris de « La Russie aux Russes » ;
- mars 2004. Un étudiant syrien meurt d'avoir été projeté sous une rame de métro par des jeunes au crâne rasé ;
- juin 2004. Nikolai Guirenko, ethnologue impliqué dans la lutte contre le nationalisme, est assassiné par deux adolescents ;
- octobre 2004. Un étudiant vietnamien est lardé de coups de couteau par un gang de skinheads ;
- février 2005. Un étudiant israélien est passé à tabac ;
- mars 2005. Un étudiant chinois est roué de coups ; un autre, angolais, est blessé dans le métro ;
- septembre 2005. Un étudiant congolais succombe à l'attaque d'un groupe de jeunes. Un autre, jordanien, est passé à tabac<sup>1</sup>.

À cette liste vient s'ajouter, le 7 avril 2006, le meurtre d'un étudiant sénégalais tué par balles « à la sortie d'une réunion organisée pour célébrer l'amitié interculturelle entre les Russes et les étrangers<sup>2</sup> » !

Vu le peu de réactions qu'engendrent, au sein de la police et de la magistrature, de tels débordements sanglants, on peut imaginer que les croisés d'Alexandre Douguine et autres mouvements proches du Parti national-bolchevique (pour qui il importe de « sauver la patrie de la crise spirituelle en la nettoyant de ses ennemis, les juifs, les anarchistes, les libéraux, les capitalistes, les Noirs, les Asiatiques, les Caucasiens<sup>3</sup>... ») peuvent compter sur bien d'autres beaux jours. Car après tout, dans un pays dont la présidence considère d'un bon œil l'enrôlement de la jeunesse dans les brigades patriotiques de type *Nachi* (« les Nôtres ») organisées en cellules dirigées par un « commissaire », arborant l'uniforme de l'armée soviétique

---

1. *Ibid.*, p. 138-148.

2. Amnesty International, *Droits humains en Russie*, p. 68.

3. Thérèse Obrecht, *op. cit.*, p. 130.

et désireuses d'en découdre avec les ennemis tant intérieurs qu'extérieurs du pays, le sale travail qu'implique la restauration d'une Russie souveraine et triomphante se trouve ainsi en partie accompli.

Sans compter bien sûr que, au sein d'une nation économiquement étranglée (en partie seulement par les sanctions économiques occidentales), il est bon que les frustrations visent autre chose que le pouvoir en place.

### « L'arc de l'exil »

Saint-Pétersbourg, suite et fin. Tirant mon bagage vers la gare et ressassant notre rencontre avec le peu plaisant propagandiste du NOD, une pensée me traversait : étonnante Russie où chacun peut, en pleine rue – tracts à l'appui –, appeler ses concitoyens à « faire cesser la terreur dans le pays » et « débusquer dans la société civile les “ennemis de l'intérieur” », alors même que chaque petit vieux croisé sur un trottoir peut fort bien s'avérer un ancien tortionnaire du Goulag. Car enfin, c'est bien là ce qu'écrit Soljenitsyne :

Ce qui se passe au-delà de l'Oder et du Rhin, cela, oui, nous travaille. Mais que nous ayons à côté de nous, protégés par des palissades vertes, dans la banlieue de Moscou ou aux environs de Sotchi, des hommes qui ont assassiné nos maris et nos pères, et qu'ils caracolent dans nos rues tandis que nous leur cédon le passage – peu importe, cela ne nous touche pas, le voir c'est « remuer le passé »<sup>1</sup>.

Un peu plus tard, tandis que Norbert et moi prenions place dans le train, une vision s'est emparée de mon esprit : celle d'un jeune homme d'allure bohème arraché sans façon à sa ville tant aimée. D'un jeune homme conspué par les masses. Pire encore : chassé *manu militari* de son pays.

Son « crime » ? Pas plus que Mandelstam, son aîné d'un demi-siècle, il n'a pourtant cherché à défier l'autorité. Seule le hante la passion de traduire, en une forme rigoureuse, son *sentiment du monde*. Il est vrai que, à défaut d'avoir pu retenir

---

1. Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, tome I, p. 156.

l'attention d'éditeurs patentés, certains de ses poèmes ont circulé sous le manteau. De sorte que, le 4 juin 1972, après avoir connu calomnies, prisons, traitements psychiatriques, travaux forcés, perquisitions, intimidations et autres formes de persécution, Iossif Brodsky, trente-deux ans, se voyait contraint de quitter « Piter » et sa patrie.

Tu laisseras tout ce que tu aimes,  
ce qui t'est le plus cher : et c'est là le trait  
que l'arc de l'exil décoche le premier.

Tu éprouveras combien la saveur est amère  
du pain d'autrui, et combien c'est dur chemin  
que de descendre et de monter l'escalier d'autrui,

s'entendait dire Dante Alighieri par la bouche de Cacciaguیدا, son trisaïeul, au chant XVII du *Paradis*<sup>1</sup>. Six siècles plus tard, l'enfant terrible de Pétersbourg connaîtrait l'âpre privilège de vérifier la pertinence de pareille prophétie – quand bien même sa *vita nova* à lui ferait tout, sauf le briser contre les rives de Manhattan.

Pensez-vous pour autant que je dramatise, songeant à ce qui l'attendait aussi, outre les feux de la rampe (prix Nobel de littérature, doctorat *honoris causa* de l'université d'Oxford, prestigieuses charges académiques, flatteuses invitations...) : la découverte éblouie de New York, Rotterdam, Stockholm, Lisbonne, Florence, Rome ou Venise ? Alors écoutez-le !

Je ne voulais même pas quitter la Russie, contrairement à ces messieurs remarquables que vous évoquez [Stravinsky, Nabokov et Balanchine] : on m'a contraint à partir. J'avais écrit à Leonid Brejnev pour lui demander de me laisser participer à l'activité littéraire de mon pays, au moins par le biais des traductions ; on a refusé<sup>2</sup>.

Ce que constatant, il avait bien tenté de s'opposer aux injonctions des fonctionnaires du Département des visas et de l'enregistrement. Appréciez leur réponse :

---

1. Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, p. 461.

2. Solomon Volkov, *Conversations avec Joseph Brodsky*, p. 278.

N'oubliez pas que vous nous avez rapporté votre carte d'identité. Et, sans papiers d'identité, il ne fait pas bon vivre au pays des Soviets<sup>1</sup>...

Et comment donc Brodsky eût-il pu crânement endosser l'habit d'exil qu'on lui cousait – exacerbant ainsi l'attachement qui le liait à des parents auxquels, dans « Dans une pièce et demie », il allait rendre un hommage bouleversé<sup>2</sup> ? Attachement aussi aux complices de tant d'heures inspirées : Evgueni Reïn, Anatoli Naïman, Guennadi Chmakov, Dimitri Bobychev, Anatoli Schwartzman... Attachement à l'usage de la langue russe si spécifique aux habitants du lieu. Attachement, enfin, à *sa* ville – emblème d'une jeunesse en partie écoulée au croisement de la perspective Liteiny et de la rue Pestel, à deux pas de la cathédrale de la Transfiguration. Non pas, c'est vrai, la Saint-Pétersbourg flamboyante aux allures impériales exhibant ses pilastres, portiques et colonnades, telle qu'il se plaît à l'évoquer avec humour dans son « Guide d'une ville-renommée<sup>3</sup> » ; mais la Piter d'après-guerre : « façades grises, vert pâle, trouées par les balles et les éclats d'obus ; des rues désertes, interminables, aux rares passants et à la circulation ralentie ; un air presque famélique avec, de ce fait, des traits plus accusés et, si l'on veut, plus nobles<sup>4</sup> ». La Piter des quais de granit brun, où souffle un vent marin. Où se répand une capiteuse odeur d'algue, et qui vous ouvre à l'infini. Celle des faubourgs, également – ce « commencement du monde » – saisie à l'aube, tandis que le jeune ouvrier se rend à son travail :

Tout m'aurait semblé absurde sans ces aubes où, mon petit déjeuner arrosé d'un café fade, je courais attraper le tramway et, ajoutant mon grain à la grappe de raisin humain gris foncé en équilibre sur le marchepied, voguais à travers l'aquarelle bleue et rose de la ville jusqu'à la niche de bois à l'entrée de mon usine<sup>5</sup>.

---

1. *Ibid.*, p. 180.

2. Joseph Brodsky, *Loïn de Byzance*, p. 372-416.

3. *Ibid.*, p. 64-84.

4. *Ibid.*, p. 12.

5. *Ibid.*

Celle de ses paysages industriels, enfin, qu'à vingt-deux ans il gratifie d'une très longue élégie portant la marque d'une poignante mélancolie :

Et de nouveau, j'ai visité  
Ce lieu d'amour, la presqu'île des usines,  
Paradis des ateliers, Arcadie des manufactures,  
Éden des bateaux fluviaux ;  
De nouveau, j'ai dit dans un murmure :  
Une fois encore me voici auprès des lares de mon enfance.  
De plus belle j'ai couru par les mille arcades de Malaïa Okhta.

À mes pieds, la rivière  
S'étalait sous une fumée de pierre et de suie ;  
Dans mon dos, à grand fracas,  
Le tramway passait sur le pont indemne.  
Les murs de brique, moroses,  
Soudain s'illuminaient.  
Bonjour, ma pauvre jeunesse. Nous voici réunis<sup>1</sup>...

Il ferait bon la citer tout entière, cette élégie ! Mais déjà : l'implacable sentence. Un déracinement auquel Brodsky tente de faire bonne figure. Une tunique de Nessus inspiratrice de poésie plus virtuose encore, mais douloureuse, marquée au sceau du désenchantement. Du dérisoire. D'une ironie parfois grinçante et d'un délitement crépusculaire.

Dans la vie nouvelle, au soleil préfère les ciels brouillés.  
La pluie, continue, est un miroir qui passerait à l'acte.  
Le train que, sur ce quai, dans ton manteau mouillé,  
Tu n'attends pas arrive à l'heure exacte.  
L'horizon a son juge : la voile. On trouvera bon  
Plutôt que la mousse un bout de savon qui glisse.  
Et si quelqu'un te demande : « Qui es-tu ? », réponds :  
« Qui je suis ? Personne », ainsi que le vieil Ulysse<sup>2</sup>.

---

1. Joseph Brodsky, « Ot okraïny k tsentrou », tiré du recueil *Kholmy* (« Collines »). Merci à Eva Antonnikov pour cette traduction à l'époque privée et depuis lors publiée dans la revue *Viceversa littérature*, 14, p. 176-181.

2. Joseph Brodsky, *Vertumne et autres poèmes*.

## Pour saluer Boris Nemtsov

*Stolovaïa 57* : c'est là le nom du self-service sis au troisième et dernier étage du Goum, « Magasin principal universel » ouvert à même la place Rouge au temps d'Alexandre III, reconverti après octobre 1917 en siège des commissions du Plan quinquennal, puis (dès 1953) en une suite de magasins drainant des queues phénoménales, pour enfin devenir – gloire à la privatisation ! – un temple du chic alignant ses deux cents boutiques.

Sur chaque table de l'établissement où l'on mange ma foi bien et pour pas cher, un slogan vient rappeler – non sans humour – les temps anciens :

*Camarade, sois sympa  
Range toi-même tes plats !*

La place Rouge, de nouveau, sertie par une nuit dont se dégage à peine, tapie contre le mur du Kremlin, la sorte de pyramide signalant le mausolée de Lénine. À l'une de ses extrémités : la féérique cathédrale Basile-le-Bienheureux aux coupoles suavement criardes. Quelques pas encore, et nous voici parvenus à l'entrée du Grand Pont de la Moskova – là où, le 27 février dernier, il y a à peine plus d'un mois, était assassiné Boris Nemtsov, cinquante-cinq ans, parlementaire et membre du Parti de la liberté populaire RPR-Parnas réunissant les leaders de l'opposition libérale. Pour le coup, c'est peu dire que la gorge se noue en découvrant, à même l'asphalte, empilées contre le parapet où se succèdent par dizaines bougies, photos, poèmes et autres signes solidaires, des centaines de fleurs mêlant roses et œillets. Alentour : des gens qui se recueillent. Se parlent. D'autres qui veillent, heureux de vous offrir un verre de thé. Soucieux de recueillir des signatures afin que ce lieu devienne le « pont Boris Nemtsov ». Inquiets aussi à propos de la « guerre des fleurs » qui se déroule ici, attisée par les membres de mouvements ultranationalistes pressés de faire chaque nuit disparaître les hommages à celui qui, pour eux, ne fut qu'un « traître ».

« Agent de l'étranger », Boris Nemtsov ? Tel est du moins ce que proclame le NOD, voyant d'un mauvais œil se rapprocher

– outre le 1<sup>er</sup> mars, date de la manifestation prévue pour protester contre la guerre en Ukraine – la publication d'un « rapport Nemtsov » détaillant raisons d'être et impacts sur la population russe de la nouvelle guerre engagée par Poutine.

On se doute qu'il est très facile d'attiser le ressentiment populaire en rappelant à tout propos que, en tant qu'ancien vice-président chargé de l'Économie dans le gouvernement réformateur et libéral de Victor Tchernomyrdine, Nemtsov a eu sa part de responsabilité dans le krach d'août 1998 – lequel fit perdre au rouble 61 % de sa valeur. D'où, du reste, ce même mois d'août 1998 : sa démission de ses fonctions ministérielles. En vérité pourtant, ce que ne peuvent lui pardonner les supporters du président Poutine, c'est d'avoir :

– refusé d'appuyer leur champion à l'élection présidentielle de 2000, alors qu'il était député à la Chambre basse du Parlement ;

– qualifié les élections législatives de 2007 de « plus malhonnêtes de l'histoire de la Russie » ;

– publié en 2010, avec Vladimir Milov, ancien ministre de l'Énergie de la Fédération de Russie, une enquête intitulée « Poutine. Corruption » ;

– joué, aux côtés d'Alexeï Navalny, Ilia Iachine et Sergueï Oudaltsov, un rôle charismatique lors des gigantesques manifestations de l'hiver 2011-2012 scandant « À bas le parti des voleurs et des escrocs » ;

– soutenu, dès l'automne 2013, le mouvement populaire Euromaïdan ;

– soutenu, en février 2014, la révolution en Ukraine ;

– organisé, au lendemain du 21 mars 2014, date de l'annexion officielle de la Crimée, plusieurs marches de soutien à Kiev<sup>1</sup>.

De quoi faire blêmir de rage les partisans de Russie unie ! Mais de là à ce meurtre perpétré juste au pied du Kremlin – symbole d'un État qui, c'est vrai, ne répugne jamais à attiser une hystérie patriotique ayant, depuis l'année 2000, coûté la vie à plusieurs membres de l'opposition démocratique...

---

1. Sur la trajectoire de Boris Nemtsov, lire la préface de Marie Mendras à l'ouvrage de Sergueï Aleksachenko *et al.*, *Le Rapport Nemtsov. Poutine et la guerre*, p. 9-18.

## Chronique (succincte) d'un serrage de vis

Retour à l'hôtel. Hanté par notre visite au pont de la Moskova, je compulse la liasse des notes qui m'accompagne. Dans la rubrique « Éliminations et tabassages – voix discordantes », je fais les comptes :

– 16 juillet 2000. Igor Domnikov, journaliste à la *Novaïa Gazeta*, meurt des suites d'une agression à l'entrée de son immeuble ;

– 17 avril 2003. Meurtre du député libéral Sergueï Iouchenkov, opposant au FSB (Service fédéral de sécurité de la Fédération de Russie), successeur du KGB soviétique. Lui avait eu le mauvais goût d'exiger l'ouverture d'une enquête parlementaire sur les attentats de septembre 1999 ;

– 2 juillet 2003. Décès, par empoisonnement au thallium, de Iouri Chtchekotchikhine, député et rédacteur en chef adjoint de la *Novaïa Gazeta*. Il travaillait alors sur des affaires de corruption au plus haut niveau de l'État ;

– 9 juillet 2004. Assassinat de Paul Klebnikov, journaliste américain ;

– 7 octobre 2006. Assassinat de la célèbre et intrépide Anna Politkovskaïa, journaliste à la *Novaïa Gazeta* ;

– 23 novembre 2006. Décès à Londres, par empoisonnement au polonium 110, d'Alexandre Litvinenko, officier du KGB passé à l'opposition ;

– même année. Iouri Granine et Iouri Slioussarev, respectivement rédacteur en chef et éditorialiste de *Forum civique*, sont agressés à coups de tuyaux métalliques. Eux s'en tirent avec des fractures du crâne ;

– 30 août 2008. Magomed Evloïev, journaliste ingouche, directeur du site indépendant *Ingushetiya.ru*, est tué d'une balle dans la tempe ;

– 12 novembre 2008. Dans la banlieue de Moscou, Mikhaïl Beketov, rédacteur en chef de la *Pravda de Khimki*, échappe à une tentative d'assassinat faisant de lui un invalide. Il finit par décéder en 2013 ;

– 19 janvier 2009. Stanislav Markelov, avocat spécialisé dans la défense des victimes d'exactions commises en Tchétchénie, est abattu au centre de Moscou. Lancée à la poursuite des

assassins, Anastasia Babourova, journaliste ukrainienne œuvrant à la *Novaïa Gazeta*, succombe également ;

– 28 mars 2009. Sergueï Protazonov, journaliste enquêtant sur les affaires de corruption, décède des suites d'une agression ;

– 15 juillet 2009. Natalia Estemirova, responsable de l'ONG Memorial à Grozny et collaboratrice occasionnelle de la *Novaïa Gazeta*, est assassinée ;

– 25 juillet 2009. Albert Pchelintsev, président de l'ONG « Contre la corruption, le mensonge et le déshonneur », est victime d'un tir dans la bouche provenant d'une arme paralysante ;

– 11 août 2009. Le corps de Zarema Sadoulaïeva, présidente de l'association tchéchène « Sauvons la génération », est retrouvé dans le coffre d'une voiture à Grozny ;

– 23 mars 2013. Boris Berezovski, oligarque et opposant à Poutine, est retrouvé mort dans la salle de bains de sa maison d'Ascot, en Angleterre<sup>1</sup> ;

– 31 juillet 2014. Journaliste indépendant et activiste kabardino-balkarien, Timour Kouachjev est retrouvé mort dans un bois des environs de Naltchik (Caucase du Nord), le corps couvert d'hématomes. Sous une aisselle : la trace d'une mystérieuse piqûre ;

– 24 mars 2015. Directeur de l'ONG Unité, Rouslan Magomedraguimov est lui aussi retrouvé mort, mais dans un parc, à Kaspiisk (Daghestan), tué par étouffement et porteur de trois traces de piqûre dans la nuque...

La succession fait froid aux yeux. Assez pour m'inciter à retracer la mise en place d'un système étatique visant à museler tout écart dissident – quitte à user du meurtre politique. Pour ce faire, revenons-en à la perestroïka.

1989. Avec la fin de la suprématie du Parti communiste, une coalition de libéraux et de démocrates regroupés sous la bannière du mouvement « Russie démocratique » décide de mettre un terme à une économie dirigée ayant – pour partie – mené l'Union soviétique à la ruine<sup>2</sup>. Une impulsion qui

---

1. Une partie de cette liste est tirée d'Amnesty International, *Droits humains en Russie*, p. 24-48.

2. Jean-Jacques Marie souligne aussi le rôle joué par la « guerre des étoiles » déclenchée par Ronald Reagan et financièrement très difficile à supporter par l'URSS. *La Russie sous Poutine*, p. 21.

signifie, outre la fermeture des entreprises déficitaires et une inévitable compression du personnel, une réorientation vers une économie libérale ouverte au marché mondial et favorable à la libéralisation des prix. D'où, dès les premières mesures transitionnelles, tandis que de petits malins profitent de l'occasion pour commencer à se tailler des empires financiers : mises à pied, difficultés d'approvisionnement, retards dans le versement des salaires, agitation sociale, grèves conduites par les mineurs et, pour finir, le 18 août 1991 : constitution d'un « Comité d'État pour l'état d'urgence » rassemblant les forces conservatrices décidées à mettre fin au dépeçage.

La tentative de putsch du 19 août, on s'en souvient. Déposition de Mikhaïl Gorbatchev, président de l'URSS. Occupation du siège de la télévision. Tanks convergeant vers le centre de Moscou. Manifestation monstre devant le Parlement. Boris Eltsine, futur président de la Fédération de Russie, juché sur un blindé. Dissolution du Parti communiste. Nationalisation de tous ses biens. À quoi fait suite, sous la houlette de Iegor Gaïdar assisté par Anatoli Tchoubaïs, son ministre de la Privatisation, le déclenchement d'une « thérapie de choc » aux effets désastreux.

1993. Au Parlement, la tension est à son comble, qui oppose députés favorables et hostiles à la politique menée par Eltsine. Excédés, ces derniers bloquent son projet de référendum sur la nouvelle Constitution. À titre de riposte, Eltsine dissout le Parlement. Pour le coup, Rouslan Khasboulatov et le général Alexandre Routskoï, respectivement président et vice-président du Parlement, le démettent de ses fonctions présidentielles.

C'est le début de l'« Octobre noir » moscovite : occupation du Parlement par des anti-Eltsine ; levée de barricades par des foules de leurs partisans manipulées par des agitateurs professionnels ; mise à sac du siège de la télévision ; occupation de la mairie. À quoi le gouvernement répond par un « Moscou et la patrie sont en danger ! » incitant les citoyens attachés à défendre la démocratie à se masser devant le siège du soviet de la ville. Foule immense. De la sorte conforté, Eltsine ordonne aux blindés de l'armée régulière de prendre d'assaut le Parlement. Les putschistes se rendent.

Bilan officiel de la crise : cent quatre-vingt-sept morts et quatre cent trente-sept blessés. En outre, au sein de la société

civile : complet désenchantement face à la politique en général et à un président qui, trahissant la Constitution aux fins de dissoudre le Parlement, dévoile un fort penchant à l'autoritarisme.

Sur ce, à coups de privatisations massives, la « thérapie de choc » continue de produire ses effets délétères – exception faite pour une poignée d'oligarques ravis de faire main basse sur les biens de l'État !

L'effondrement social est d'une telle ampleur qu'en 1999, à la veille de l'élection de Poutine, le salaire réel représente 30 % du niveau de 1991. Et encore ce chiffre ne tient-il aucun compte des salaires impayés pendant des mois, ou réglés partiellement ou en nature... et d'une nature parfois bien hétéroclite<sup>1</sup> !

Cette même année 1999, quelques mois donc avant l'élection présidentielle de mars 2000, on voit sortir de l'ombre un certain Vladimir Poutine, ancien officier du KGB et directeur du FSB devenu favori de Boris Eltsine – ce, sur la recommandation de l'oligarque Boris Berezovski. Or, pour inaugurer une campagne présidentielle s'avérant très serrée face à Evguéni Primakov et au communiste Guennadi Ziouganov, rien de tel qu'une nouvelle intervention en Tchétchénie, petite république du Caucase à majorité musulmane – laquelle, depuis 1991, en insoumise résolue et en dépit d'un conflit extrêmement meurtrier l'opposant à la Fédération de Russie (1994-1996), s'entête à revendiquer son indépendance. D'autant que, « surprise » : on apprend que les troupes armées de Chamil Bassaïev s'appêtent à faire du Daghestan une république islamique ! D'où visite (très médiatisée) de Poutine aux unités combattant au Daghestan, invasion de ladite Tchétchénie et – les sondages se révélant encore trop serrés – démission surprise d'Eltsine au bénéfice d'un Poutine proclamé « chef d'État par intérim ». De sorte qu'au final, le 20 mars 2000, Poutine est élu dès le premier tour avec 52,5 % des suffrages<sup>2</sup>.

Dès son arrivée au pouvoir, fort d'un conservatisme ambiant à proportion du marasme économique que traverse le pays, Poutine a soin de se distancier de ses prédécesseurs – son

---

1. Jean-Jacques Marie, *La Russie sous Poutine*, p. 28-29.

2. Tatiana Rakhmanova, *Au cœur du pouvoir russe*, p. 70-163.

« parrain » compris ! Ce qu'il veut pour la nation russe, c'est la restauration d'une souveraineté basée sur ces valeurs traditionnelles éprouvées que sont patrie, orthodoxie et famille. C'est un retour à la grandeur passée que seul l'établissement d'une « démocratie dirigée » lui semble pouvoir faciliter. Encore, pour ce faire, va-t-il s'agir de détruire tout centre de pouvoir indépendant du Kremlin. Ce qui revient à dire : évincer libéraux et démocrates ; favoriser le retour au pouvoir des structures de l'ancien KGB ; mettre au pas des médias ayant pris de fâcheuses habitudes ; enrôler la jeunesse au sein d'organisations nationalistes de type *Nachi* ; réhabiliter dans le discours public officiel des symboles de la force comme Joseph Staline ou Felix Dzerjinski ; user – « au besoin » – du meurtre politique... À lui de trouver les soutiens nécessaires – soit donc, le plus souvent, parmi les oligarques dont les affaires ne peuvent que profiter de la manœuvre... pourvu qu'ils sachent se taire.

Quant à la population... ce serait le diable qu'elle ne se satisfasse pas de

l'amélioration progressive de la situation économique dans le pays, grâce notamment aux revenus tirés des cours élevés du pétrole<sup>1</sup>.

Procédons par étapes, en essayant d'en oublier le moins possible :

– 25 juillet 2002. Promulgation d'une loi fédérale dite « de lutte contre les activités extrémistes » visant directement les défenseurs des droits de l'homme et les leaders de l'opposition. Êtes-vous suspecté d'« extrémisme » ? Vous ne pourrez ni diriger ni même devenir membre d'une association publique. Gare également aux ONG susceptibles de se voir taxées d'« incitation à la haine raciale » ou de « soutien aux terroristes » ;

– toujours au nom de la législation contre l'« extrémisme », la soumission des médias à des contrôles sans cesse plus étroits (le directeur de la chaîne de télévision NTV doit s'exiler) s'étend bientôt à Internet – et donc aux sites dits « d'opposition ». À la clé : menaces et blocages d'accès aux utilisateurs ;

– 25 octobre 2003. Arrestation de Mikhaïl Khodorkovski, oligarque, président du groupe Ioukos et opposant à Vladimir

---

1. Françoise Daucé, *op. cit.*, p. 48.

Poutine. Accusé de « vol par escroquerie à grande échelle » et d'« évasion fiscale », le voici condamné à dix ans d'emprisonnement. L'ensemble du secteur énergétique peut dès lors passer sous l'emprise du Kremlin ;

- la même année, Russie unie, le parti présidentiel, lance à travers le pays une vaste campagne de recrutement ;

- automne 2004. Profitant de la sanglante prise d'otages de Beslan (trois cent trente-quatre civils tués), Poutine annonce un renforcement de la « verticale du pouvoir » destiné à « intensifier la lutte contre le terrorisme ». Au programme : suppression de l'élection au suffrage direct des gouverneurs de région ; révision des lois électorales rendant plus difficile pour un candidat indépendant de siéger à la Douma ; interdiction faite aux partis de créer des alliances lors des élections nationales. Une façon d'assurer la suprématie de Russie unie au Parlement ;

- fin janvier 2005. Arrestation d'Alexeï Navalny, cofondateur du mouvement *Narod* et champion de la lutte contre la corruption ;

- 10 janvier 2006. Entrée en vigueur de la « loi sur les ONG », précédemment évoquée à propos de Memorial ; un sûr moyen de museler la société civile. Les ONG étrangères, elles, sont sommées de se réenregistrer auprès du Service fédéral d'enregistrement dans un délai d'à peine six mois. Et gare au moindre oubli mineur ! Le même Service fédéral est autorisé à procéder à l'examen de ces ONG une fois par an ;

- même année 2006. Amendement de la loi « sur les partis politiques ». Désormais, sous peine de perdre son statut, un parti doit compter au minimum cinquante mille adhérents et être représenté dans plus de la moitié des quatre-vingt-six « sujets fédéraux » (oblasts, *kraïis*, etc.) dont le pays est composé. Dans de telles conditions, difficile de relayer ses revendications... d'autant plus lorsque les partis d'opposition traditionnels sont soupçonnés d'impuissance ;

- 6 juillet 2009. Dans le cadre d'enquêtes judiciaires, par arrêté émanant du ministère russe des Télécommunications, la police est autorisée à opérer des contrôles sur lettres, colis et autres envois postaux – cela en l'absence de toute décision de justice ;

– janvier 2012. Condamnation à deux ans de camp des membres du groupe Pussy Riot pour « vandalisme » et « incitation à la haine religieuse » ;

– mai 2012. Suite à la gigantesque « Marche des millions » organisée pour protester contre les fraudes électorales lors des dernières élections législatives et présidentielle, les interpellations se chiffrent à quatre cent cinquante... pour certaines assorties de lourdes peines d'emprisonnement ;

– 13 juillet 2012. L'adoption de la loi « sur les agents de l'étranger » entrave toute coopération internationale impliquant des ONG russes supposées participer – au profit de personnalités étrangères, notamment – à une activité politique sur le territoire de la Fédération de Russie ;

– décembre 2014. Opposant n° 1 de Vladimir Poutine (27 % des voix à la dernière élection pour la mairie de Moscou), Alexeï Navalny est condamné à trois ans et demi de prison avec sursis pour une supposée « affaire d'escroquerie ». Oleg, son cadet, écope de la même peine, mais sans sursis ;

– 20 janvier 2015. La Douma vote un projet de loi permettant de

reconnaître comme indésirables en Russie les activités de toute organisation étrangère ou internationale qui représente une menace pour les fondements du régime constitutionnel, la capacité défensive ou la sécurité de l'État<sup>1</sup>.

– janvier 2015. Pour avoir prévenu l'ambassade d'Ukraine que des militaires stationnés à côté de chez elle étaient « certainement partis dans le Donbass », Svetlana Davidova, habitante de Smolensk, est placée en détention dans la prison de Lefortovo. Elle encourt vingt ans de prison ;

– 27 février 2015, 23 h 15. Deux jours avant la grande manifestation d'opposition démocratique dont il était l'un des organisateurs, Boris Nemtsov tombe sous les balles d'un tireur au moment même où – « par hasard » – un véhicule de nettoyage s'interpose entre la voiture du meurtrier et la caméra de surveillance.

À quand le prochain crime d'État ?

---

1. [1dex.ch/russie-une-loi-sur-les-organisations-indesirables](http://1dex.ch/russie-une-loi-sur-les-organisations-indesirables).

## Leninski Prospekt 85

Sans pour autant cesser de s'attacher aux pas de mon héros, ma quête, je le sens, est en train de virer au puzzle, m'offrant ici et là de recenser tel élément constitutif d'un vaste tout. La chose n'est pourtant pas pour me déplaire – quand bien même, pour l'instant, je peine à en saisir le motif général...

Reste que, ce matin, une poignée d'heures nous séparant d'un rendez-vous au café Pouchkine, j'ai tout de même pu renouer avec Martchenko. Encore, pour nous rendre à pied d'œuvre, nous a-t-il fallu faire preuve d'endurance, car une chose est de quitter le métro à la station Université pour rejoindre (*via* la rue des Constructeurs) l'interminable perspective Lénine ; une autre est de devoir batailler contre une bise glaciale afin d'atteindre, au terme d'un bon kilomètre, le numéro 85 de cette même perspective. Mais, pour finir, victoire : nous engouffrant (entre une boutique de chaussures pour enfants et un vendeur de spiritueux) sous le porche d'un immeuble de brique de sept étages, nous débouchions dans une vaste cour intérieure. Et là : une porte métallique, rébarbative, surmontée d'un « 3KB. 68.99 ». Cette même porte à laquelle, un jour de novembre 1966, parvenait un ex-détenu de vingt-huit ans, crâne rasé, décharné à souhait, tout juste débarqué du camp n° 11 de Mordovie.

Larissa Bogoraz, à l'époque encore épouse de Iouli Daniel :

Iouli donnait mon adresse à ses camarades qui venaient me voir, sitôt libérés. Ils apportaient des nouvelles fraîches de derrière les barbelés, et mes amis et moi les aidions à s'acheter des vêtements corrects pour qu'ils se présentent dignement à leurs familles<sup>1</sup>.

Lioudmila Alexeïeva, intime de Larissa :

Martchenko arriva deux jours plus tard, porteur de bottes en caoutchouc ramenées du camp, de pantalons bleu foncé et d'un caban. Une odeur bien particulière aux camps tenait tête à la fumée des cigarettes de Larissa.

Il mordit dans un gâteau. Aucune réaction, nul signe de plaisir sur son visage – chose difficilement imaginable de la part d'un

---

1. Cécile Vaissié, *Russie : une femme en dissidence*, p. 100-101.

« bec à bonbons » ayant passé six ans à vivre de la vermine du camp. Il prit un autre gâteau. Pas plus de réaction. Des années plus tard, je réaliserai que, plusieurs jours après avoir été libérés, les *zeks* sont incapables de goûter la nourriture.

De près, je pouvais distinguer dans ses yeux une lueur malade, vitreuse. Il semblait avoir grand besoin de repos, mais nous ne pouvions cesser de lui poser des questions, et lui-même n'avait aucune envie de cesser de nous répondre. La fatigue avait induit en lui un état psychique dans lequel la parole coule sans effort, indépendamment de celui qui s'exprime<sup>1</sup>.

Dès le lendemain, les deux femmes l'entraînent chez un chirurgien. Faute d'avoir été traitée au camp, son oreille gauche – purulente – le fait beaucoup souffrir. Pour le distraire de ses maux, Lioudmila croit bon de lui prêter *Le Comte de Monte-Cristo*, d'Alexandre Dumas. Tolia regimbe. C'est qu'il n'a qu'une idée en tête : témoigner pour ses compagnons d'infortune restés derrière les barbelés. Mais comment donc s'y prendre dès lors qu'on a quitté l'école à seize ans ? Solliciter un journaliste occidental ? « Et pourquoi pas s'y essayer soi-même ? » – préconise Larissa.

Chez son hôtesse, Tolia fait connaissance avec le cercle d'intellectuels dissidents familiers de l'appartement 3. Va-t-il, simple fils du peuple, devoir endurer leur mépris ? Surprise : outre qu'on se montre très à l'écoute de son vécu, ces gens se révèlent prêts à lui venir en aide. L'impressionne également le courage de celles et ceux qu'il voit signer de leurs vrais noms des pétitions relatives aux « politiques ». De quoi l'encourager dans la mission qu'il s'est donnée. Mais, pour l'instant, le règlement exige que, en tant qu'ancien condamné, il se déniche emploi et logement à plus de cent kilomètres de Moscou, dans une localité susceptible de l'enregistrer<sup>2</sup>.

Les recherches se succèdent. Parce qu'inscrit dans son passeport, son passé de *zek* le poursuit. D'où une succession de refus émanant de diverses milices locales, s'agissant de lui accorder la

---

1. Lioudmila Alexeïeva, *The Thaw Generation*, p. 147-148.

2. Cette règle fut instaurée le 14 janvier 1933 en vertu du décret n° 43 du Conseil des commissaires du peuple – un décret complété, le 28 avril 1933, par une clause secrète du décret n° 861 émanant du même Conseil des commissaires du peuple. Merci à Julia Gousseva, qui m'a fourni ce précieux renseignement.

*propiska* indispensable à son établissement. Y compris à Koursk, où il a pourtant réussi à se faire embaucher comme manœuvre. Un « non » catégorique auquel tout ancien condamné a, hélas, bien des chances de se heurter :

Votre passeport d'un vert olive sale, ce passeport que Maïakovski invitait le monde entier à *envier*, le voici souillé à l'encre de Chine noire par l'article 39 du règlement. Avec cela, impossible d'obtenir un permis de séjour dans aucune ville, impossible de trouver aucun travail convenable<sup>1</sup>.

Or Martchenko le sait : nul citoyen soviétique ne saurait rester sans travail pendant plus de quatre mois. D'où son retour à Barabinsk, chez ses parents, dans la région de Novossibirsk. Là-bas, mécontente de le savoir fréquenter des intellectuels qu'elle rend responsables de ses malheurs, sa mère l'exhorte à « vivre comme les autres ». Que lui manque-t-il donc pour être heureux ?! Il y retrouve aussi son frère Boris et ses anciens comparses, confrontés au non-sens d'une vie âpre et terne. D'où alcoolisme, suicide, accidents de voiture et décès dans la neige pour cause d'ébriété. Accablé, il décide pourtant d'y demeurer quelques mois – à soulever et transporter de lourds sacs de farine. Le temps de mettre de côté un minimum d'argent et dans l'espoir que ses nouveaux amis moscovites parviendront à lui dénicher une situation moins mortifère. Ce faisant, il entreprend la rédaction de ce qui deviendra *Mon témoignage*, ouvrage sur la vie au sein des camps post-staliniens qu'il veut implacable. Et tant pis si l'on ne manquera pas de se venger de lui. Raison pour laquelle, dans son avant-propos, il se déclare

prêt à répondre de tout dans un procès public, où seront conviés tous les témoins nécessaires, en présence des représentants de l'opinion publique et des journalistes<sup>2</sup>.

Larissa :

Il m'envoyait régulièrement les chapitres déjà rédigés, mais pas chez moi, parce que mon appartement était sous surveillance, chez

---

1. Alexandre Soljenitsyne, *op. cit.*, tome III, p. 399.

2. Anatoli Martchenko, *Mon témoignage*, p. 17.

l'un de mes collègues de l'Institut de langue russe, Constantin Babitski. Cet homme étonnant, un chercheur talentueux, a par la suite manifesté avec moi sur la place Rouge [...]. Ce premier jet était impubliable, car Anatoli traitait le pouvoir soviétique de tous les noms et souhaitait ouvertement sa fin. Je l'ai convaincu de raconter ce qu'il avait vu, le plus simplement et le plus objectivement possible, et de laisser le lecteur libre d'en tirer ses propres conclusions<sup>1</sup>.

Lioudmila confirme :

La première lettre de Martchenko était démesurément épaisse, de quelque vingt pages. Larissa me demanda de la lire. Cette lettre était remplie de virulentes accusations jetées à la tête des autorités du camp. Toutes les autres phrases se terminaient par un point d'exclamation. Malgré tout, je pouvais y détecter une certaine ressemblance avec les histoires que Martchenko nous avait contées, avec grâce et modestie, dans la cuisine de Larissa.

Je demandais si Tolia tentait d'écrire un livre. C'est bien ce qu'il faisait<sup>2</sup>.

Au début de l'été 1967, l'horizon s'éclaircit quelque peu. Sur la suggestion de Lioudmila, Tolia laisse derrière lui Barabinsk et se dirige vers Alexandrov, une ville située à deux heures de train de Moscou. Là-bas, la chance lui sourit : il obtient un permis de résidence, décroche un emploi de débardeur dans une fabrique de liqueur et de vodka, et trouve – rue Novinskaïa – à se loger dans un coin de hutte d'une pièce unique qu'il partage avec les propriétaires dont le sépare un simple rideau. Un coin juste assez grand pour y placer un matelas de paille, un petit placard et une chaise.

Deux mois plus tard, ayant obtenu un congé, Tolia séjourne dans une maison de repos pour écrivains et journalistes située à Makhro, près d'Alexandrov. Larissa l'y ayant rejoint, tous deux s'appliquent à mettre au point la version définitive de *Mon témoignage*. Ce manuscrit de deux cents pages, c'est Natalia Gorbanevskaïa, poétesse, traductrice et future animatrice de la *Chronique des événements en cours*, qui entreprend de le

---

1. Cécile Vaissié, *Russie : une femme en dissidence*, p. 102.

2. Lioudmila Alexeïeva, *The Thaw Generation*, p. 151.

dactylographeur – secondée en cela par divers complices, dont Lioudmila ! Ainsi, trois nuits durant, à saisir ou dicter. Des exemplaires sont confiés à des amis : trois pour le *samizdat* et un censé courir sa chance en direction de l'Ouest. Tolia, lui, en conserve une copie qu'il entend faire publier chez *Moskva*, où il se présente le 2 novembre 1967. S'ensuivra un échec au fond prévisible, mais qui ne passera pas inaperçu des services de sécurité !

Septembre 1967, toujours. Des proches enjoignent à Tolia de vite entrer en clandestinité ; mais l'idée lui répugne. En outre, gagné par la générosité de ses amis, il choisit d'apparaître lors d'une perquisition opérée dans l'appartement de la mère d'Alexandre Guinzbourg, l'auteur du *Livre blanc de l'affaire Siniavsky/Daniel*. Une façon d'afficher sa solidarité avec les cercles de la dissidence. À ce propos, il écrira plus tard :

Qu'advint-il au sein de la société soviétique du milieu des années 1960 ? Les amis n'avaient nullement abandonné les familles de Siniavski et de Daniel, tous deux emprisonnés ; des étrangers s'offraient ouvertement à leur venir en aide. Chaque jour, Daniel recevait six à dix livres ou lettres émanant d'amis, de lointaines connaissances et de parfaits étrangers. Au camp, les censeurs en avaient plein les mains.

En 1967, les *samizdatchiki* Galanskov, Guinzbourg, Lachkova et Dobrovolsky ayant été arrêtés, la même chose advint à leurs familles. Je ne me souviens pas d'avoir rendu une seule visite à la mère de Guinzbourg, Loudmila Ilynichna, où elle se trouva seule. Il y avait toujours deux ou trois amis de son fils pour venir lui offrir assistance et soutien moral<sup>1</sup>.

Décembre 1967. *Mon témoignage* commence à circuler en *samizdat*. Avec le KGB débute un jeu du chat et de la souris qui se traduit, en mars 1968, par une arrestation en plein Moscou, au prétexte que Tolia n'est pas autorisé à s'y rendre. En réalité, « on » est bien décidé à lui faire payer le fait de « couvrir de boue sa patrie ».

Relâché, placé sous étroite surveillance, Tolia parvient à adresser à Alexandre Chakovsky, le rédacteur en chef de la *Literatournaïa Gazeta*, une « lettre ouverte ». Il y réfute ses

---

1. Anatoly Marchenko, *To Live Like Everyone*, p. 116.

propos accusant les dissidents expédiés en prison ou en camp de redressement d'être nourris aux frais de la société. Comme si les *zeks* n'étaient pas contraints à des charges écrasantes !

Advient le 22 juillet 1968. Ce jour-là, qui fait suite au plénum du Comité central du Parti communiste de l'URSS, pressentant une proche intervention soviétique en Tchécoslovaquie où Alexandre Dubček s'enhardit à réclamer un socialisme à visage humain, Tolia adresse une autre « lettre ouverte » – « de solidarité avec les communistes tchécoslovaques », cette fois – aux quotidiens *Rudé Právo*, *Literarni Listy* et *Prace*, avec copie aux *Izvestia*, à la *Pravda*, à *L'Humanité*, à *L'Unità*, au *Morning Star*, etc. ! Une semaine plus tard, le voici jeté en prison... pour s'être de nouveau trouvé à Moscou !

21 août 1968. Alors que les troupes du Pacte de Varsovie pénètrent en Tchécoslovaquie afin d'y écraser le « Printemps de Prague », Martchenko passe en jugement. Dans le hall du tribunal bondé à craquer, au milieu des agents du KGB en civil : une trentaine de ses proches – dont Larissa, Pavel Litvinov et Boria Chragine.

Le spectacle commence de façon théâtrale : propulsé depuis la salle d'audience, un petit bouquet de fleurs atterrit entre mes mains. De concert, mes gardes se précipitent, tentant d'arracher le bouquet d'entre mes mains ; je ne me laisse pas faire. Il me plaît. Le juge Romanov nous rappelle à l'ordre, l'audience et moi, et ordonne que je restitue les fleurs, mais je les serre entre mes mains, incapable de les laisser filer. Ce n'est qu'en notant l'impatience sur le visage de Dina Isaakovna [Kaminskaïa, l'avocate de la défense] et en réalisant que je l'importunais que je desserre mon étreinte. Alors les gardes de saisir le bouquet, de le jeter à terre et de le piétiner<sup>1</sup>.

Au final, Tolia écope d'un an de camp à régime sévère – la plus lourde sentence prévue pour « violation des règles relatives au passeport ». C'est que, plutôt que d'aborder la question de sa « lettre ouverte de solidarité » avec le peuple tchécoslovaque, le tribunal a préféré un chef d'accusation susceptible de ne pas faire de vagues au sein de la communauté des journalistes étrangers.

---

1. *Ibid.*, p. 123.

Quatre jours plus tard, à midi pile, place Rouge, d'un « pas déterminé », Larissa, Natalia Gorbanevskaïa (flanquée d'un landau), Constantin Babitski, Vadim Delaunay, Pavel Litvinov, Vladimir Dremlouga et Victor Faïnberg s'approchent du promontoire circulaire dressé devant l'église Saint-Basile-le-Bienheureux. Larissa :

Nous nous sommes assis et ceux qui avaient des banderoles les ont déployées. Vladimir Dremlouga brandissait un grand carré de papier très drôle où il avait écrit, d'un côté, au crayon jaune, « Liberté pour Dubček », et de l'autre, au crayon noir, « Honte aux occupants ! ». La bannière de Vadim Delaunay proclamait « Pour votre liberté et pour la nôtre », et celle que je tenais « Vive la Tchécoslovaquie libre et indépendante »<sup>1</sup>.

Promptement étouffée par des membres du KGB, cette protestation va coûter cher à la plupart des sept braves. Rien là qui puisse surprendre...

### **« L'avenir dépend de chacun de nous »**

Dès son arrivée au pouvoir, le président Poutine ne s'était pas contenté de remettre au pas des médias affranchis, dix ans plus tôt, d'une censure jusqu'alors omniprésente. Le système judiciaire en avait, lui aussi, pris pour son grade. Devaient s'ensuivre : manipulation des tribunaux, déni des crimes perpétrés en Tchétchénie, limite à la liberté d'expression, mépris de la propriété privée, retour à la pratique soviétique de l'enfermement psychiatrique des opposants et multiplication des mises en examen pour espionnage ou trahison d'État. De quoi donc semer l'inquiétude au sein de la société civile. Désormais, selon Amnesty International : tel juge non aligné pouvait s'attendre à être révoqué ; tel autre se voir incité – sur simple coup de fil – à rejeter une demande de mise en détention provisoire ou à limiter les acquittements. Et *quid* de la possibilité réduite de consulter un avocat, en dépit du Code

---

1. Cécile Vaissié, *Russie, une femme en dissidence*, p. 122. Lire également le récit qu'a laissé de l'événement Natalia Gorbanevskaïa dans son *Midi place Rouge*, p. 35-45.

de procédure pénale ? *Quid* des mauvais traitements durant la détention, aux fins d'extorquer des « aveux » souvent motivés par le désir des policiers de classer l'affaire ? *Quid* encore, au sein des colonies pénitentiaires et des prisons de Russie, des tabassages effectués par tels détenus se voyant en retour accorder des visites supplémentaires de leurs proches<sup>1</sup> ?

Comme l'expliquait en septembre 2009 Marie Jégo, longtemps correspondante du journal *Le Monde* à Moscou :

Les très difficiles conditions de détention au sein des colonies pénitentiaires russes favorisent elles aussi ces pratiques. Les allégations de torture et de traitements cruels, inhumains ou dégradants perpétrés à l'intérieur des prisons russes sont très nombreuses et régulières. La surpopulation est chronique : les cellules sont crasseuses et infestées de vermine, sombres et mal aérées. Il est très fréquemment fait état de larges contaminations par des maladies infectieuses (tuberculose et sida) et d'un manque aggravant de soins médicaux. La privation de soins médicaux pose en outre un grave problème quand elle fait suite à des actes de torture<sup>2</sup>.

Un verdict qui plus tard se verra confirmé par Olga Romanova, cofondatrice de La Russie emprisonnée, un collectif venant en aide aux proches des personnes détenues :

En milieu carcéral, les conditions de détention elles-mêmes relèvent souvent de traitements cruels, inhumains ou dégradants, du fait d'une surpopulation endémique, de la vétusté des infrastructures, des problèmes d'hygiène et de nourriture, du système médical défaillant et des conditions de travail en prison, parfois esclavagistes [...]. Quant aux sévices infligés, passage à tabac, électrochocs, tentatives d'étranglement, injections de substances inconnues, isolement, abus sexuels, privation de nourriture et d'eau et traitements psychiatriques forcés, ils sont pratiques courantes<sup>3</sup>.

À quoi s'ajoute le témoignage de Thérèse Obrecht. À propos du fonctionnement d'une justice redevenue « une pyramide

---

1. Amnesty International, *op. cit.*, p. 50-92.

2. *Ibid.*, p. 83.

3. François Bonnet et Alexis Prokopiev, *Les Autres Visages de la Russie*, p. 17-18.

dont sont éliminés les juges indésirables – ceux qui s’obstinent à poursuivre l’idéal d’une justice indépendante et à dénoncer les abus du pouvoir ». À propos, également, d’une « procédure pénale régulièrement violée ». À propos, enfin, du sort réservé à des individus supposés dangereux – ainsi Mikhaïl Trepachkine, ancien officier du FSB invité à mener l’enquête sur les attentats de Moscou de septembre 1999 et que l’on neutralise, craignant qu’il n’expose au grand jour l’implication dudit FSB dans ce massacre. D’où sa condamnation à la colonie pénitentiaire pour « port d’armes illégal », sa brève relaxation, puis son confinement dans un isolateur de détention provisoire –

une cellule de deux mètres carrés sans chaise ni couchette. Des excréments jonchaient le sol. Il a fini par s’asseoir sur sa veste en grelottant. Au milieu de la nuit, il a été réveillé par une nuée de punaises sur son corps. Quand nous nous sommes plaints, les gardiens lui ont apporté un seau et un balai en disant : « Puisque tu es si malin, nettoie ta cellule ! » Ils l’ont obligé à vaporiser un désinfectant dans ce lieu sans fenêtres, bien qu’il souffre d’asthme allergique<sup>1</sup>.

Pour ces raisons, parce que son livre coup de poing intitulé *Les innocents seront les coupables* m’avait impressionné, il me fallait rencontrer Zoïa Svetova, une proche de feu Anna Politkovskaïa<sup>2</sup> doublée d’une « visiteuse de prison ». Petite-fille d’un doyen de la Faculté d’histoire de l’université de Moscou fusillé sur ordre de Staline tandis que son épouse écopait de cinq ans de camp en Mordovie, fille d’un couple d’intellectuels condamnés à un an de prison et à cinq autres d’exil, elle avait derrière elle un passif éloquent lié à la défense des droits de l’homme – passif au reste salué par le prix Amnesty International 2003 et le prix Andreï Sakharov 2004... « pour le journalisme comme acte de courage ». Quant au livre en question, traduit en France en 2012, il avait été en partie inspiré par le sort de Vassili Alexanian, ancien vice-président de la compagnie pétrolière Ioukos accusé d’escroquerie à seule fin

---

1. Propos d’Elena Lipster, son avocate, in Thérèse Obrecht, *op. cit.*, p. 56.

2. « Roman » tout sauf romanesque, *Les innocents seront les coupables – Comment la justice est manipulée en Russie* est d’ailleurs dédié à Anna Politkovskaïa.

de le contraindre à témoigner contre Mikhaïl Khodorkovski<sup>1</sup>. D'où sa réaction, un jour qu'elle voyageait en trolleybus :

Il faut faire quelque chose. On ne peut pas accepter que cet homme meure derrière les barreaux. Cela resterait sur notre conscience à tous<sup>2</sup>.

Or telle est la femme que je file retrouver au café Pouchkine. Instantanément, l'évocation de Martchenko renvoie mon interlocutrice au cas préoccupant de Nadejda Savtchenko. Capturée en juin 2014 – lors de la guerre dite « du Donbass » – par des rebelles pro-russes, la jeune pilote d'hélicoptère ukrainienne est accusée d'avoir favorisé la mise à mort de deux journalistes russes alors en reportage dans la région de Lougansk. À tort ! clame-t-elle haut et fort, puisque à l'époque elle se trouvait déjà aux mains de l'adversaire. Un fait dûment prouvé par ses avocats. Il n'empêche ; compte tenu du climat qui prévaut en Russie, s'agissant de l'Ukraine, les risques que la jeune femme encourt sont énormes : vingt-cinq ans de prison, en plus de devenir le bouc émissaire idéal à l'usage de la propagande officielle et des foules nationalistes. Transférée par le FSB à Voronej, où elle est interrogée, puis dans une maison d'arrêt moscovite, isolée dans une cellule conçue pour recevoir quatre personnes, surveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, Nadejda Savtchenko, qui n'a pas froid aux yeux, vient de mettre un terme à une très longue grève de la faim (quatre-vingt-six jours, si j'ai bien compris, nombreuses transfusions de glucose à l'appui). D'où, dans certains journaux, sa comparaison avec Martchenko. Entre-temps, à l'occasion des élections d'octobre 2014, Ioulia Tymochenko l'a placée en tête de liste de son parti, l'Union panukrainienne « Patrie », puis l'a incluse dans la délégation ukrainienne à l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe. En attente de jugement, Nadejda entend bien prouver son innocence.

« J'ai parlé d'elle et de l'affaire à ma fille de dix-sept ans, qui m'a pour le coup demandé : "Qui est ce Martchenko ?" C'est qu'à l'école, pendant les cours, on ne fait guère mention

---

1. Vassili Alexanian devait mourir en prison à l'âge de trente-neuf ans.

2. Zoïa Zvetova, *op. cit.*, p. 11.

de la dissidence des années 1960, 1970 et 1980. Les journalistes non plus ne s'empressent pas de l'évoquer. Sakharov et Soljenitsyne, à la rigueur. Mais Daniel ; mais Siniavski... "C'est qui, ça ?" N'empêche : mes trois autres enfants savent de quoi il retourne. Tout ça pour dire que Martchenko est loin d'être oublié !

« Cela étant, c'est moins de Martchenko que vous souhaitiez me faire parler que de l'actuel fonctionnement de la justice en Russie – juste ?

– Juste ! Dans *Les innocents seront coupables*, page 5, vous écrivez que la Russie a "consciencieusement démantelé le système judiciaire, fait des juges ses subordonnés et transformé la justice indépendante mise sur pied au début des années 1990 en un instrument entre les mains du pouvoir"...

– Vous devez savoir que, en 1989, un des buts de la perestroïka était la transformation en profondeur du système judiciaire. C'était de faire du système soviétique un système autonome. La chose impliquait l'indépendance de juges désormais nommés à vie. Elle impliquait aussi que – fussent-ils en compétition – avocats et procureurs puissent être considérés comme des égaux. Tout ça ressort dans la Constitution de 1993, conçue pour remplacer celle en vigueur depuis 1977. Seulement, dès mars 2000, parvenu au pouvoir, qu'a fait Poutine ? Il a commencé à transformer le système, en sorte de le faire coïncider avec ses besoins politiques à lui. Depuis, procès à l'appui, bien des gens se sont vus expédiés en prison au nom d'intérêts économiques ou politiques. Dans tout cela, les juges ont cessé d'être indépendants. Ils se voient indiquer ce qu'il leur faut faire. La manière dont ils doivent procéder. Quelle sentence ils devront au final prononcer. Il peut même arriver qu'un président de cour s'enquière auprès de proches de l'administration présidentielle, relativement à la manière dont il doit agir !

« Tout ça s'est fait graduellement. Prenez le cas de Vladimir Goussinski, oligarque influent sous la présidence d'Eltsine et fondateur de la chaîne de télévision indépendante NTV. Un beau jour, sans crier gare, on l'arrête – soi-disant pour escroquerie. D'accord, des pressions internationales l'ont vite tiré de prison. N'empêche que, pour sa sécurité, il a préféré quitter le pays. Quant à la chaîne NTV, estimée trop indépendante, elle est passée sous la coupe de Gazprom, société anonyme

dont le principal actionnaire est l'État. Un peu plus tard, en 2004, c'était au tour de Mikhaïl Khodorkovski, première fortune russe du pays, de connaître des démêlés avec le pouvoir – donc avec la justice. Pour “escroquerie financière” et “évasion fiscale” ! Vous connaissez la suite : absence totale d'indépendance de la justice ; des avocats qui protestent vainement ; dix ans de colonie pénitentiaire...

« À présent, laissez-moi prendre un cas tout sauf célèbre, mais qui en dit beaucoup de l'actuel fonctionnement de notre système judiciaire. Un jour, sur Facebook, je lis le message d'une mère qui parle de son fils condamné à quatre ans de prison pour avoir vendu de la drogue. Or ce fils souffre d'une maladie ; d'un mal figurant sur une liste spécifiant que quiconque est atteint d'une de ces affections ne doit en aucun cas être mis en prison. Les juges ayant refusé de prendre l'argument en considération, le jeune est en instance d'être transféré vers une colonie pénitentiaire.

« Décidant d'aider cette femme, je la mets en contact avec un avocat – un ex-juge de Volgograd qui, par le passé, s'en étant pris au système, ne pouvait plus exercer comme juge. Cet homme, à un moment, je l'avais aidé ; voilà pourquoi je lui demandais d'assister gratuitement la mère en question. Sur quoi, un peu plus tard, j'apprends de la femme que l'ex-juge lui réclame l'équivalent de dix mille euros. À elle qui n'a pas un sou ! Je l'appelle et lui dis : “Ne vous ai-je pas, par le passé, aidé gratuitement ?” Lui me répond que la femme n'a pas compris de quoi il retournait ; qu'en vérité, s'il a bien demandé cette somme à la mère, ce n'était nullement pour sa poche à lui, mais pour le juge chargé de l'affaire – afin qu'il fasse vite libérer le fils en question.

« Vous comprenez ? De lui-même, croyant bien faire, l'avocat avait pensé qu'il convenait d'offrir au juge ces dix mille euros pour le faire vite bouger. Et pourquoi avait-il réagi ainsi, sinon pour la raison que, lorsque lui-même était juge, il avait l'habitude de recevoir ce genre de pot-de-vin ?

« J'ai dû lui expliquer qu'il fallait rapidement rompre avec ces vieilles habitudes. Je crois qu'il a fini par comprendre...

« Mais n'allez pas croire que l'argent est seul en cause, pour ce qui concerne le manque d'indépendance des juges. Au moment de l'affaire Khodorkovski, soyez certain qu'ils ont reçu

des ordres auxquels ils n'ont eu d'autre choix que d'obéir. Sous peine de représailles ? D'être destitués ? D'être jetés en prison ? En fait, chaque juge sait que le moindre de ses agissements est noté en haut lieu ; est comptabilisé. Si bien qu'à tout instant on peut lui ressortir son dossier. "Et ce que tu t'es mis dans la poche, à telle occasion ? Et à celle-ci ?" De sorte que ces juges redoutent en permanence que leurs méfaits ne puissent les rattraper. De se retrouver pieds et poings liés.

« Un exemple. Un président de la Cour suprême part se reposer dans une ville de province. Ce serait bien le diable si là-bas, vu sa fonction, il ne recevait pas quelques cadeaux de prix. Sait-on jamais... Revenu à Moscou, cet homme, à qui l'on fait compliment de sa Rolex, déclare : "C'est le juge de X qui me l'a offerte." Tout cela est enregistré. Et validé. Et on te tient !

– Raison pour laquelle, dans *Les innocents seront coupables*, vous écrivez – je vous cite : "Aujourd'hui, nous sommes revenus à la même situation qu'à l'époque soviétique. [...] Au grand dam de l'homme de la rue, les juges se montrent généralement tout aussi injustes envers les simples citoyens qui ne sont ni des opposants, ni des dissidents." Mais, justement, je voulais vous demander : à combien estimez-vous le nombre d'opposants politiques qui, actuellement, végètent derrière les barreaux ?

– À une centaine, je dirais – et cela en vertu d'un nombre d'articles pénaux aujourd'hui supérieur à ceux qui existaient au temps où mes parents subissaient les foudres du régime. Pour "publication de livres à l'étranger", comme ce fut le cas pour mon père ; ou pour "agitation antisoviétique et propagande visant à renverser l'ordre constitutionnel soviétique", comme il en alla pour ma mère. Aujourd'hui, on n'hésite plus à emprisonner pour "extrémisme" des personnes qui ne font qu'exercer des droits civiques garantis par la Constitution. Je pense à certains d'entre les participants de la "Marche des millions" du 6 mai 2012, venus protester contre les fraudes massives enregistrées lors des dernières élections législatives et présidentielle. À la brutalité des répressions à l'encontre de protestataires isolés. Aux vingt-sept manifestants sommés d'aller grossir les rangs des colonies pénitentiaires : Andreï Barabanov, Alexeï Polikhovitch, Alexandre Margolin, Stepan Zimin, Leonid Razvozaev et les autres. Neuf sont toujours en prison – pour "hooliganisme". Je pense aussi à Sergueï

Oudaltsov, accusé d'avoir fomenté de supposés “troubles massifs” lors des manifestations de décembre 2011. Ou à Alexeï Gasparov, membre d'un groupement antifasciste arrêté en juillet 2010 pour avoir manifesté contre des liens mafieux qui unissent le milieu des affaires, l'administration locale, la police et certains groupes néonazis, lorsqu'on a rasé la forêt de Khimki afin d'y faire passer une autoroute.

« La prison de Lefortovo détient aussi des Ukrainiens accusés d'avoir “préparé des actes terroristes” en Crimée. En réalité, leur seule faute est de s'être montrés opposés à l'annexion de la péninsule. Même chose pour le réalisateur ukrainien et activiste de la place Maïdan Oleg Sentsov, à qui le FSB a monté une sale affaire risquant de lui coûter jusqu'à vingt ans de prison – ce, sous prétexte qu'il a livré des provisions à des militaires ukrainiens assiégés lors de l'annexion de la Crimée par les troupes russes.

« Je pourrais aussi vous parler du cas de la jeune Tchétchène Zara Mourtazalieva. Zara que l'on a arrêtée en mars 2004. À qui l'on a collé huit ans et demi de colonie pénitentiaire de Mordovie pour un crime qu'elle n'a jamais commis. Cela parce que, des femmes kamikazes s'étant fait exploser dans Moscou, Vladimir Poutine voulait faire un exemple. D'où coup monté, fouille et “découverte” de TNT dans le sac à main de Zara !

– Zara Mourtazalieva à qui, à plusieurs reprises, vous êtes allée rendre visite dans sa prison. Que vous avez ensuite accueillie chez vous. Qui se trouve être l'une des deux figures centrales de votre livre – livre grâce auquel, sans doute, elle a pu obtenir l'asile politique en France !

– Son témoignage lui ayant valu une invitation à Paris, c'est vrai qu'elle a préféré y rester.

– Travaillez-vous toujours pour la *Novaïa Gazeta*, où vous fûtes proche de l'admirable Anna Politkovskaïa, consœur à qui – écrivez-vous – vous avez dédié votre *Les innocents seront coupables*, « car c'est elle qui m'a enseigné le courage et la compassion » ?

– Non, plus actuellement. À présent, je travaille pour *Otkrytaïa Rossia* – “Russie ouverte” –, une plateforme libre fondée l'automne passé et financée par Mikhaïl Khodorkovski. Un espace au sein duquel les gens peuvent écrire leur blog. À propos de la société civile. De telles personnalités politiques. De la justice.

De la prison. Bref : de tous les sujets dont la presse d'État ne parle pas. J'y place des interviews d'activistes civils. D'une jeune fille ukrainienne, par exemple, qui, pour s'être écriée, en août 2014 : "Libérez la Crimée !", a reçu la visite d'agents du FSB – lesquels l'ont menacée de représailles. Suite à quoi elle a écrit sur un site : "Une perquisition chez moi". J'ai donc réalisé cette interview d'elle et lui ai fourni un avocat.

« À *Russie ouverte*, où nous disposons aussi d'une équipe vidéo, nous intervenons à propos de la Crimée. De l'Église orthodoxe russe et de la censure – l'exemple parfait ayant été fourni, en janvier dernier, par une intervention du métropolite Tikhon visant à faire condamner un *Tannhäuser* mis en scène à Novossibirsk et qui, à ses yeux, "offensait les sentiments religieux et l'Église orthodoxe" ! D'où le fait que le spectacle avait été interrompu et le metteur en scène renvoyé...

« Énormément de gens visitent le site. Ou y posent des questions auxquelles il arrive que Mikhaïl Khodorkovski lui-même réponde. Bref, avec *Novaïa Gazeta* et *Dozhd* – "La Pluie" –, seule chaîne de télévision encore indépendante, je crois que nous produisons un travail nécessaire.

« Mais n'allez surtout pas croire que les choses ne bougent qu'à Moscou ou à Saint-Pétersbourg ! – même si, en province, il est plus difficile d'être activiste. Je pense par exemple à Andreï Byvchev, un professeur d'allemand du district d'Orlov : que n'a-t-il pas enduré pour avoir publié dans un journal local un poème pro-ukrainien stigmatisant l'intervention russe ! Renvoyé de son école, traîné dans la boue, traité de "terroriste" et d'"extrémiste", il risque une très lourde peine de prison.

« Et puis, à travers le pays, de nombreuses personnes n'hésitent pas à s'exprimer sur Facebook. Or les journalistes consultent Facebook un peu comme un média. Comme une source d'information. Je peux vous citer cet exemple d'un homme qui y avait écrit que sa femme, Svetlana Davydova, venait d'être mise aux arrêts et accusée de "haute trahison" pour avoir rapporté une conversation surprise entre soldats à propos de troupes russes prêtes à passer la frontière ukrainienne. Eh bien, ayant lu cela, des journalistes ont réagi. Heureusement pour la femme.

« Voyez-vous, de ces affaires – d’accusations d’espionnage sur la base de simples SMS ou autres –, le FSB en fabrique au kilomètre. N’importe quoi ! Que j’en aie vent, j’écris. J’enquête. J’entre en contact avec la famille. Je lui trouve des avocats indépendants. Parfois je rencontre la personne impliquée, à qui on a recommandé de ne pas parler avec des journalistes – “sans quoi tu ne vas pas retrouver ton travail”. Et il arrive qu’ainsi je la sorte du pétrin.

« Dans tout cela, n’oubliez pas les juges d’instruction qui se fabriquent des affaires à base de n’importe quoi... histoire d’œuvrer à leur promotion. D’acquérir un peu plus de galons. L’avocat se voit recommander tel verdict. Il dit oui et prie son client, sa cliente, de ne pas faire d’histoires. “Et tu écoperas de sept ans au lieu des vingt prévus.”

– Vous n’êtes pas seulement journaliste, mais aussi visiteuse de prison...

– C’est exact. Suite au passage de la Loi sur le contrôle civique signée par Dmitri Medvedev en 2008, alors qu’il était le président de la Fédération de Russie, on a créé cette fonction. Dans toutes les régions du pays, les ONG ont alors été invitées à soumettre des candidatures que la Chambre civique russe – un organisme composé de membres nommés par Vladimir Poutine – serait libre d’avaliser ou non. D’où le fait que, parmi nous, on trouve d’anciens procureurs, policiers et gardiens de prison. Une façon qu’a l’État de se défendre... Notez pourtant qu’à l’usage, au contact de défenseurs des droits de l’homme, une personne peut changer, se bonifier, jusqu’à finalement contribuer à faire évoluer la situation – à défaut de pouvoir changer le système. Un objectif auquel je ne crois guère, préférant donc me consacrer à des tâches plus modestes, mais combien nécessaires...

« Toujours est-il qu’à Moscou, où se trouvent huit prisons, nous sommes une quarantaine à avoir été assermentés. Dans les faits, seul un tiers de notre contingent assume sa fonction. Une fonction qui ne vous autorise pas à commenter les affaires judiciaires, mais seulement à “rapporter” au sujet des conditions d’internement. Et imaginez-vous bien que, pendant les visites, tout est filmé.

« Depuis sept ans, j’occupe cette fonction. J’en ai encore pour un an. Mais jusqu’à quand me laisseront-ils agir ? Je puis

vous dire qu'il m'arrive d'avoir peur. Peur des perquisitions. Qu'ils vous embarquent téléphone ou ordinateur. On doit s'attendre à tout. On joue le jeu, sachant qu'un jour on peut vous inventer n'importe quoi. Vous voyez la chose ? D'un côté, la répression s'active contre les membres de l'opposition ; de l'autre, on peut visiter les prisons. Étrange...

« Les raisons qu'ils auraient de me coller en prison ? Ils sont capables de m'inventer n'importe quoi. De mon côté, j'essaie de ne pas me cacher. Quoi qu'il en soit, on ne peut se mettre à l'abri. E-mails interceptés. Téléphones écoutés. Tout est possible, je vous l'ai dit. Alors, au bout d'un moment, on décide qu'il faut s'en fichier ; sans quoi, il n'est plus possible de vivre.

« On lutte contre un adversaire et il arrive de penser que l'on gagne. Mais qui sait ? Peut-être est-ce l'adversaire qui gagne de son côté. Un jour... Un autre... On marque des points. Ça contribue à quelque chose. Eux le savent bien aussi. Ils savent que je les empêche de faire n'importe quoi. Mais, un beau jour, il peut m'arriver quelque chose.

« Quand mon téléphone est-il écouté ? Quand ne l'est-il pas ? C'est la roulette. Mais alors, je le sais : d'autres personnes persévéreront. »

## Des forêts et des poteaux

Eh bien, lecteurs, n'avais-je pas promis qu'au fil des huit cents kilomètres séparant Kazan de Moscou vous auriez tout juste le temps d'égrener trois couplets d'une chanson de Boulat Okoudjava, le « Brassens soviétique » idolâtré de ses contemporains ? Car que vous dire d'un paysage ne laissant alterner – à peu de chose près – que ces forêts et ces poteaux peuplant *Sur la route de Smolensk*<sup>1</sup> ? Telles palissades, c'est entendu, abritant des isbas turquoise, brunes ou bleues. Telle cheminée d'usine à rayures rouges et blanches. Tel groupe de hideux locatifs humiliés par un temps neigeux. Un fleuve encore partiellement pris dans les glaces. Un autocar piqueté de rouille

---

1. Soit *Po smolenskoy doroge*, une chanson culte datant du tout début des années 1960.

dépassant certain « bar Mercury ». Ou cent chemins boueux balayés au passage de notre train qui ne se lasse pas d'émettre son hypnotique *tadam tadam – tadam tadam – tadam tadam...* D'où cette plainte appropriée :

Sur la route de Smolensk – des forêts et des forêts...  
Sur la route de Smolensk – des poteaux et des poteaux...  
Au-dessus de cette route, semblables à tes yeux –  
Deux étoiles du soir, du destin mes étoiles bleues.

Sur la route de Smolensk, la tempête cingle mon visage,  
Sans cesse, les affaires nous chassent de chez nous.  
Peut-être, si l'anneau de tes bras était plus fiable,  
La route me paraîtrait-elle moins longue.

Sur la route de Smolensk – des forêts et des forêts.  
Sur la route de Smolensk – des poteaux ronronnent, ronronnent.  
Au-dessus de cette route, semblables à tes yeux –  
Deux étoiles qui veillent – froides et bleues...

### **Bonjour à vous, Sofia Goubaïdoulina !**

Mardi 7 avril, midi. Après deux heures passées en autocar à suivre les oscillations d'une petite grenouille verte fixée sur le pare-brise, près du chauffeur, et tenant dans sa bouche hilare une pièce de cinq roubles, nous voici à Tchistopol – ville d'environ soixante mille habitants dont un coup d'œil permet de deviner qu'elle a connu des jours meilleurs. Jadis centre du commerce de céréales de la région de la Volga, plus tard capitale administrative de l'éphémère oblast de Tchistopol, elle semble présentement agoniser, n'ayant sauvé de la déroute soviétique qu'une usine horlogère baptisée Vostok. La concernant, c'est presque tout ce que j'ai pu glaner – hormis bien sûr quelques détails sur la prison du KGB dans laquelle, le 8 décembre 1986, Martchenko s'éteignait.

La prison, qui contient environ 300 détenus, se dresse à l'extrémité orientale de la ville et comprend trois bâtiments. Les prisonniers y travaillent dans les cellules mêmes où ils logent : assemblage de montres et d'horloges, tissage et couture de sacs, bricolage de chaussures, travaux des métaux. Les cellules sont mal éclairées,

mais la lumière n'y est jamais éteinte. Les autorités censurent les lettres que les prisonniers reçoivent de leurs familles, surtout si elles viennent de l'étranger. Les rencontres entre les détenus et leurs parents sont rendues très malaisées<sup>1</sup>.

Quant à l'hôtel Tchistopol où nous déposons nos bagages avant de rejoindre Rafail Khisamov, mieux vaut ne pas s'appesantir sur la déprime qu'inspire ce parallélépipède posé en bordure d'une autre rue Lénine.

À présent donc : cap sur le Musée mémorial Pasternak, institution logée dans une maison connue pour avoir accueilli, entre octobre 1941 et juin 1943, alors que faisait rage la Grande Guerre patriotique, le futur auteur du *Docteur Jivago*. Un Boris Pasternak alors fort célébré pour divers cycles poétiques, parmi lesquels *Ma sœur la vie* (dédié à Mikhaïl Lermontov !), et que les autorités ont « évacué » ici avec bien d'autres écrivains, parmi lesquels Maria Petrovykh, Konstantin Fédine, Léonide Léonov et Vassili Grossman. Quant à l'incandescente Marina Tsvetaïeva, elle aussi dirigée vers Tchistopol avec son fils Guéorgui, elle devait avoir moins de chance. N'ayant trouvé nulle part où s'installer, il lui fallut prendre le chemin d'Elabouga où, le 31 août 1941, seule et désespérée, elle se pendrait.

Ce à quoi ressemblait l'existence dans ce qui, alors, n'était qu'une bourgade implantée sur les rives de la Kama, aux « rues toutes semblables, tracées au cordeau, bordées de maisonnettes à un étage<sup>2</sup> », que l'été saupoudrait de poussière pour après coup céder la place à l'automne boueux, puis à l'hiver proluxe en neige, verglas et congères ? L'écrivain et activiste Vadim Biel-Belotserkovski en a laissé l'évocation suivante :

De vieilles maisons en bois, fichées dans la terre et datant de l'époque du tsar, des rues sales non goudronnées, l'absence de voitures, d'eau courante, d'égouts. Je devais aller chercher l'eau avec des seaux. Il fallait aller au puits, situé à plusieurs pâtés de maisons du nôtre. Par tous les temps, il fallait porter les seaux accrochés aux deux extrémités de la planche. Au retour, en hiver, il fallait monter cette rue entièrement verglacée. Il n'y avait de

---

1. Avrahan Šifrin, *URSS, sa 16<sup>e</sup> république. Premier guide des camps de travail et des prisons en Union soviétique*, p. 280.

2. Myriam Anissimov, *Vassili Grossman*, p. 229.

l'électricité que quelques heures par jour, et avec de fréquentes coupures. Il n'y avait pas de pétrole non plus. On s'éclairait avec des lampes à huile artisanales : un pot en verre ou encore une bouteille avec une grossière huile de tournesol (qui servait aussi à assaisonner la kacha, semoule de céréale – de blé, de millet, d'avoine, de seigle ou de sarrasin – qui n'avait rien de commun avec les soupes du front) et une ficelle pour mèche. Il n'y avait pas d'allumettes, on obtenait du feu par l'antique méthode : à l'aide d'un morceau de fer ébréché, d'un silex et d'amadou<sup>1</sup>.

Il n'empêche : c'est dans cette atmosphère d'extrême privation que Boris Pasternak rédigea, outre plusieurs strophes de son poème *Nuit d'hiver*, un cycle consacré à la guerre, à Marina Tsvetaïeva et aux amis de Tchistopol. C'est là encore qu'il acheva sa traduction de *Roméo et Juliette*, peaufina celle de *Hamlet*, entreprit une version russe d'autres œuvres de Shakespeare et rassembla un matériau sur la guerre civile qui entrerait plus tard dans la composition du *Docteur Jivago*. Enfin et surtout, c'est à Tchistopol qu'il abandonna son attitude conformiste et passive... inaugurant une résistance active à l'univers du mal.

En route vers le Musée mémorial, unique note jubilatoire : une plaque murale couleur grenat signale – en russe et en tatar puisque nous sommes en République du Tatarstan – l'entrée de l'« École d'art pour enfants Sofia Goubaidoulina », du nom de cette native de la ville devenue l'une des compositrices contemporaines les plus mondialement jouées.

Mais déjà : l'élégante demeure de brique rouge à deux étages. Un hall dans lequel une femme nous accueille avec empressement. Et, parce que « Rafaïl Khamitovitch » n'a pas encore regagné le musée dont il est le conseiller scientifique : une invitation à librement explorer – *tapotchki* aux pieds (ces patins destinés à préserver l'état des parquets) – ce qui fut, au premier étage, l'antre du poète, avec son mobilier soigneusement conservé. Pour point d'orgue : son bureau sur lequel se massent, outre une énorme machine à écrire de type « Continental », diverses copies de manuscrits, une photo de l'auteur, une paire de lunettes rondes, une lampe à pétrole,

---

1. *Ibid.*, p. 229.

un encrier, un verre à thé, de même qu'un livre à reliure vert sombre intitulé *Izbrannye Perevody* (« Traductions choisies »).

Observant ces reliques, je me suis demandé si les personnes chargées de la visite du lieu pensaient à mentionner ce fait que, peu avant l'arrivée de Boris Pasternak, un autre poète avait eu l'heur de l'investir, qui fut sans doute le plus marquant d'entre les poètes de langue yiddish : ce Peretz Markish exécuté le 12 août 1952, sur ordre de Staline, avec bien d'autres poètes juifs.

Je me lèverai demain éperdu de faim, épuisé  
Sur la neige fraîche effeuillée je poserai ma bouche  
Que soit un flux de sang la rime de mes lèvres,  
Toi, vent du Nord, ne sois point emporté,  
Moi ne suis point emmuré, ne suis point enneigé  
– Les soirs arrachent des brins d'herbe à mon étoile sans  
lisière,  
Les chameaux du désert boivent à mes yeux les jours embrasés  
Je me lèverai demain éperdu de faim, épuisé<sup>1</sup>.

### « Ma main droite est hors d'atteinte »

Si je suis inconditionnel de Pasternak ? Pas vraiment. Hormis *L'An 1905* et les *Vers de Iouri Jivago*, sa poésie me semble trop souvent friande d'effets « décoratifs ». Quant au *Docteur Jivago*... il ne m'a pas été facile d'y adhérer avant de finalement y découvrir des passages sublimes – témoins de l'émerveillement qu'inspire à son auteur la nature. Ou de sa compassion à l'endroit de tout ce qui vit, endure ou resplendit.

Pourtant (et c'est beaucoup !), par-delà ses amours compliqués et son attachement à sa propre personne : demeure la trajectoire et l'attitude d'un homme chevillé à des valeurs humanistes – et cela par des temps féroces. « Carnivores ». Celle du fils de famille bourgeoise à qui février 1917 commence par inspirer un enthousiasme à proportion de ce qu'il croit être la chance d'une purification morale de son pays. Celle du jeune homme, ensuite, toujours plus mal à l'aise face à la censure, à la vulgarité, à l'arbitraire – fléaux qui vont croissant ; d'où les

---

1. Traduction Charles Dobzynski, [www.espritsnomades.com/sitelitterature/Markish](http://www.espritsnomades.com/sitelitterature/Markish).

frictions réitérées avec un Front de gauche des arts lui reprochant de faire primer le sens moral sur l'idéologie. Autrement dit : de se montrer indécrottablement « bourgeois », malgré sa bonne volonté.

Advient l'année 1930. Celle du suicide de Vladimir Maïakovski et celle qui fait écrire à Dmitri Bykov :

Le temps de la peste était venu, commençait l'année de la collectivisation, des persécutions, du drame collectif et individuel<sup>1</sup>.

L'intellectuel doit-il vraiment et à tout prix chanter le peuple, sa marche triomphale vers l'avenir et la magnificence de tel Plan quinquennal ?

Avril 1932. L'Association des écrivains prolétariens donne de la voix contre ceux qui s'opposent au fait qu'« il n'existe de métier littéraire que bolchevique » (Léopold Averbakh). Alors ? Espérer encore passer entre les gouttes, quand un Trochtchenko déclare que le « compagnonnage » de Pasternak prend l'allure d'une « menace bourgeoise » ?

C'est justement en 1932 que Pasternak élaborera la géniale stratégie de défense qui serait la sienne : bourdonnement coupable, sourire bienveillant, discours abstrus – et, à la première inattention du public, on quitte l'arène<sup>2</sup> !

Mai 1934. Placé sous haute surveillance par les tenants d'un « réalisme socialiste » en passe de devenir *la* norme obligatoire, Pasternak, qui, « dans la douleur, combat en lui-même l'individualiste<sup>3</sup> », se retrouve désigné « Premier Poète » du régime. Un rôle à très haut risque ! Aussitôt, on le voit intercéder pour Ossip Mandelstam, arrêté dans la nuit du 13 au 14 mai. D'où, un mois plus tard : un appel de Staline, qui tente ainsi de le sonder à propos de l'auteur de *La Pierre*. Un piège dans lequel Boris s'efforce de ne surtout pas tomber. Un fait aussi qui ne l'empêche pas – alors que se profile la Grande Terreur – d'intervenir en faveur d'autres incarcérés !

---

1. Dmitri Bykov, *Boris Pasternak*, p. 360.

2. *Ibid.*, p. 392.

3. *Ibid.*, p. 464.

Février 1936. Lors du Congrès des écrivains soviétiques de Minsk, s'il continue à faire preuve de loyauté à l'égard du Guide, il n'en ose pas moins monter le ton à l'endroit des « stakhanovistes de la poésie ».

Le temps est venu des Procès de Moscou. À cette occasion, en août 1936, il découvre que son nom a été ajouté d'office aux signataires exigeant que le « groupe des Seize » – dont Zinoviev et Kamenev, dignitaires bolcheviques accusés de « terrorisme » par un Staline pressé de liquider la vieille garde – soit « rayé du monde des vivants ». Vaine protestation. Que faire alors, en janvier 1937, sinon consentir à ce que son nom figure au bas d'une requête similaire visant, cette fois, le « groupe des Dix-sept » ? De ce fait, quatre mois plus tard, dans les *Izvestia* et en dépit de son opposition, sa signature reparait dans une lettre de dénonciation intitulée : « Nous ne laisserons pas vivre les ennemis de l'Union soviétique. » Son démenti ? Un coup d'épée dans l'eau.

Advient la Seconde Guerre mondiale. Et si, pour lors, malgré l'horreur qui fond sur le pays, « la vérité allait renaître et vaincre<sup>1</sup> » ? Il commence donc par refuser d'être évacué, participant ainsi à la défense antiaérienne. Puis rejoint Tchistopol. L'y attendent : l'annonce – déchirante – du suicide de Marina Tsvetaïeva ; la surveillance à son encontre, qu'assument tels collègues écrivains ; les dénonciations. On sait aussi (détail qui échappa à Dmitri Bykov, pourtant friand du moindre fragment biographique) que Boris y creusa la tombe du jeune Micha Guber, beau-fils de Vassili Grossman, tué par l'explosion d'une bombe lors d'une instruction militaire<sup>2</sup>.

2 février 1943. L'armée soviétique l'emporte à Stalingrad. On se dirige vers la fin du cauchemar. Pasternak rédige un *Voyage aux armées* effectué dans la région dévastée d'Orel ; il sera en partie censuré. Tôt après, l'espoir placé en des temps meilleurs s'estompe avec l'apparition, en août 1946, des décrets de Jdanov sur la littérature et l'art – lesquels vont faire de Pasternak un « auteur sans idéologie, éloigné de la

---

1. *Ibid.*, p. 573.

2. Myriam Anissimov, *op. cit.*, p. 309. Micha Guber était le fils de la compagne de Vassili Grossman, l'inoubliable auteur de *Vie et Destin* et de *Tout passe*.

réalité soviétique », peu après accusé de nourrir une « vision du monde réactionnaire et rétrograde<sup>1</sup> ».

N'ayant plus rien à espérer d'une idéologie broyeuse d'enthousiasmes sacrificiels et de bonnes volontés, Boris amorce un repli dans une datcha de Peredelniko, à vingt-cinq kilomètres au sud-ouest de Moscou – là où prend forme un *Docteur Jivago* animé par « le désir de commencer à tout dire jusqu'au bout et à porter sur la vie un jugement qui soit dans l'esprit inconditionnel de jadis, sur les bases les plus larges<sup>2</sup> ».

Septembre 1956. *Novy Mir* refuse de publier *Jivago*, un tableau historique jugé « profondément antidémocratique ». Seize mois plus tard, sa parution chez Feltrinelli déclenche une « bombe Jivago » dont les effets vont être décuplés par l'attribution à son auteur du Nobel de littérature 1958. Tornade venimeuse et assassine. Va-t-on, comme maintes voix haineuses l'exigent, le déchoir de sa nationalité ? Pasternak plaide sa cause auprès de Khrouchtchev, premier secrétaire du Parti communiste.

Quitter définitivement mon pays équivaldrait pour moi à la mort, et c'est pourquoi je vous prie de ne pas prendre à mon égard une mesure aussi extrême. La main sur le cœur, je puis dire que j'ai fait quelque chose pour la littérature soviétique et que je puis encore lui être utile.

Reste que, pour demeurer dans son pays et s'y éteindre peu après, exclu de l'Union des écrivains soviétiques (donc laissé sans ressource autre qu'un travail de traduction), il devra renoncer au prix Nobel dont les fruits vénéneux lui inspirent, en janvier 1959, un poème visionnaire. L'épithète d'un homme divisé, déchiré, persécuté, mais non brisé, et qui, sans jouer les héros, refusa de jeter à tous les diables l'anneau sacré de Probité.

Hommes, liberté, lumière  
Sont tout près, mais sur mes pas  
J'entends approcher la meute :  
Je suis pris, bête aux abois.

---

1. Boris Pasternak, *Œuvres*, p. 1702.

2. *Ibid.*, p. 1696.

Forêt sombre, et sur la rive  
De l'étang le tronc d'un pin.  
La retraite est impossible,  
Mais advienne que pourra.

Quel méfait m'a-t-on vu faire,  
Suis-je un monstre, un meurtrier ?  
J'ai sur ta beauté, ma terre,  
Fait pleurer le monde entier.

Mais, déjà près de la tombe,  
Je le vois, ce temps prochain :  
Haine et vilénie succombent  
Au puissant esprit du bien.

Mais la traque est plus pressante.  
Non, ma faute, c'est ceci :  
Ma main droite est hors d'atteinte,  
Celle que mon cœur chérit.

Et le cou pris dans la corde,  
Je voudrais qu'en ce moment  
Ma main droite puisse encore  
Essuyer mes yeux brûlants<sup>1</sup>.

### **Un petit homme exemplaire**

Visiter la prison locale ? La moue dubitative que la question provoque chez le nouveau venu – un petit homme trapu, souriant, de noir vêtu et qui nous mène vers ce qui doit être une salle de conférences – met fin à ce qui, après tout, n'était qu'un protocole lié à la lecture du *Premier guide des camps de travail et des prisons* déjà cité :

Demandez à l'administration de l'établissement pénal en question de rencontrer les prisonniers politiques dont les noms figurent dans ce *Guide*. Votre requête sera rejetée, cela va de soi, mais la rumeur de votre visite viendra aux oreilles des prisonniers, et leur fournira encouragement et appui moral. L'administration, par contre, sera alarmée, car elle ne craint rien de plus que

---

1. *Ibid.*, p. 232.

de voir la preuve de l'existence des camps atteindre le monde libre<sup>1</sup>.

Certes, aujourd'hui, apprenons-nous, en théorie du moins, obtenir ce type d'autorisation n'a plus rien d'impossible ; mais pour cela il nous faudrait retourner à Kazan et y patienter quelques jours – à nos risques et périls – dans l'espoir que l'administration nous gratifie de ce plaisir. Une manœuvre qu'exclut notre emploi du temps. Quant à l'histoire récente de cette prison surgie en 1918 pour y fourrer les « contre-révolutionnaires », Rafaïl Khamitovitch Khisamov se fait une joie d'en évoquer les grandes lignes.

« Après la mort de Staline, donc au moment où les derniers prisonniers politiques du Goulag étaient remis en liberté, Tchistopol accueillait principalement des *zeks* ayant écopé des peines supplémentaires. Comme ce proche de Beria que Khrouchtchev avait fait boucler. Notez que, jusqu'en 1954, la prison accueillait aussi des droits-communs ; seulement, eux étaient placés dans un bâtiment à part, où les conditions d'existence étaient moins dures que pour les “politiques”. Toujours est-il que, de 1954 à 1978, il n'y eut plus ici que des droits-communs – trois cent soixante personnes environ. Après quoi s'est rajouté un bâtiment ; si bien qu'en octobre 1978 on a vu débarquer une trentaine de “politiques” transférés de la prison de Vladimir en prévision des Jeux olympiques de Moscou de 1980. L'idée étant qu'il valait mieux que les journalistes étrangers venus en URSS pour l'occasion n'entendent pas parler d'eux. Khrouchtchev n'avait-il pas déclaré qu'il n'y avait plus en Union soviétique de prisonniers politiques ? Un mois plus tard, de trente à quarante nouveaux “politiques” prenaient le même chemin. Après quoi, il s'est agi de petits groupes de trois à quatre personnes – gens qui, pour la plupart, s'étaient fait pincer à la frontière chinoise en s'efforçant de la franchir. Les Chinois les gardaient deux à trois mois, puis les remettaient aux Soviétiques. Tout ça a duré jusqu'en 1990. Un des derniers à quitter les lieux – un colonel de la Direction générale du renseignement qui en avait pris pour quinze ans – s'est vu amnistié par Eltsine. Je me souviens aussi d'un physicien appelé Mikhaïl

---

1. Avraham Šifrin, *op. cit.*, p. 9.

Petrovitch Kazatchkov, un défenseur des droits de l'homme arrêté en 1975 – supposément pour “trahison”. En vérité, lui n'avait fait que se rendre à l'ambassade des États-Unis dans l'espoir d'émigrer. On lui en avait collé pour dix-huit ans à régime sévère. A-t-il regagné Saint-Pétersbourg ? Il est aussi possible qu'il ait fini par émigrer...

– Et la population locale ? Comment réagissait-elle à la présence de ces prisonniers politiques ?

– Bon, officiellement, les employés de la prison n'avaient pas le droit d'évoquer l'existence de ces “politiques”, mais en fait – l'alcool aidant – peu parvenaient à tenir leur langue. Si bien que tout finissait par se savoir. Mais, de manière générale, les habitants de Tchistopol pensaient que si ces gens étaient en prison, c'est qu'ils étaient contre le gouvernement. Pour eux, c'était donc normal, car ce n'était pas avec la radio et les journaux officiels qu'ils allaient apprendre de quoi il retournait...

« Vous semblez surpris de ce que ces choses me soient encore familières. Mais vous savez : je suis natif du lieu ! En outre, en tant qu'historien, mon champ de recherche couvre l'histoire de la Russie depuis la Première Guerre mondiale jusqu'à ce jour. Et puis, en tant qu'humain, j'ai tôt senti que je devais m'occuper de ces choses – d'où aussi mon travail à Memorial, au sein d'un groupe à qui, par prudence, nous avons préféré donner un nom neutre : le Club des amis de l'histoire de la patrie ! Enfin, apprenez que vous avez affaire à un ancien directeur de l'école de la prison !!

« L'école de la prison, c'est toute une histoire. Elle commence en juin 1973 quand Leonid Brejnev, alors secrétaire général du Parti communiste autopromu maréchal de l'Union soviétique, se rend aux États-Unis pour rencontrer Nixon à propos d'un traité de limitation des armes stratégiques. Là-bas, apprenant que les prisons américaines sont dotées d'écoles, il décide de faire de même dans son pays. Voilà comment, encore étudiant, je me retrouve à enseigner l'histoire, la géographie, la littérature et la langue russe à des “droits-communs” dont certains sont derrière les barreaux depuis vingt ans. Et gare à ce que ne se mêlent jamais les trois groupes d'élèves : voleurs (les “aristocrates”), homosexuels et meurtriers ! Les “politiques” ? Qu'aurait-on pu leur enseigner, alors que tous avaient un plus ou moins haut niveau d'éducation ? Un seul,

je m'en souviens, faisait exception à la règle : un adepte de Léon Tolstoï. Lui, on l'avait collé chez les criminels...

« Mes activités d'enseignant se sont poursuivies quelque temps avant qu'on me bombarde directeur, puis, en 1978, qu'on me remercie – au vu de mes convictions politiques. J'ai donc fini mon doctorat d'histoire à l'université de Kazan, avec une thèse consacrée aux soulèvements paysans contre les bolcheviks. Mais quant à trouver du travail... C'est ainsi que, des amis m'ayant déniché un emploi à l'usine horlogère Vostok, j'y ai travaillé trente-deux ans – jusqu'à la retraite. En parallèle, j'ai souhaité réunir – quand la chose était encore interdite – du matériel témoignant du système des prisons et des camps soviétiques. Et j'ai ouvert ici une section de Memorial. Ainsi m'a-t-il été donné de fréquenter certains dissidents. Le poète Anatoli Iacobson, mort en Israël. L'historien Anatoli Krasnov-Levitine, mort en Suisse dans un accident. Alexandre Ogorodnikov, membre du Mouvement pour la renaissance de l'orthodoxie, condamné à huit ans de camp. Ou le fils du général Piotr Grigorenko.

« L'objectif de la section locale de Memorial, qui, faute d'argent, a dû élire domicile au Musée Pasternak inauguré en 1990, c'est d'ouvrir à terme un Musée d'histoire de la répression politique à Tchistopol – un projet soutenu par le Premier ministre de la République du Tatarstan. Un bâtiment a même été mis à disposition, qu'il s'agit de rénover ; mais, vu l'actuelle crise économique, allez trouver les cent millions de roubles nécessaires ! Donc pas grand-chose n'avance. En outre, souvent, je dois tout faire moi-même – y compris, chaque 30 octobre, l'organisation du "Jour à la mémoire des victimes de la répression politique"... une commémoration devenue officielle depuis 1991. Reste aussi ce qui touche à la grande croix que nous avons fait ériger, à côté de la prison, à la mémoire des fusillés – soit l'inscription sur des plaques de granit du nom des fusillés de 1936, 1937 et 1938, pour lesquels – vous l'imaginez – il s'est agi de faire passablement de recherches. Trois cent onze d'entre ces noms ont déjà été gravés. Plus de six cents doivent encore l'être sur de nouvelles plaques. Cela vous dirait-il de vous rendre sur les lieux ? Nous pourrions y aller de ce pas – ce n'est pas loin.

– Absolument ! Mais dites-moi juste : votre engagement répond-il en partie au fait que, dans votre famille, il se serait trouvé un ou des réprimés ?

– En partie, oui. C’est un fait qu’en 1937 un cousin de mon père a été fusillé et jeté dans une fosse commune – pour “trotskisme” ! C’est que, à l’époque, la police était priée de respecter certains quotas ; on fusillait donc aussi pas mal pour la forme. Mais, plus généralement, je vous l’ai dit : en tant qu’humain, je vois mal comment j’aurais pu me tenir à l’écart de ces réalités. À présent, attendez-moi un instant ; je préviens mes collègues, je photocopie pour vous un document et je reviens. »

### **Une vieille casquette du NKVD**

Passé la prison de très sinistre réputation (un bâtiment jaunasse aux fenêtres en partie obstruées et surmonté de barbelés), nous parvenons dans la partie d’un cimetière où, depuis 2012, se dresse le « Complexe commémoratif » dont Rafaïl nous a parlé. Devant nous, posé à même une mosaïque de dalles de formes inégales, un énorme rocher rouge duquel s’élançait une monumentale croix orthodoxe – hommage au prêtre Sergueï Ivanovitch Mikhaïlov, « torturé dans la prison de Tchistopol le 11 mars 1942 », et à tous les chrétiens orthodoxes enterrés en ce lieu. À côté : une haute plaque de granit où sont gravés les noms de centaines de victimes de la Grande Terreur – dont celui de G. Khisamov, le parent de notre Virgile. Ou bien est-ce une autre plaque sur laquelle on peut lire :

À ceux qui sont morts innocents pendant  
les années de terreur et d’illégalité.

Reposez en paix

Les gens de Tchistopol

De quoi nouer la gorge.

« Il n’est pas rare que les gens qui se rendent ici découvrent, inscrit dans le granit, le nom de quelqu’un de leur famille. À l’époque, on leur disait que leur parent était mort de maladie – un mensonge, bien sûr ! Souvent, alors, ils se mettent à

pleurer, puis nous demandent des détails. Des dates. Or voilà qu'un jour passe un gars porteur d'une rareté : une vieille casquette du NKVD – la police politique d'alors, connue sous le nom de « Commissariat du peuple aux Affaires intérieures ». Ce gars s'approche et me dit : « Ça tourne pas rond ; j'ai besoin de vodka ! » À quoi je réponds : « Je t'en donne contre ta casquette. » L'autre rechigne. Je lui demande : « D'où elle vient, ta casquette ? – Elle est à mon beau-père. » De fil en aiguille, j'apprends que ce beau-père était bourreau au temps de la Grande Terreur. Moi : « Peux-tu me présenter à ton beau-père ? » Comprenez-vous : documenter cette époque est pour nous d'une extrême importance. Alors lui de m'introduire auprès de l'homme en question. Un buveur invétéré – et frénétique ! Une épave, quoi. Nous faisons connaissance. À un moment, je lui propose un marché : je le fournis en vodka et lui me conte ses crimes. Eh bien, en cinq jours, il m'a tout raconté. Tout ! Si, ce faisant, il exprimait le moindre regret ? Aucun ! Il se considérait comme un simple homme de main. Un exécutant. Au reste, à l'entendre, les quatorze bourreaux qu'il évoquait étaient le plus souvent fin soûls au moment d'exécuter leurs victimes – ce pourquoi, fréquemment, le travail était bâclé. C'est qu'on les abreuvait d'alcool pour qu'ils tiennent le coup. Quant à moi, je peux vous dire que, de toute une semaine, je n'ai pu fermer l'œil. Et pourtant, j'en avais entendu, des histoires...

« Plus tard, ayant appris la chose, sa fille est venue me trouver ; elle a commencé à faire des histoires. J'ai dû lui promettre de ne rien publier tant qu'elle-même serait en vie. Quant au père, il était mort depuis six mois. Tenez, je vous ai photocopié un article que j'ai écrit là-dessus. Vous le lirez ce soir et demain, en fin de matinée, venez me retrouver au musée. Je vous parlerai de la mort de Martchenko. De ce que j'ai appris à ce propos. En 1987, à l'occasion du premier anniversaire de son décès, j'ai organisé une conférence. À deux reprises aussi, dans les années 1992-1993, j'ai publié à son sujet un article dans des journaux locaux ; mais impossible de les retrouver. On vous demande du matériel et on ne vous le rend jamais... »

Jouxant le cimetière : une église qu'on sait avoir servi d'annexe au NKVD. Y furent enfermés des centaines de Russes d'origine allemande, hollandaise et française venus s'établir ici

au XIX<sup>e</sup> siècle et devenus des « traîtres » dès le déclenchement de l'opération Barbarossa – le 22 juin 1941. Beaucoup sont morts de faim ou de maladie, commente Rafaïl.

« Plusieurs vagues d'arrestations se sont succédé – dont une qui comptait mille cinq cents personnes. Ces gens étaient parqués jusqu'à cinquante dans vingt mètres carrés. Ils devaient dormir debout. Voyez-vous ce petit clocher ? L'hiver, on ne pouvait enterrer personne ; le sol était trop dur. Les morts étaient donc entassés dans ce clocher. Au printemps, on creusait une fosse. Des fosses communes, on en a retrouvé tout un tas. En ville. À l'extérieur de la ville...

« À propos, vous m'avez bien dit que demain vous vouliez vous rendre sur la tombe de Martchenko ? Il vous faudra prendre un taxi, car le cimetière où on l'a enterré se trouve assez loin. Malheureusement, je ne peux pas vous y accompagner, mais je vous ai écrit l'adresse ici ; vous n'avez qu'à donner ce papier au chauffeur. Quant à l'emplacement de la tombe, je vous ai fait un croquis. Mais vous savez, il y a un moment déjà que je ne n'y suis plus allé. Il vous faudra sans doute vous armer d'un peu de patience !

« Allez, je vous attends au musée demain, vers onze heures. »

### **Liberté provisoire**

À peu de chose près, l'article de Rafaïl figurant dans l'édition du 22 juillet 2000 des *Nouvelles de Tchistopol* reprenait ce que lui-même nous avait dit au cimetière. Premier d'une série annoncée, il offrait au lecteur la liste de cinquante personnes exécutées, sans autre forme de procès, entre 1930 et 1938 – ce, en vertu de l'article 58 (al. 8, 10 et 11) du Code pénal de la RSFSR. Un passage, toutefois, propre à faire se dresser les cheveux sur la tête, valait d'être traduit – ce que Norbert fit sur-le-champ :

Pour compléter ce qui vient d'être dit, il convient de rapporter le récit d'un participant des mises à mort qui faisaient suite aux verdicts de la Troïka.

« D'habitude, c'est pendant la nuit qu'on emmenait [les condamnés] au lieu d'exécution, dans les sous-sols de la prison.

Mais il existait d'autres lieux d'exécution encore. Sur le sol, on avait étendu une bâche et, à l'endroit où l'on plaçait les condamnés, visage tourné vers le mur, sous leurs pieds, on répandait de la sciure – pour le sang.

« On tirait dans la nuque, au milieu de la tête. Le condamné tombait visage vers l'avant, ou sur le côté, ce qui ne posait aucun problème à des gens expérimentés et aux nerfs solides. Parfois, le tir dans la nuque ne réussissait pas bien – c'est qu'une balle peut ricocher – et emportait un bout du crâne. Les balles de pistolet de type Nagant étaient probablement aplaties. (Avec les Browning, par contre, il n'y avait aucun ricochet ; c'est pourquoi le chef du NKVD Boulydenko préférait cette arme.) Ainsi, une balle tirée d'une main peu sûre peut passer par la paroi du crâne et ressortir par les yeux... L'homme tombe, se tord et crie, mais ne meurt pas. Alors ils [les bourreaux] perdent complètement leurs nerfs et ils déchargent sur lui tout le magasin du revolver, sans se soucier d'où la balle frappe. Prenant place sur la personne couchée, tu tires à bout portant dans la tête, dans la poitrine, n'importe où... Puis viennent la vérification des documents, le chargement des corps dans le camion ; mais ce sont d'autres qui s'en occupent. Toi, tu te reposes, tu bois un verre de vodka (c'est de mise) et tu attends la prochaine "partie". »

L'homme se souvient de la nuit du 3 au 4 novembre 1937. En toute hâte, il leur avait fallu exécuter quatre-vingt-huit personnes, parmi lesquelles plusieurs femmes. Dans la fosse où on avait jeté les condamnés, quelqu'un reprit connaissance et se mit à gémir, n'étant que blessé. Un des exécuteurs était alors descendu dans la fosse, progressant sur les corps, et, pour achever sa tâche de bourreau, avait enfoncé sa baïonnette à l'aveuglette, car il faisait sombre, l'endroit n'étant éclairé que par une lampe à kérosène. Ensuite, de la chaux vive et une couche de terre.

Ainsi enterrait-on en cachette, sans avertir aucun parent, transformant en « humus paroissial » croyants et athées, communistes et hors-partis.

Horreur ! Après pareille lecture, le mieux que nous puissions faire était d'aller nous dégourdir les jambes et l'âme, puis de nous dénicher un restaurant (car, après tout, nous n'avions rien mangé depuis la veille au soir). De restaurant, nous finîmes par en trouver un aux allures de cantine ; quant au tour en ville... trop déprimant. D'où un retour anticipé dans une chambre rudimentaire au point qu'il nous tardait déjà de la quitter.

Disposant donc de la soirée, et qui plus est songeant à ce que Rafaïl comptait nous dire le lendemain, l'idée me prit d'étaler – faute de table – mes notes sur le lit. Cela en sorte d'accompagner par la pensée Tolia depuis le point où je l'avais laissé jusqu'au seuil de la prison de Tchistopol. Soit de retracer son parcours depuis le 29 juillet 1971... date à laquelle, après trois ans de camp dans la région de Perm, il s'en allait purger un an d'exil intérieur à Tchouna, dans la région d'Irkoutsk. Tchouna où, très précisément, Larissa venait de végéter trois ans et demi pour avoir protesté contre l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du Pacte de Varsovie.

De l'année écoulée à Tchouna, j'ignore tout. Advient l'été 1972 et le retour vers Moscou, où Tolia n'est pas autorisé à s'installer. Passé donc quelques jours rue Oudaltsova, chez cette *sœur* de Larissa qu'est Lioudmila Alexeïeva, le couple que forment désormais Lara et Tolia doit composer avec la règle dite du « kilomètre 101 » barrant – pour un temps  $x$  – l'accès des grandes villes aux condamnés qu'on vient de libérer. Croient-ils avoir déniché ce qu'ils cherchent à Vakhonino, où Tolia décroche un emploi au kolkhoze local ? Le permis de résidence lui est refusé. C'est que, tout près, se trouve un territoire de chasse réservé aux huiles du Parti ! Ce sera alors Taroussa, une ville située à cent dix-sept kilomètres au sud-ouest de Moscou ; là où, durant l'été 1958, Nadejda Mandelstam entreprenait la rédaction de *Contre tout espoir*. Là encore où Norbert et moi comptons nous rendre dans la mesure où ce lieu signifia énormément aux yeux de Larissa et de Tolia puisqu'il s'y sont mariés et que, le 15 mars 1973, leur fils Pavel y a vu le jour.

Période heureuse ? Relativement, en dépit d'une situation d'emblée tendue et qui va vite s'aggraver. C'est que, pas plus du reste que Larissa, Tolia n'est disposé à « vivre comme les autres ». Ainsi, le 23 août 1973, s'adresse-t-il à Kurt Waldheim, secrétaire général des Nations Unies, à propos d'Andreï Amalrik, contestataire expédié dans un camp de la Kolyma pour avoir écrit *L'Union soviétique survivra-t-elle en 1984 ?* Suit une lettre adressée à Willy Brandt, l'avertissant des dangers de la « détente ».

La riposte des autorités vient d'abord sous forme d'une perquisition opérée en novembre 1973, incluant la saisie des carnets de Tolia. Deux mois plus tard, convoqué au KGB de

Moscou, le même Tolia se voit adresser une sérieuse « mise en garde » à propos d'actes jugés « antisociaux » : publication en Occident de *Mon témoignage*, lettres ouvertes, déclarations écrites ou signées...

Février 1974. Le nom de Martchenko apparaît au bas de l'« Appel de Moscou ». Ses signataires y protestent contre l'expulsion de Soljenitsyne hors du pays. En outre, ils exigent la publication de *L'Archipel du Goulag* – cette « grandiose pierre tombale au pays du gel éternel », selon l'expression de Lydia Tchoukovskaïa<sup>1</sup> – et celle des « archives de la Tcheka-Guépéou-NKVD-MGB ». Licencié de son emploi aux services du chauffage urbain, Tolia est placé sous « surveillance administrative » de la milice, avec obligation de se trouver chez lui entre huit heures du soir et huit heures du matin. Qui plus est, il lui est interdit de fréquenter restaurants, cafés, cinéma, maison de la Culture et maison de repos Kouibychev – et, bien sûr, de quitter la ville sans l'autorisation de la milice. Une autorisation qui, systématiquement, lui sera refusée, s'agissant de retrouver à Moscou une Lara soucieuse de ne pas lâcher son appartement – et donc contrainte d'y trouver un emploi. Ce en sorte de couper à tout risque de condamnation pour « parasitisme » et « violation des règles relatives au régime des passeports »...

2 juillet 1974. Solidaire d'Andreï Sakharov, dont il a fait la connaissance et qui proteste contre les inhumaines conditions de détention des prisonniers politiques, Tolia entame une grève de la faim.

11 octobre. Lassé des finasseries administratives, il fait connaître son refus d'accepter plus longtemps le régime de surveillance auquel on le soumet. Convoqué au tribunal populaire de Taroussa, le voilà condamné à trente-cinq roubles d'amende pour « infraction aux règles de la surveillance ». Le KGB prévient : « Martchenko doit quitter le pays ; sans quoi, ça ira mal pour lui. »

4 décembre. Le mouvement s'accélère. Seconde convocation devant le tribunal et seconde amende pour ne s'être pas présenté au commissariat afin d'y remplir les formalités d'enregistrement. Une semaine plus tard, Tolia écrit à Nikolaï Podgorny, président du Présidium du Soviet suprême de

---

1. Lydia Tchoukovskaïa, *Les Chemins de l'exclusion*, p. 153.

l'URSS, déclarant qu'il renonce à la citoyenneté soviétique et souhaite émigrer aux États-Unis. Une réponse lui parvient sous forme de convocation à la direction des Affaires intérieures de la région de Kalouga. Là-bas, le chef du Bureau des visas et de l'enregistrement (OVIR) lui recommande de répondre à une invitation émanant d'Israël, arguant que, une fois quittée l'Union soviétique, il lui sera aisé de modifier sa destination. Tolia refuse de coopérer.

4 janvier 1975. Découvert à Moscou chez Larissa, il se voit infliger une amende. Deux jours plus tard, il s'offre une conférence de presse à l'intention d'une poignée de correspondants étrangers !

15 janvier. Le chef de la milice de Taroussa informe Martchenko qu'une action pénale a été entamée à son encontre pour violation des règles de la surveillance (article 198-2 du Code pénal de la RSFSR). À titre de mesure préventive, il doit signer un engagement écrit de ne plus quitter les lieux.

26 février. Perquisition à propos de l'affaire des « infractions aux règles de la surveillance administrative ». Sans que soit établi le moindre procès-verbal de perquisition, cahiers et carnets de notes de Tolia sont saisis, de même que les manuscrits de Larissa. Après quoi, pour avoir quitté Taroussa sans autorisation, Martchenko va être de nouveau arrêté. À la milice, il refuse de répondre aux questions, de se laisser prendre les empreintes digitales et de signer un quelconque document officiel.

27 février-12 mars. Tolia est confiné dans une cellule de l'isolateur d'instruction de Kalouga. Menotté, il y est roué de coups par un officier et quatre surveillants. Bientôt il entreprend une grève de la faim illimitée, protestant de ce que l'on s'apprête à le juger, non pour violation du règlement de la surveillance, mais pour son activité civique et son intention d'émigrer aux États-Unis. Après trois jours, il est nourri de force.

Pour finir, le 31 mars 1975, accusé des infractions prévues à l'article 198-2 du Code pénal de la RSFSR, Martchenko écope de quatre ans de relégation en Sibérie. À Tchouna, de nouveau. Au cours de sa déposition finale, il a soin d'insister sur le fait que s'il est condamné, c'est bel et bien pour « activités antisociales » et non pour des vétilles administratives résultant d'un vulgaire coup monté par le KGB. Après quoi, au cours des deux semaines précédant son transfert – et jusqu'au 21 avril,

en fait, soit pendant cinquante-trois jours –, il poursuit une grève de la faim menaçant de lui être fatale.

Fin mai 1975, Tolia parvient à Tchouna. Il y travaille dans un combinat forestier, puis comme homme à tout faire dans un jardin d'enfants. Larissa l'y rejoint. Tandis qu'elle continue d'alimenter l'almanach *Pamiat'* destiné aux futurs historiens, Martchenko entreprend le récit de sa grève de la faim. Deux ans plus tard – après donc que son nom a figuré sur la liste des cofondateurs du Groupe de surveillance des accords d'Helsinki –, au cours d'une perquisition (la dixième depuis 1968), le manuscrit d'*Une grève de la faim* est découvert dans la cave et confisqué. Ne restera à son auteur qu'à en écrire une nouvelle version qu'il clôt ainsi :

Il me semble que toute coopération internationale avec le régime soviétique, dans les domaines culturel et économique, si elle n'est pas assortie de la volonté résolue d'influer sur le comportement de ce régime à l'égard de ses propres citoyens, ne peut que l'encourager à cultiver la cruauté et le despotisme. L'existence de détenus politiques dans ce pays, et plus encore leur situation tragique, ne constituent plus de nos jours une affaire intérieure à l'Union soviétique. Les liens noués avec les dictatures féroces d'aujourd'hui abaissent le niveau moral de l'humanité tout entière. Car ce sont ces traits d'inhumanité, de cruauté, cette toute-puissance reconnue à l'usage de la force qui tendent à se répandre dans le monde entier<sup>1</sup>.

Septembre 1978. Sa peine de relégation touchant à sa fin, et à défaut d'être autorisé à vivre à Moscou, Tolia trouve à loger sa petite famille à Karabanovo, village situé à quelque cent kilomètres de la capitale et près d'Alexandrov. Il y déniche une maison quasi en ruine, mais bon marché. Là-bas, parallèlement à ses démarches en vue de bâtir une maison à deux étages, il se fait homme à tout faire dans une cantine, puis chauffagiste dans la salle des chaudières municipale, endurant des horaires très irréguliers. Là-bas également, le KGB, qui ne le lâche pas d'une semelle, lui intime l'ordre d'émigrer. Ignorant la menace, Tolia poursuit la rédaction d'un troisième ouvrage couvrant la période 1966-1969. Son titre : *Vis comme tout le*

---

1. Anatoli Martchenko, *Une grève de la faim*, p. 84-85.

*monde*. Peu après, toutefois, s'étant vu dénier par les autorités de Karabanovo le droit de construire la maison à deux étages que, dans les faits – sûr de son droit et de sa connaissance des lois et règlements –, il a déjà bâtie, il s'emporte : « Cette fois, c'est fini. Nous émignons ! » Larissa :

Quel autre choix nous restait-il ? Anatoli a annoncé notre décision à Pasha, qui s'est redressé fièrement : « Si vous le voulez, partez. Mais moi, je reste ici. » Anatoli a aussitôt renoncé à son projet<sup>1</sup>.

17 mars 1981. Cependant que Larissa et Pavel demeurent à Karabanovo, Tolia, qui a dû se rendre à Moscou, est une fois de plus arrêté et inculpé pour « agitation et propagande antisoviétiques ». Excédé,

il refuse de répondre aux questions des enquêteurs et dit considérer le KGB et le PCUS comme des organisations criminelles. Lui qui, vingt ans plus tôt, participait, enthousiaste, aux chantiers des Jeunesses communistes, a suivi un long parcours qui reflète celui de la dissidence tout entière<sup>2</sup>.

2 septembre 1981. À quarante-trois ans, Tolia, qui a déjà passé quinze ans en détention ou en relégation et deux autres sous contrôle administratif, est jugé par le tribunal de Vladimir. D'emblée, il précise que, sur les six fois qu'on le traîne devant un tribunal, c'est bien la première qu'il l'est pour des actions qu'il a commises – et non pour des motifs qui n'en sont pas. En outre, il déclare

s'être peu à peu rendu compte de la véritable nature de ce régime qui prétend tout faire pour le bien du peuple et, par la terreur, force celui-ci à l'aimer. Désormais, il admet lui être hostile, même s'il n'a jamais appelé à la violence ni au renversement du pouvoir soviétique. Il remarque que les individus sont jugés pour ce qu'ils ont dit ou écrit : « Seuls les régimes fascistes et communistes se défendent ainsi : au lieu de s'attaquer aux idées, ils s'attaquent aux têtes<sup>3</sup>. »

---

1. Cécile Vaissié, *Russie : une femme en dissidence*, p. 180.

2. Cécile Vaissié, *Pour votre liberté et pour la nôtre*, p. 265.

3. *Ibid.*

Trop peu de faits concrets figurant dans l'acte d'accusation (Tolia ayant déjà été jugé et condamné pour presque tous les écrits qui lui étaient reprochés),

le procureur a lancé son principal argument, sur un ton triomphal : « Sa propre mère demande qu'on le fusille ! » Il a lu une déclaration d'Élena Vassilievna : « Dans notre famille, il n'y a que des Soviétiques. De bons Soviétiques. Il est le seul monstre. Fusillez-le ! »

La mère d'Anatoli ne savait ni lire ni écrire, elle était incapable de formuler les choses ainsi et avait signé tout ce que l'enquêteur lui avait présenté<sup>1</sup>.

Au total, Tolia est condamné à dix ans de camp à régime sévère et à cinq de relégation – ce, en vertu de l'article 70-2 du Code pénal de la RSFSR.

ART. 70. – Menées ou propagande antisoviétiques. – Les menées ou la propagande aux fins de saper ou d'affaiblir le pouvoir soviétique, ou bien la commission d'infractions contre l'État, isolées et particulièrement dangereuses, la diffusion aux mêmes fins d'assertions calomnieuses dénigrant le régime politique et social soviétique, ainsi que la diffusion, la publication ou la détention aux mêmes fins de littérature de même tendance, sont punies de la privation de liberté pour une durée de six mois à sept ans, ou de la résidence forcée pour une durée de deux à cinq ans.

Ces mêmes actes, soit accomplis par une personne précédemment condamnée pour des infractions particulièrement graves contre l'État, soit commis en temps de guerre, sont punis de la privation de liberté pour une durée pouvant aller de trois à dix ans.

La loi impose-t-elle d'attendre la décision du procès en cassation ? Qu'importe : le « parasite » est expédié dans un camp de l'Oural, près de Perm. Ce même hiver, la maison d'Anatoli et Larissa est démolie de fond en comble. Au printemps suivant, la neige ayant fondu, Boris Koulaïev découvrira dans le potager le manuscrit de *Vivre comme les autres* que Tolia, en habitué des perquisitions, avait emballé dans de la paraffine et glissé dans un bout de tuyau avant de dissimuler le tout sous un tas de

---

1. Cécile Vaissié, *Russie : une femme en dissidence*, p. 189.

neige. Quant au couple Martchenko, entre 1981 et 1984, il ne recevra que quatre fois l'autorisation de se reformer : trois pour un rendez-vous d'une à deux heures ; une autre pour une rencontre censée durer jusqu'à trois jours, mais qui – sadisme oblige – ne durera que vingt-quatre heures.

Décembre 1983. Les surveillants du camp de Perm s'en donnent à cœur joie : sauvagement jeté à terre, Tolia est tabassé jusqu'à en perdre connaissance. Sa tête heurte à plusieurs reprises le sol de ciment. Après quoi, il est abandonné à même le sol de sa cellule, menottes aux poings. S'ensuivront : vertiges, maux de tête, perturbations de l'odorat, de la vue et du goût. Rapportant ces faits, Larissa confie :

En 1984, j'ai rencontré Anatoli pour la dernière fois. Ensuite, je demandais par écrit les rendez-vous auxquels la législation me donnait droit, et j'essuyais refus sur refus. La procureure à laquelle je me plaignais me répondait sèchement : « Il est privé de rendez-vous, car il n'a pas respecté le régime de détention<sup>1</sup>. »

Octobre 1985. Le voici transféré à la prison de Tchistopol – un établissement à propos duquel Nathan Chtcharanski, qui s'y trouva incarcéré à deux reprises (en 1981 et en 1983), écrit :

Ici comme à Lefortovo, des volets métalliques empêchaient la lumière du jour de pénétrer. Nous ne voyions la lumière naturelle qu'au cours des promenades, mais comme en hiver il arrivait fréquemment qu'on nous fit sortir dans la cour au petit matin, alors qu'il faisait encore nuit, des mois pouvaient s'écouler sans voir le soleil. La nourriture se composait presque toujours de soupe liquide, de pain et de gruau<sup>2</sup>.

Mais encore :

À ce propos, lorsqu'un dissident meurt dans un camp politique, sa famille n'a pas le droit de réclamer son corps, qui est enterré dans une tombe marquée d'un numéro impossible à retrouver. Les autorités se plaisent à dire que, le détenu n'ayant pas terminé sa peine, elles ne peuvent rendre son corps. (Mort à Tchistopol,

---

1. *Ibid.*, p. 202.

2. Nathan Chtcharanski, *Tu ne craindras pas le mal*, p. 239.

Anatoli Martchenko constitue une exception : comme il était mondialement connu, les autorités ont accepté qu'il soit enterré dans le cimetière civil non loin de la prison<sup>1</sup>.)

Rendue anxieuse par la tournure que prennent les événements, Larissa s'adresse au président français François Mitterrand. Elle n'obtiendra de lui – ni de son cabinet – aucune réponse. Un même sort attendra les lettres du Comité Martchenko... faisant de la France, ce pays dit « des droits de l'homme », la seule nation qui n'ait jamais daigné répondre à nos appels.

### Compte à rebours

Vrai de vrai : il fait peine à entendre, Andreï. Chauffeur de taxi depuis des lustres, il n'en peut plus de soupirer après le temps d'avant l'« ère du fric ». Pensez : « Une industrie horlogère qui pouvait garantir quatorze mille emplois. Des filatures. Des entreprises de construction. Des fabriques de chaussures. Des domaines agricoles. Un combinat de viande. Des confiseries... Tout ce que vous voudrez. Et aujourd'hui : plus rien ! Des riches qui vendent le pétrole et se gardent le fric. À cause du fric, la cohésion sociale s'étirole. Les vieux amis ? Ceux qui ont réussi se retrouvent entre eux. Sa maison n'a qu'un étage ? On s'en rajoute un second ! On se rencontre entre friqués et on oublie les autres. Chacun s'enferme chez soi – un chez-soi si possible surdimensionné –, sans plus connaître le nom de ses voisins. On cesse même d'entretenir les petites datchas. Ce qu'il faut, quitte à s'endetter, c'est montrer qu'on a du pèze ! Qu'on est riche. Et allez donc rouspéter auprès de votre patron ; demander une augmentation : “Tu peux partir, j'ai cent types comme toi qui attendent.” Quant aux jeunes filles, elles gagnent trente fois plus à Moscou qu'ici. À Tchistopol, c'est tout simple : on a cessé de vivre. »

Autant dire : une litanie conforme à *La Fin de l'homme rouge* – cette magistrale polyphonie des espérances brisées due à Svetlana Alexievitch.

---

1. *Ibid.*, p. 276.

À présent : le cimetière. Nous y attend – je n'exagère en rien – une mer de neige fondue de dix bons centimètres. Or c'est qu'elle est éloignée de l'entrée, la tombe que Norbert et moi recherchons. Et c'est aussi qu'il est tout sauf précis, le croquis de Rafail. Mais autant prendre la chose du bon côté... quitte à barboter dans une marée blanche, réfrigérante. Ainsi, de rang en rang. Doutant. Persévérant. Doutant encore. Jusqu'à ce qu'enfin se dresse devant nous un imposant rocher rougeâtre – de ceux que les Baltes affectionnent – coiffé d'un peu de mousse vert tendre. Sous une large croix orthodoxe pratiquée dans la pierre : une inscription partiellement dissimulée par quatre fleurs de plastique blanc et vert.

MARTCHENKO  
ANATOLI  
TIKHONOVITCH  
1938-1986

Quelques minutes à nous recueillir. À nous remémorer. Une pensée étreinte face à une vie martyrisée, broyée, censée clore pour de bon l'ère des horreurs post-staliniennes. Déjà, chaussures saturées d'eau, nous filons – silencieux – vers l'hôtel, nous y changer.

Rafail désirant évoquer la fin de Martchenko... Cela signifiait-il qu'il savait quelque chose de précis à propos d'une mort entourée de mystère ?

En l'occurrence et tout d'abord, le 4 août 1986, une année donc après l'accession de Gorbatchev au plus haut rang de l'État et à l'instant d'inaugurer une énième grève de la faim, une lettre de Tolia parvient aux participants de la Conférence de Vienne sur la sécurité et la coopération en Europe. Une lettre dénonçant les violations des droits de l'homme en URSS ; exigeant que les tortures des prisonniers soient interdites ; réclamant une amnistie politique générale et assurant aux délégués qu'il n'interromprait son action qu'au terme de leur conférence. Sitôt après, Tolia est condamné au régime carcéral sévère. De leur côté, Larissa et Sophia Kalistratova expédient au Présidium du Soviet suprême une demande d'amnistie pour l'ensemble des prisonniers politiques en URSS.

Septembre 1986. Dans une lettre codée, Tolia écrit à Lara : « Ne te fais pas de soucis pour moi. Ils ont commencé à me nourrir artificiellement un mois après que j'ai débuté ma grève de la faim. » Redoute-t-on en haut lieu la mort de Martchenko, cet homme dont le nom est bien connu de toutes les chancelleries occidentales ? S'achemine-t-on vers une libération ? Ainsi ose espérer Lara. Reste que plus tard elle écrira :

À un moment donné, après le 8 octobre, le régime sévère a été prolongé, et bientôt après il s'est produit quelque chose d'important, pour lequel il n'y a actuellement pas d'explication exacte : ou bien Martchenko a été transféré hors de Tchistopol, ou bien il a passé un mois au cachot. J'ai des raisons de supposer que cette dernière explication est la plus probable. Cela signifie que, durant le troisième mois de sa grève de la faim, il a été privé de vêtements chauds, de couvertures, de matelas ; il n'a reçu ni lettres, ni journaux, ni livres, il n'avait pas le droit d'écrire. On tuait Anatoli<sup>1</sup>.

Pendant ce temps, à l'extérieur du pays, par la voix des gouvernements et des ONG, l'opinion publique accentue sa pression. Outre Martchenko, elle exige que tous les prisonniers politiques détenus en Union soviétique soient libérés. Les autorités ont beau répondre qu'en URSS il ne se trouve plus aucun détenu de ce type, mais seulement des droits-communs, l'affaire embarrasse. D'où ce fait que, peu après avoir décrété l'ère de la perestroïka, le pouvoir commence à comprendre qu'il s'agit de se fendre d'actions concrètes prouvant un début de changement dans la politique d'État. Ainsi, ce même mois de septembre, se prend-on à libérer des « politiques » de la zone réservée aux femmes. De même extrait-on de la prison de Lefortovo quelques personnes en attente de jugement. Il n'empêche qu'à l'époque, selon une liste rendue publique par le défenseur des droits de l'homme Kronid Loubarski, sept cent quarante-cinq prisonniers politiques demeurent incarcérés.

13 novembre 1986. Pour faire suite à sa lettre adressée à Gorbatchev, Larissa reçoit la visite d'un haut fonctionnaire du Parti se disant porteur des « pleins pouvoirs ». L'homme lui

---

1. Larissa Bogoraz, « Déclaration à propos de la mort de mon mari, Anatoli Martchenko », *Cahiers du Samizdat*, n° 124, janvier 1987, p. 12-14.

conseille de rédiger un recours en grâce pour Martchenko ; ce qu'elle fait le 20 novembre. Dès le lendemain, le KGB lui propose d'émigrer sur-le-champ en Israël avec son mari et leur fils. Lara exige alors de pouvoir consulter Tolia. Ferme refus du KGB :

« Il n'y aura pas d'entrevue, mais rédigez toujours votre demande. » J'écrivis. Deux jours après, comme je le crois, mon mari a arrêté sa grève de la faim. Deux faits militent en faveur de cette hypothèse : le 26 novembre, on a tout à coup débité de 5 roubles le compte de mon mari au magasin de la prison, pour des produits alimentaires. Je l'ai appris au vu du bordereau de comptes personnel de Martchenko à la prison. Ce document, tombé entre mes mains pour quelques minutes à cause de l'inadvertance de l'administration, disait beaucoup. En particulier, il apportait une preuve convaincante que la grève de la faim de Martchenko avait duré sans interruption d'août à novembre [...]. Le deuxième fait est le suivant : le 28 novembre, Tolia m'a envoyé une lettre me demandant de lui faire parvenir un colis alimentaire adressé au nom du chef de l'infirmerie. Ni le colis, ni la lettre n'étaient autorisés. Si la lettre était authentique, cela veut dire qu'il avait suspendu son jeûne, ou qu'il s'appêtait à le faire<sup>1</sup>.

Martchenko aurait-il consenti à cesser sa grève de la faim ?

*La seule explication de la cessation du jeûne – si elle a eu lieu – est que mon mari a été informé que la question d'une amnistie politique serait prochainement réglée. Qui a pu lui communiquer cette information ? Évidemment, un des hauts fonctionnaires de Moscou venus le voir les 25 et 26 novembre<sup>2</sup>.*

Et puis, le 9 décembre 1986, Lara reçoit du directeur de la prison de Tchistopol un télégramme l'informant que, la veille, son mari était décédé.

Le jour même, nous sommes partis en train : Pasha, Sania, Katia Vélikanova et Micha, Flora Pavlovna, Kolia Miougué – le fils d'une autre sœur de Vélikanova –, Guennadi Loubénitski – un ami de Sania – et moi. Arseni Roguinski nous rejoignait par avion. Nous

---

1. *Ibid.*, p. 15.

2. *Ibid.*

sommes arrivés à Tchistopol le 10 et, à seize heures, nous nous sommes présentés à la prison<sup>1</sup>.

Le directeur de l'institution en question s'étant déclaré malade (!), le groupe est reçu par son adjoint pour les questions politiques. D'emblée, il leur est signifié que la dépouille ne saurait être transférée à Moscou. Et pas question non plus que Larissa et ses proches puissent passer la nuit auprès du cercueil : « Vous verrez le corps à la morgue, dans son cercueil, prêt à l'enterrement. Vous aurez alors la possibilité de lui faire vos adieux. »

Par la suite, nous devons apprendre qu'il [le cercueil] n'avait pourtant pas été seul : de l'aube du 9 décembre jusqu'aux funérailles elles-mêmes, à la morgue, dans la salle de dissection, veillaient en permanence trois agents du MVD (ou du KGB). Ils montaient la garde sur Anatoli mort<sup>2</sup> !

Arrive la rencontre avec le directeur du service médical de la prison. Pour autant, s'agissant d'apprendre de quoi, précisément, Tolia est mort, rien à faire. Dystrophie du myocarde, comme l'affirme le médecin ? – un diagnostic somme toute peu convaincant. Hémorragie cérébrale, selon le neurologue de l'hôpital de la ville rencontré plus tard – hôpital où Tolia paraît être arrivé dans un état désespéré ? Aurait-il succombé aux drogues administrées tandis qu'il faisait la grève de la faim<sup>3</sup> ? Le lendemain, tous se rendent à la morgue. Le convoi qui alors se dirige vers le cimetière en bus funèbre est « bondé de personnes en civil, qui ne nous quittèrent pas d'une semelle ». Larissa et ses proches exigent de porter le cercueil. Lara :

Les lieux étaient déserts et venteux. Il n'y avait personne dans les parages en dehors de nous et de l'escorte de Tolia. Ils avaient tout le nécessaire sous la main, mais ils avaient décidé de ne pas nous laisser approcher de la fosse, et ils se sont placés au bord « jusqu'à la fin de l'opération », suivant la formule de l'un

---

1. Cécile Vaissié, *Russie, une femme en dissidence*, p. 209-210.

2. Larissa Bogoraz, « Déclaration à propos de la mort de mon mari », p. 7.

3. Anne Applebaum, *op. cit.*, p. 593. Selon le témoignage d'Alexandre Chatravka et du docteur Anatoli Koryaguine.

d'eux. Les amis de Tolia ont prononcé quelques mots d'adieu au-dessus de sa tombe. Puis nous nous sommes mis à remplir la fosse de terre, d'abord à la main, puis avec des pelles [...]. Nous avons dressé une croix de pin – j'espère qu'elle était l'œuvre des autres prisonniers. Sur la croix, j'ai écrit au stylo-bille : « Anatoli Martchenko 23-1-1936 – 8-12-1986<sup>1</sup> ».

Lara encore, interrogée par Cécile Vaissié :

Au cimetière, des prisonniers avaient creusé la tombe et nous avons insisté pour la refermer nous-mêmes. Nous y avons planté une solide croix en bois, toute simple, sur laquelle nous avons écrit au crayon noir : « Martchenko Anatoli, 23.01.1938 – 8.12.1986 ». Arseni a dit à l'escorte : « C'est bon, vous êtes libres, vous pouvez y aller. » Ils sont restés inflexibles : « L'opération n'est pas terminée. Nous devons rester jusqu'à la fin. » Ils ne sont partis qu'après nous<sup>2</sup>.

Fidèle à ses méthodes, l'administration refuserait à Larissa tout certificat d'inhumation. Ne lui seraient restitués ni les missives des amis de son mari, ni les photos en sa possession, ni ses dernières lettres, ni ses écrits. Pendant ce temps, depuis leur exil à Gorki, faisant écho à l'accablante nouvelle, Andreï Sakharov et Elena Bonner adresseraient à Larissa ce télégramme :

Lara chérie ! Nous sommes bouleversés par la nouvelle de la mort de Tolia. Avec tous les amis, nous pleurons la perte d'un ami, un homme pur, étonnant, magnifique.

Aujourd'hui, notre espoir naïf nous fait honte. Nous sommes avec vous en pensée en ces jours tragiques<sup>3</sup>.

### **Mort les menottes aux poings !**

« Ce que j'ai à vous dire vous étonnera peut-être : "Où donc est-il allé chercher tout ça ?" Alors souvenez-vous que j'ai un temps dirigé l'école de la prison et demandez-vous si le fait

---

1. Anne Applebaum, *op. cit.*, p. 607.

2. Cécile Vaissié, *Russie, une femme en dissidence*, p. 211-212. Dans ce même ouvrage, à propos de la tombe, Larissa précise : « Le gardien du cimetière avait reçu l'ordre de ne jamais montrer la tombe de Martchenko » (p. 216).

3. Larissa Bogoraz, « Déclaration à propos de la mort de mon mari », p. 8.

d'en avoir été expulsé était de nature à m'éloigner de certaines connaissances telles que le lieutenant qui a tenté de pratiquer sur Martchenko la respiration artificielle, puis s'est vu remercier... à l'instar – du reste – de tous ceux qui ont assisté à la mort de Tolia.

« J'en viens aux faits. Après que Martchenko a cessé sa grève de la faim, on l'a laissé sans assistance médicale. À la prison, il y avait bien des infirmières, mais aucun médecin. Advient le dimanche 7 décembre. Quelqu'un réalise que le prisonnier est en train de faire ce qui lui semble une crise cardiaque. D'où appel dare-dare à Kazan – à la direction du KGB. Que faire ? La direction étant en congé dominical, l'officier de service ne sait trop que répondre. "Faites ce que vous voulez !" Suite à quoi, ici, on décide d'amener Tolia aux urgences de l'hôpital urbain n° 2 – près de l'Usine horlogère. C'est ce qu'ils font. Tolia a beau être inconscient, proche du coma, on le transporte... menotté ! Là-bas, un médecin ayant le grade de lieutenant s'écrie : "Ôtez-lui ses menottes !" Réponse : "On n'a pas le droit !" Redoutant que le patient ne succombe, cédant à la panique, le lieutenant entreprend un massage cardiaque. Un costaud, ce lieutenant. Une baraque. Du coup, en pressant fort sur le thorax d'un homme considérablement affaibli, il lui brise deux côtes, qui lui perforent le cœur. Voilà comment est mort Martchenko : menottes aux poings !

« Sitôt après, des membres du KGB de Kazan s'en viennent trouver leurs homologues de la rue Karl-Marx, à côté de la mosquée, là où se tiennent six ou sept agents. Il paraît que, peu avant le drame, Sakharov s'était déclaré prêt à être libéré à condition qu'on libère d'abord Martchenko. Le merdier, quoi ! Tous pétaient de trouille à l'idée que Larissa puisse ramener le corps à Moscou, fasse pratiquer une autopsie, et qu'on aille proclamer à travers le monde que son mari avait été battu à mort.

« Bon, les agents du KGB envoient à Larissa un télégramme du genre : "Venez, votre mari est mort." Toutefois, pour éviter qu'elle ramène avec elle le corps de son époux, ils exigent du père Sylvestre, un homme de quatre-vingts ans, qu'il officie au plus vite – selon le rite orthodoxe accéléré – avant de procéder à l'enterrement. "Je peux l'enterrer à onze heures, mais pas avant", leur a-t-il répondu. Eux de répliquer : "Refuse

d'obtempérer et tu risques des ennuis.” Mais lui n'a pas cédé et Larissa est arrivée à temps. Finalement, entre midi et treize heures, on a pu l'enterrer – ce, malgré l'insistance d'une Larissa qui voulait à tout prix que le corps soit transféré à Moscou. Un haut représentant du KGB a lui aussi fait le voyage depuis la capitale : il s'agissait de ne pas faire de scandale. Ni que les relations internationales s'en trouvent perturbées. D'où le fait que, officiellement, Martchenko est mort d'un problème cardiaque. Quand vous verrez Pavel, demandez-lui de vous montrer le certificat de décès...

« Vous connaissez le caractère de Martchenko : pas question pour lui d'avoir affaire aux gens de l'administration. Il leur disait à tout propos : “Vous enfreignez les règles ; vous n'existez pas pour moi !” Souvent aussi, quand on l'interrogeait, il ôtait de manière très démonstrative son appareil auditif. Pour tout ça, il était haï. Quant à le battre... Les “droits-communs”, on les tabassait sans problème, mais pas les “politiques”. Ceux-là, dès qu'on les touchait, vous pouviez être certain qu'ils se mettaient à brailler – et que tous les prisonniers lui faisaient écho. Rendez-vous compte : pour pénétrer dans la cellule de Nathan Chtcharanski, ils avaient besoin de sa permission ! Vous lirez ça dans ses mémoires. Ah, vous les connaissez déjà ?!

« Valeri Sinderov aussi est passé par la prison de Tchistopol – pour des écrits qualifiés d'“antisoviétiques”. Comme Chtcharanski, il avait promis d'écrire des mémoires. L'a-t-il fait ? Une fois que je l'interrogeais, il m'a dit les avoir commencés. À présent, il est mort. Quant à Marc Morozov, le mathématicien... Lui est décédé ici, à la prison. Suicidé. À cinquante-cinq ans ! Trois mois avant que Tolia ne meure. On l'a enterré près de sa tombe.

– Morozov... Le nom me rappelle quelque chose. N'est-ce pas de lui que Chtcharanski parle à propos d'une sombre affaire de dénonciation ?

– Tout juste ! S'étant fait pincer pour ses activités dissidentes, Morozov, qui avait dû connaître la peur de sa vie, avait choisi la voie du repentir... et pour cela “balancé” son contact : un officier du KGB. Un certain Victor Orekhov ayant, un an durant – aussi stupéfiante que la chose paraisse –, fait en sorte que le milieu de la dissidence moscovite soit prévenu

des futures perquisitions et arrestations. Fait qui, je crois me souvenir, avait coûté dix ans de camp à cet Orekhov. Ce n'est pas tout car, une fois Orekhov sorti du camp, à l'époque de la perestroïka, certains ex-collègues ont décidé de lui jouer de vilains tours. Exemple : un ex-collègue se pointe chez lui et lui dit : "Écoute, j'ai ici un pistolet que je dois faire réparer ; je peux te le laisser quelques jours et revenir le chercher ?" Le lendemain : perquisition. Trois ans de camp – pour détention d'arme. Ayant compris que ses collègues ne le lâcheraient pas, il a fini par émigrer aux États-Unis.

« Quant à Morozov... Je crois me souvenir que, après avoir livré Orekhov, quelque chose comme du repentir l'a décidé à contribuer à la diffusion des livres de Soljenitsyne. Puis à protester contre l'intervention soviétique en Afghanistan. Il faudrait vérifier. Si bien qu'il a fini par s'en faire flanquer pour huit ans à régime sévère. C'est ainsi qu'il est arrivé ici en 1984 et qu'il est mort, deux ans plus tard. »

### « Un homicide intentionnel (mais silencieux) »

Un détour par les salles du Musée Pasternak (ici, un portrait d'Anna Akhmatova, évacuée à Tchistopol au printemps 1942 ; là, l'édition originale de *Kamen*, d'Ossip Mandelstam, à couverture bleuâtre dotée d'un chérubin chevauchant un lion...). Les adieux émus à Rafaïl, qui nous offre à chacun une paire de *tapotchki* – de ces patins confectionnés à la prison. Deux heures passées en autocar. Kazan. Une pensée pour Natalia Gorbanevskaïa, internée de force dans l'« hôpital psychiatrique spécial » local – et ce, deux ans durant – pour avoir, le 25 août 1968, manifesté sur la place Rouge contre l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du Pacte de Varsovie. S'ensuivraient : les délices de l'hôtel Giuseppe ; une balade à travers le Kremlin local ; une visite à sa pharaonique mosquée Koul Charif ; une autre au Musée national, haut lieu de la culture tatare. Et, pour finir, un train de nuit.

De nouveau donc : Moscou. Une visite avortée au Musée du Goulag de la rue Petrovka – fermé pour cause de déménagement. Bientôt aussi : la perspective des retrouvailles avec Pavel, le fils de Lara et Tolia.

Vingt-six ans de silence ! D'où ma légère appréhension. Le vague souvenir d'un adolescent de seize ans, de noir vêtu, volontiers taciturne, rencontré au Parlement de Strasbourg à l'occasion de la remise à son défunt père du premier prix Sakharov pour la liberté de l'esprit. Le retour en Suisse en compagnie du fils et de sa mère. Trois journées écoulées à Belmont-sur-Lausanne. Des adieux sur un quai de gare. Quatorze ans plus tard, envoi de Larissa : une photo d'elle en heureuse grand-mère, tenant dans ses bras un nouveau-né. Et c'est là tout.

Dans les faits, à Prospekt Vernadskogo nous attend un accueil des plus amicaux, assorti d'un repas. Aux côtés d'un Pavel métamorphosé en barbu souriant, voici Maria Rozalskaïa, sa compagne. Voici encore leurs fils Iossif (onze ans) et Iacob (trois ans), flanqués d'un labrador retriever noir en manque chronique de caresses.

Pavel ? Au terme d'études en histoire et en programmation, il a fondé une petite entreprise de serrures ultra-sophistiquées « et onéreuses ! ». Maria, elle, philologue de formation, œuvre comme experte à la Sova – une ONG moscovite spécialisée dans la surveillance et l'analyse des agressions à caractère raciste et xénophobe perpétrées en Russie<sup>1</sup>. Dans l'exercice de la liberté de conscience et les dérives du nationalisme, également.

Bien sûr, dans la foulée, nous ne pouvons manquer d'évoquer la masse de documents récupérés à Vladimir dans le dossier d'enquête criminelle consacré à Martchenko – ensemble grâce auquel Alexandre et Pavel ont pu constituer ce qui s'apprête à composer un imposant ouvrage rassemblant les écrits de Tolia et dont le titre devrait être : *My zdes jyviom* (« Nous vivons ici »)<sup>2</sup>.

En outre, ayant tout récemment réalisé que Larissa et Vladimir Tan Bogoraz étaient issus de deux branches d'une même famille originaire d'Ovroutch (Ukraine), j'aborde la question de ce remuant membre de la *Narodnaïa Volia*

---

1. Sur le sujet, on lira « Les mouvements extrémistes en Russie » d'Henri Duquenne, *Le Courrier des pays de l'Est*, n° 1060, 2007/2, p. 70-86.

2. En définitive, c'est seulement en 2018 que paraîtra, à l'enseigne des éditions Novoïe izdatelstvo (Moscou), en trois volumes totalisant 1 012 pages, cette « saga Martchenko ».

(« La Volonté du Peuple »). D'où quelques pistes offertes par Pavel – parmi lesquelles l'adresse d'un cousin établi à New York et qui semble tout savoir de notre populiste.

À un moment, peu avant de prendre congé de la petite famille, comme je m'enquiers d'une photographie de ses parents dénichée sur un site et dont je désire fort obtenir un tirage, m'entraînant vers son ordinateur, Pavel me montre divers portraits – dont plusieurs extrêmement émouvants. La beauté et la force intérieure émanant de Tolia et de sa compagne ! Sur quoi notre hôte de transférer sur mon adresse mail les photos en question, assorties d'un dossier contenant divers documents liés à son père et auxquels, revenus à notre hôtel, Norbert et moi nous empresserons de conférer un ordre chronologique avant d'en traduire quelques-uns – dans les grandes lignes, tout au moins. De sorte qu'entre un rapport d'arrestation daté du 29 juillet 1968 (pour « soutien aux éléments antisociaux de Tchécoslovaquie » et « réflexions mensongères sur la politique du Comité central du Parti communiste ») et un certificat de décès établi le 7 mai 1987 à Karabanovo (lieu de la dernière résidence de Tolia) précisant que Martchenko, quarante-huit ans, est mort d'un « œdème pulmonaire », divers chaînons *marquants* allaient nous apparaître. Notamment :

– un document daté du 24 mai 1974 et émanant du Service régional du ministère de l'Intérieur (ROVD). Il stipule que, pour n'avoir pas « pris le chemin de l'amendement », Martchenko Anatoli Tikhonovitch sera placé douze mois durant sous surveillance administrative de la milice de Taroussa. « La personne en question » aura :

- 1 – l'obligation de se trouver à la maison de 20 h 00 à 6 h 00 ;
- 2 – l'interdiction de fréquenter : restaurants, bars à bière, maison de repos et maison de la culture, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit ;
- 3 – l'interdiction de quitter le périmètre de Taroussa sans la permission du ROVD (Service régional du ministère de l'Intérieur) ;
- 4 – l'obligation de se présenter quatre fois par mois, chaque lundi vers 18 h 00, au ROVD, pour enregistrement ;

– trois demandes d'autorisation déposées par Tolia en vue de rendre visite à son fils malade à Moscou, de voir sa mère

venue du Kazakhstan, puis de soustraire les siens à une épidémie de scarlatine – toutes trois refusées ;

– une lettre autographe de Martchenko datée du 15 mars 1982 informant le directeur du camp à régime sévère de la région de Perm où il purge une peine de dix ans qu’il entame une « grève de la faim de protestation ». Le même mois, trois rapports rédigés par un gardien de prison à la signature illisible certifient que « le prisonnier refuse de prendre les repas du midi et du soir » ;

– parmi d’autres déclarations et lettres, un document adressé par le directeur de la prison n° 4 au directeur de la section du ministère public de la République soviétique socialiste autonome du Tatarstan atteste qu’Anatoli Martchenko est décédé le 8 décembre à 23 h 30 « à l’hôpital du Département médico-sanitaire de Tchistopol de l’Usine horlogère de la ville de Tchistopol » ;

– pour finir, cette ultime déclaration manuscrite de Tolia, datée du 5 août 1986 – soit peu après la mort du dissident Marc Morozov dans sa cellule de la prison UZ-148-ST-4 de Tchistopol :

J’estime que la mort dans les geôles soviétiques d’un nouveau prisonnier politique n’est rien d’autre qu’un homicide intentionnel (mais silencieux) ; que l’extermination volontaire, par les pouvoirs soviétiques, des prisonniers politiques dans le but de liquider l’opposition politique au sein du régime étatique existe en URSS. La mort du prisonnier politique M. A. Morozov justifie ma décision d’annoncer et d’entamer une grève de la faim de protestation illimitée.

*J’exige l’arrêt de l’extermination des prisonniers politiques et leur libération.*

### ***Tannhäuser et les suppôts de Satan***

Ce matin, dans la dernière livraison du *Courrier de Russie* dénichée à l’hôtel, Thomas Gras revient sur l’« affaire *Tannhäuser* » précédemment évoquée à propos des méfaits du mouvement ultranationaliste NOD. Affaire montée par le métropolitain Tikhon, de Novossibirsk, au prétexte que la mise en scène de Timofeï Kouliabine, dont la première avait eu

lieu le 20 décembre 2014, « offensait les sentiments religieux et l'Église orthodoxe ». Affaire encore envenimée par des activistes religieux connus en ville sous le nom de « Sportifs », dans la mesure où on les sait adeptes de « divers clubs de musculation et de boxe affiliés à la cathédrale Alexandre-Nevski, qui relaie largement, sur son site Internet, toutes ces actions de protestation contre des événements culturels »<sup>1</sup>.

Le critique théâtral Roman Doljanski a beau clamer que la plupart de ces protestataires « n'ont pas même vu la pièce », peu importe ! Tels sont les effets du virage conservateur du gouvernement russe imprimé dès 2011 par un président Poutine pressé de rétablir la grandeur de l'Église orthodoxe en Russie. Des effets qui, en l'espace de trois ans, auront provoqué l'annulation d'une dizaine d'événements culturels.

Qu'aujourd'hui donc, suite à la pression exercée par ces « justes » en survêtement, le ministre de la Culture Vladimir Medinski puisse faire retirer le spectacle de l'affiche et limoger le directeur du deuxième plus grand théâtre de Russie employant plus de sept cents personnes, voilà qui a de quoi galvaniser les sectaires accusant les partisans de la pièce de « fricoter avec Satan ». Car après tout, comme l'affirme ledit ministre, docteur en histoire et patriote émérite aux yeux de qui la réputation sanguinaire d'Ivan le Terrible est une pure invention venue de l'étranger :

La pensée des intérêts nationaux de la Russie constitue la norme absolue de la vérité et de la fiabilité du travail historique<sup>2</sup>...

Quant à savoir si, en définitive, le fait de camper, auprès de la déesse Vénus, un Tannhäuser fait Jésus procède d'une « profanation publique et intentionnelle de littérature religieuse, théologique et d'objets saints »...

Une partie de la population de Novossibirsk n'est heureusement pas dupe de ce genre d'argument brandi par certains extrémistes du type NOD et *Narodny Sobor* (« Union

---

1. Voir Thomas Gras, « *Tannhäuser* et le tournoi des chanteurs à Novossibirsk », *Le Courrier de Russie*, n° 278, du 10 au 24 avril 2015, p. 8-9.

2. Cité par Benoît Vitkine dans « La mémoire historique, outil de propagande russe », *Le Monde*, 1<sup>er</sup> février 2020.

nationale »). D'où, le 5 avril dernier, une manifestation organisée « au nom de la liberté de l'art et contre la censure », exigeant le retour de *Tannhäuser* au répertoire, mais également la démission du ministre russe de la Culture et du nouveau directeur du théâtre. Quant à Boris Mezdritch, le directeur qui s'était vu remercié :

Le ministre de la Culture Vladimir Medinski n'a pas agi selon la loi, mais selon une idéologie. Aucun représentant du ministère n'est venu à Novossibirsk pour voir la pièce. C'est une attitude très étrange – et c'est peu de le dire. En pratique, dorénavant, n'importe quel spectacle peut être interdit, le financement d'un théâtre peut se retrouver amputé de la somme qu'il a dépensée pour la réalisation d'une pièce, si celle-ci a le malheur de déplaire au ministère<sup>1</sup>.

### **Le petit monde de Taroussa**

Le trajet Moscou-Taroussa en voiture ? Rien d'une bagatelle. Demandez à Kirill. Non pas au patriarche de Moscou et proche de Poutine, mais à notre chauffeur auto-institué pour l'occasion. Au compagnon de Maud Mabillard, cette fée à qui Norbert et moi devons beaucoup. La même fée avec qui, au reste, trois étés durant, j'avais sillonné la petite République de Touva.

Mais quoi ! Que cent dix-sept kilomètres puissent exiger trois bonnes heures à s'user les nerfs au sein d'une marée d'automobiles avides elles aussi de délaissier la capitale, le fait n'était pas en mesure de ternir notre ardeur. Celle de Maud, galvanisée à l'idée de se dénicher un beau jour une « bicoque » à proximité de la rivière Oka – « rue Pouchkine, si possible ! ». Celle de Sonia et Max, les enfants, ravis d'échapper à l'étreinte de la mégapole. Celle de Kirill aussi, j'ose espérer. Et la nôtre donc, à la pensée de découvrir une ville de dix mille habitants à peine où, entre septembre 1972 et février 1975, séjournèrent Tolia, Larissa et leur fils, né en mars 1973. Sans compter la fort séduisante perspective d'une rencontre avec un cardiologue que nous savions attendre notre visite. Car, pour ce qui est d'introduire à l'esprit d'un lieu rendu célèbre par sa douceur

---

1. *Ibid.*, p. 9.

de vivre et le charme de ses paysages, autant du reste que par la quantité de relégués qu'il accueillit : nul Virgile plus inspiré que Maxime Ossipov, auteur de *Ma province* – poignante chronique d'une ville en perdition, digne de Tchekhov – et arrière-petit-neveu d'un relégué ayant fini ses jours le long de cette rive de l'Oka.

« Et puis qui sait – lance Maud – si Martchenko n'a pas vécu dans la maison de l'aïeul d'Ossipov ! En outre, Jilou, n'oublie pas que c'est à Taroussa que Tsvetaïeva a vu le diable dans l'Oka ! » – me renvoyant à la petite enfance de Marina Ivanovna, à son récit intitulé *Le Diable* et au souvenir fervent qu'elle conserva de pareil lieu, au point d'écrire en 1934 :

Je voudrais reposer au cimetière des vieux-croyants à Taroussa, sous un buisson, dans une de ces tombes surmontées d'un pigeon d'argent, là où poussent les fraises les plus rouges, les plus grosses du pays<sup>1</sup>.

Taroussa donc – « Barbizon russe » des peintres Viktor Borissov-Moussatov, Vassili Polenov, Arkadi Steinberg et Vassili Vatagin. « Fête des couleurs » chère à Konstantin Paoustovski, l'auteur des *Pages taroussiennes* attirant l'attention sur des auteurs censurés pendant le règne de Staline. Lieu de villégiature de Bella Akhmadoulina, poétesse connue pour s'être opposée à la meute lancée contre un Boris Pasternak persécuté et s'être fait – temporairement – éjecter de l'Institut littéraire Gorki. Refuge, encore, où Iossif Brodsky tenta de se faire oublier du KGB. Mais aussi, je l'ai dit : haut lieu d'« indésirables » qui y furent consignés. Témoin l'iman Chamil, chef de guerre caucasien défait par l'armée russe en 1859. Témoins encore Anna Timireva, compagne de l'amiral Alexandre Koltchak, et Nikolai Zabolotski, poète avant-gardiste cofondateur de l'Oberiou. Témoins, enfin, dans les années 1970 et 1980, les dizaines d'« ennemis du peuple » sommés de se plier à la règle du 101<sup>e</sup> kilomètre et qui durent donc y végéter. Anatoli Martchenko, on le sait. Andreï Amalrik. Konstantin Babitski. Alexandre et Arina Guinzbourg. Anatoli Footman. Kronid Loubarski. Galina Salova. Combien d'autres encore, recevant

---

1. Maria Razumovsky, *Marina Tsvetaïeva. Mythe et réalité*, p. 33.

la visite des « dissidents » que furent Natalia Gorbanevskaïa, Piotr Grigorenko, Vladimir Kornilov, Sergueï Kovalev, Vera Lachkova, Léonard Ternovski et Alexandre Soljenitsyne ?

Au terme d'une enfilade d'isbas voisinant çà et là avec maisons cossues et immeubles fatigués, nous voici parvenus devant l'hôpital du lieu : un bâtiment moderne de trois étages, propre, pour le moins atypique... fruit d'efforts acharnés de la part de Maxime Ossipov, la cinquantaine – réaliste doublé d'une âme foncièrement bienveillante et non dénuée d'humour, revenu au pays après un long voyage d'études aux États-Unis, et qui choisit alors de s'investir dans la ville même où son arrière-grand-oncle vint s'installer en 1945, quelques années après être sorti du Goulag.

« Ce Mikhaïl Mikhaïlovitch Melentiev à propos duquel vous écrivez – page 15 – qu'il a vécu ici jusqu'à sa mort, que pouvez-vous en dire ?

– Lui était né en 1882 à Ostrogojsk, dans la région de Voronej, au sein d'une famille de marchands et de propriétaires d'usine. Sa part d'héritage, il l'avait consacrée au financement de ses études de médecine – à Moscou, je crois –, si bien que la révolution d'Octobre l'avait trouvé établi comme médecin à Kronstadt, sur la Baltique. Là, il lui avait été donné de voir bien des choses. Et puis, en 1934, sur ordre de Staline, le voilà arrêté avec plus de quatre cents autres médecins – pour avoir soi-disant tenté d'assassiner Max Pechkov, le fils de Maxime Gorki, dont on est aujourd'hui certain qu'il fut liquidé sur les ordres venus d'en haut ! Jeté dans la prison des Boutyrki, il est ensuite expédié vers la mer Blanche – en sorte d'y servir au creusement du Belomorkanal. Donc du canal de la mer Blanche dont la construction – parfaitement inutile, car bien trop peu profond – devait coûter la vie à quelque deux cent cinquante mille forçats. Pour avoir réussi à guérir le chef du camp, il bénéficie de conditions privilégiées. Homme de culture, il organise alors des réunions. Des séminaires. Et puis, en 1940, on le libère ; mais pas question pour lui de rejoindre Moscou et les siens – vous connaissez la règle du 101<sup>e</sup> kilomètre ! Il commence donc par s'installer à Vladimir, où rapidement il est promu médecin-chef de son hôpital. Il s'y rapproche, outre de l'épiscopat, de Tatiana Rozanov, la fille de Vassili – l'auteur des *Feuilles tombées*.

« Advient 1945, année qui le trouve décidé à aller s'établir à Taroussa, un trou perdu, dépourvu d'électricité, qu'aucun train ne relie à Moscou – fait qui, depuis la capitale, signifie un trajet de huit heures : le train de Moscou-Serpoukhov, puis un rickshaw jusqu'au débarcadère, et enfin le bateau.

« Pourquoi Taroussa ? C'est que, à cette même époque, les hommes reviennent du front ; dès lors, qui sait si un autre médecin ne le dénoncera pas comme “fils de bourgeois” en sorte de se faire attribuer sa place ? Quant à Taroussa, c'est Sergueï Tsvetkov, un proche de Vassili Rozanov, qui lui a conseillé l'endroit, évoquant la présence en ce lieu du célèbre pianiste Constantin Igoumnov. Notez que cet Igoumnov était très loin d'être la seule célébrité à se trouver ici ! Toujours est-il que voici Mikhaïl Mikhaïlovitch installé dans une spacieuse datcha autour de laquelle on croise bien du beau monde. Nadejda Mandelstam, le beau-fils de Soljenitsyne, etc.

« Il s'y installe donc avec ma mère, qui peut avoir dix ans, et la partie de la famille “côté russe”. “Côté russe” parce que l'autre, avec laquelle du reste mon aïeul préférerait se tenir – la tenant pour plus talentueuse –, était juive. Le fait que je porte le nom d'Ossipov et non celui de Fikhman, qui est celui de mon père, je le dois à la campagne antisémite du début des années 1950 interdisant à tout israélite d'entreprendre des études. D'où le fait que ma mère choisit d'adopter le nom du second mari de sa propre mère...

« Vers Taroussa, Mikhaïl Mikhaïlovitch ne draine pas seulement divers membres de sa famille, mais quelque chose auquel il tient passionnément : sa collection de faïences inaugurée dès avant la révolution. En 1967, toutefois, sentant proche sa fin, il va choisir de la léguer à Ostrogojsk, sa ville natale ; un don qui lui vaudra de lire dans un journal local qu'il est le rejeton d'“une odieuse famille d'exploiteurs, de sangsues capitalistes, dont un seul membre fut correct, puisqu'il offre sa collection, etc.”. Mikhaïl Mikhaïlovitch en fera une attaque à laquelle il succombera – ce qu'on appelle de l'humour noir ! La datcha, elle, restera dans la famille. Or c'est à peu près à ce moment qu'on va voir apparaître ici ceux qu'on appelle les “dissidents” : Martchenko, Bogoraz, Alexandre Guinzbourg...

« En 1973, le pouvoir ordonne la destruction de notre datcha familiale au profit d'un Jardin de la Maison des travailleurs.

À titre de compensation : des clopinettes. Pour ma mère, ce saccage fut l'objet d'une profonde tristesse ; de mon côté, ayant dix ans, je ne me rendis pas trop compte de la chose. À la longue, pourtant, nous avons beau vivre à Moscou, la datcha a commencé à devenir pour moi une sorte de "Terre promise".

« En 1989, jeune médecin, j'ai vu débarquer de Taroussa un confrère nous amenant une patiente qu'il s'agissait de soigner. À l'évidence, ce médecin-chef a apprécié ma façon de travailler. Nous avons parlé. À un moment, il m'a dit posséder la faux de mon arrière-grand-oncle et souhaiter me l'offrir. "Seulement, ai-je répliqué, faute d'herbe, je ne puis rien en faire. Si vous me donnez le terrain avec..." Et c'est ce qu'il a fait ! Alors, avec quelques Ossipov, nous avons racheté un peu plus de terrain et fait construire une maison. À propos, le nom de Vera Lachkova vous dit-il quelque chose ?

– Bien sûr, c'est la jeune femme condamnée pour avoir en son temps dactylographié le *Livre blanc de l'affaire Siniavsky/Daniel* et qui devait plus tard jouer un rôle prépondérant dans la *Chronique des événements en cours* ! Je dois sous peu la rencontrer à Moscou.

– Eh bien, apprenez que sa datcha se trouve à quinze kilomètres de là. Mais, vous savez, j'ai aussi bien connu Iossif Aaronovitch, le père de Larissa, né à Ovrouitch au sein d'une famille juive. Il m'a raconté bien des choses. Comment il était entré au Parti en 1915 – soit avant la révolution. Les cinq ans de camp qu'on lui a assenés en 1936 – à Vorkuta, dans le Grand Nord, strictement pour rien –, puis sa relégation et son installation dans la région de Vorkuta, où il s'est remarié. Le fait aussi qu'en retrouvant la liberté il ait choisi de reprendre sa carte du Parti, se disant qu'entre-temps le PC s'était renouvelé. Ce n'est que lors de la dernière arrestation de Martchenko qu'il décidera de la rendre, cette carte ; un fait hautement inhabituel pour un vieux bolchevik – du moins dans ces années, vu les ristournes et autres privilèges accordés aux vieux de la vieille. Dans cette perspective, à près de quatre-vingt-dix ans, il avait préparé un petit discours. Arrivé au comité régional du Parti, un type d'âge moyen, vêtu d'une veste de cuir – ça voulait dire beaucoup ! –, lui demande ce qu'il veut. Rendre sa carte ? "Entendu, rends-la-moi." Il ajoute juste : "C'est bon, tu n'es plus au Parti." Sur quoi, Iossif Aaronovitch se retourne,

prêt à rentrer chez lui, mais l'autre, le type en cuir, le rappelle et lui dit : "Alors, c'est vrai, ta conscience te tourmente ?"

– Encore une question ! Page 37, évoquant la palette des gens que votre profession vous accorde de rencontrer – gens dont chacun, dites-vous, "représente sa Russie à lui" –, vous écrivez :

Qu'est-ce qui unit ces Russies différentes, qu'est-ce qui les empêche de se disloquer ? Dans mes pires instants, je pense : l'inertie, et elle seule.

« Une inertie hissée au rang de fatalité et qui semble vous angoisser...

– La chose vous étonne ? Ce n'est pourtant pas là une idée personnelle. Regardez : jusqu'à aujourd'hui, les discussions les plus animées autour de Pierre le Grand ou du schisme provoqué par les vieux-croyants continuent de nous galvaniser. C'est là le résultat du fait que la société russe vit essentiellement tournée vers son passé. La manière de vivre en Russie soviétique a-t-elle constitué un phénomène inédit ? Beaucoup déduisent de cette constatation que donc le mieux à faire est d'en revenir à 1913, puis de repartir de là pour poursuivre notre route – comme si rien n'était advenu. Ainsi occulte-t-on l'époque soviétique. Or la révolution n'a pas eu lieu par hasard ; elle est advenue à une époque critique pour notre pays !

« Voyez-vous, quand bien même je n'ai pas aimé le régime soviétique, je n'en ai pas moins été un Soviétique. C'est avec cette donnée que je dois avancer. Un exemple ? Lorsque mon fils a eu seize ans, je l'ai aidé à échapper à la conscription. En tant que médecin, j'ai pu lui fournir les certificats nécessaires. Après quoi, il a dû répondre à un long questionnaire. "Savez-vous conduire ?" "Savez-vous nager ?" "Faites-vous du tir ?" Etc. Mais la première question était : "Voulez-vous servir dans les rangs de l'armée ?" Je lui ai demandé : "Et qu'as-tu répondu ?" "Non, bien sûr !" a été sa réponse. En tant que personne ayant vécu en Union soviétique, jamais je n'aurais cru qu'on puisse répondre par un simple "non". J'aurais placé une petite étoile à côté de la question et écrit : "Plutôt non, mais s'il y a une guerre..." Voilà qui donne à réfléchir... et à avancer ! »